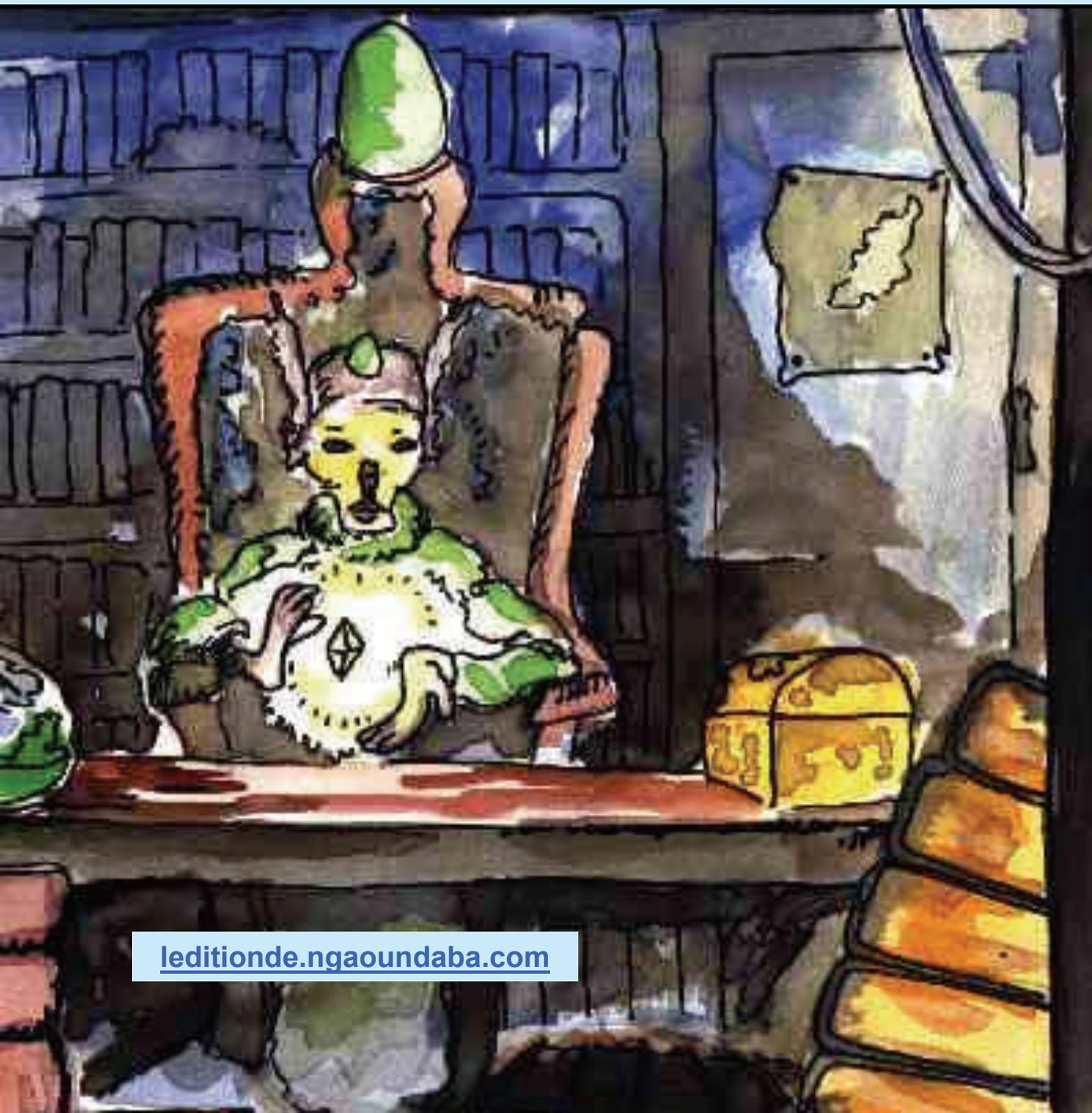


Abou Kooki

les douze leçons du magicien



Abou Kooki

les douze leçons du magicien

leditionde.ngaoundaba.com

Partie I : la nature du magicien

Avertissement pour les adultes

Madame, monsieur, ce livre n'est pas destiné aux enfants. Il a été écrit à l'usage exclusif de tous les adultes qui ont oublié qu'ils avaient été un jour des enfants.

Oui, il s'agit de vous !

Il est donc conçu pour vous, pour que vous lisiez ce livre à vos enfants qui pourront alors vous expliquer les subtilités de la vie.

Avertissement pour les enfants

Petit garçon ou petite fille, si tu tiens ce livre entre tes mains, va vite le confier à un adulte que tu aimes bien. Il est très important qu'il te le lise avec les différentes leçons afin que tu puisses lui expliquer la vraie vie et l'aider ainsi à réfléchir et à ouvrir les yeux sur le monde qui l'entoure.

Avertissement pour Anaëlle

Ma belle, ne crois pas ce qu'il y a écrit ci-dessus, ce livre t'est surtout destiné. Il t'est destiné à toi qui es encore enfant, à toi qui es déjà adulte et il est aussi destiné à toi mère et grand-mère, pour tes enfants, les enfants de tes enfants et encore sept fois leurs enfants...

Joyeux Noël 2007 pour toi et joyeux Noëls à venir pour tous...

Leçon 1 : le livre est ton ami

L'histoire que je vais te raconter est une étrange histoire. Bien sûr il ne faut pas trop la prendre au sérieux car j'ai dû, pour des raisons de confidentialité, changer quelques noms de lieux et de personnes. Mais il faut quand même considérer que cette histoire est en partie vraie et que le petit garçon qu'elle concerne pourrait bien être chacun des petits garçons du coin de chacune des rues de la ville où tu habites.

Peut être même (mais chut ne le répète pas !) que cette histoire est la mienne et que c'est moi ce petit voisin un peu magicien.

Quoiqu'il en soit, si j'ai choisi de te raconter cette histoire, c'est parce que c'est avant tout une très belle histoire d'amour et de bonheur, une histoire pour combattre la grisaille du soir qui tombe et pour rendre un peu le sourire aux petits enfants qui, comme moi parfois, comme ton petit voisin aussi, se croient beaucoup plus malheureux qu'ils ne le seront jamais.

Voici donc l'histoire quelque peu merveilleuse d'Aloïs.

Aloïs était un garçon sage. Nul doute là-dessus. C'était aussi un joli petit enfant, tout brun, avec des beaux yeux bleus, un peu grands et aussi parfois un peu tristes. Mais sur les causes de sa tristesse, je reviendrai tout à l'heure.

C'était surtout un petit garçon très ordinaire. La seule chose qui pouvait le distinguer des autres garçons de son âge, c'est qu'il n'était pas bien grand, plutôt très petit même. Il était si petit pour son âge que sa mère, s'en étant inquiétée, lui avait fait consulter plusieurs grands et très sérieux médecins. Les médecins avaient haussé les épaules, s'étaient gratté la gorge et avaient tous fini par conclure qu'il fallait lui donner un peu plus de vitamines, un peu d'huile de foie de morue (beurk !) et surtout le laisser s'amuser tranquillement.

Une fois rassurée, sa mère l'avait laissé définitivement en paix.

Comme on le voit ses parents s'occupaient très bien d'Aloïs. Ils le

nourrissaient, le soignaient et l'habillaient tout à fait correctement et même plutôt très convenablement. Mais à part ça, ils ne s'occupaient pas du tout de lui. Et c'était là qu'il y avait un problème.

Avant tout, il faut que tu saches qu'Aloïs n'était pas très vieux. Voyons voir. Oui c'est ça, il avait à peu près ton âge, c'est-à-dire, au moment ou commence cette histoire un peu plus de douze ans.

Sa courte vie, aussi loin qu'il s'en souvenait s'était toujours déroulée de la même manière un peu triste.

Il ne voyait jamais ou presque son père. Celui-ci devait être un homme d'affaires très occupé, un esprit brillant demandé par toute la planète. Il devait très certainement être indispensable à la bonne marche du monde car il ne séjournait que très rarement à la maison. De temps en temps, pas plus d'une fois par mois, Aloïs le croisait dans les couloirs de la grande maison. Et c'était à peine si son père le voyait. Le plus souvent il baissait les yeux vers lui, prenait l'air surpris, puis confus, comme s'il ne se rappelait pas de son nom. Ensuite il agitait rapidement la main et il continuait son chemin. Parfois, lors de grandes fêtes, comme pour Noël ou pour des enterrements, il se retrouvait dans la même pièce que son père. Il pouvait alors l'observer rire, plaisanter ou au contraire discourir longtemps avec un air très grave.

Parfois même, il le surprenait en train de prendre sa femme, la mère d'Aloïs par la taille, et manifester un amour dont le petit garçon se sentait exclu et qui lui faisait toujours mal au cœur. Mais le plus souvent lors de ces événements, il était renvoyé bien vite dans sa chambre avec une assiette de gâteaux et l'injonction de ne surtout pas déranger les « grands ».

Bien sûr, il voyait beaucoup plus souvent sa mère. C'était une grande dame sévère qui dirigeait la maison sans grande passion. Elle le réveillait le matin en toquant à sa porte. C'était le seul signe qu'il recevait d'elle en début de journée. Il n'avait alors qu'à s'habiller seul, puis descendre déjeuner toujours tout seul. Une fois, bien des années auparavant, sa mère lui avait montré comment se préparer le chocolat chaud et comment beurrer quelques tartines.

Depuis il répétait les mêmes gestes sans se poser de question. Les jours d'école, lorsque le coucou chantait huit fois, il prenait son cartable au dos et s'en allait vers les études. Toujours il mangeait à la cantine. Le soir il rentrait bien vite, mais le plus souvent la maison était vide. Il faisait tout de suite ses devoirs puis partait jouer. En général il ne voyait sa mère que pour le repas du soir. Elle l'interrogeait un peu sur sa journée, sur les notes qu'il avait eues, puis laissait le silence envahir la salle à manger. Ensuite, elle l'envoyait dans sa chambre où il pouvait se coucher quand il le voulait.

Il ne la voyait pas plus le samedi ou le dimanche. Ces jours là, en effet, il était libre de sa journée. De son côté, sa mère sortait et bien souvent il ne trouvait de trace d'elle que par un mot griffonné sur la table de la cuisine qui lui disait de se servir à manger dans le frigidaire.

Cela le rendait un peu triste, même s'il n'en avait pas du tout conscience. Il ne connaissait ni les joies partagées, ni les chamailleries constantes des grandes familles. Les frères et sœurs qu'il n'avait pas ne lui manquaient pas non plus. Cependant, le vide de l'amour était présent et la place était libre à qui voudrait la remplir. C'était peut-être ça la raison pour laquelle il restait petit, trop petit. En ne grandissant pas, peut-être essayait-il de dire à tous et surtout à ses parents qu'il était là, encore petit et qu'il fallait que l'on s'occupe de lui. Mais comme nous l'avons vu, cette demande n'était pas satisfaite. Sa mère s'était déchargée du problème sur les médecins qui, pas vraiment concernés, n'avaient, comme de bien entendu, rien compris.

D'un autre côté, c'était aussi un enfant très actif et intelligent. Il obtenait d'ailleurs de bons résultats à l'école sans faire pour cela beaucoup d'efforts. Du fait de son caractère parfois un peu farouche, cela ne le rendait pas trop populaire et bien souvent il se retrouvait tout seul. Ainsi il n'avait pas de copains ni de copines et cela, en apparence, ne semblait pas lui manquer.

Comme nous l'avons déjà dit, au moment où cette histoire se déroule, Aloïs venait d'avoir douze ans. C'était donc à la fois un

petit garçon, mais c'était aussi un adulte en devenir. Et cette histoire, finalement, est celle du basculement d'une époque de sa vie dans une autre. On y verra ainsi l'ensemble des choix, conscients ou non, qui lui firent quitter l'enfance pour se diriger vers l'âge adulte. C'est une histoire qui m'est arrivée et qui t'arrivera aussi un jour, alors je crois que le mieux est que tu sois bien attentif.

Mais quoiqu'il en soit, je vais essayer de ne pas trop anticiper.

Chaque jour donc, après l'école et les devoirs rapidement expédiés, il passait son temps tout seul dans la grande maison. Parfois il s'y ennuyait. Mais le plus souvent il jouait. A cette époque, la télévision n'était pas systématiquement répandue et les jeux vidéo ne se trouvaient pas à tous les coins de rue, mais dans l'immense demeure toute vide il y avait beaucoup de possibilités de jeu et Aloïs avait suffisamment d'imagination pour en explorer une bonne partie. Par exemple, dans les nombreuses chambres pour des invités toujours absents, il jouait à l'explorateur. Il se déplaçait alors en glissant par terre comme un aventurier dans son kayak. Il visitait ainsi des jungles touffues, des montagnes décharnées, des icebergs hantés par de féroces ours blancs. Ou sinon, dans la vieille buanderie désaffectée, aidé par une batterie de petits soldats, il luttait contre de terribles incendies à grand renfort de seaux d'eau. Il laissait alors de grandes traînées humides et joyeuses sur les murs pendant que les héroïques soldats éparpillés aux quatre coins de la pièce rendaient l'âme avec les honneurs.

Mais son terrain de jeu préféré était sans conteste la vaste cave. C'était une très grande cave aux lourdes voûtes de pierres grises à moitié taillée dans la roche et qui s'étendait sous toute la maison. Elle était vide et très sombre et Aloïs n'était pas complètement sûr d'avoir bien le droit de s'y rendre. Cependant comme on ne le lui avait jamais explicitement défendu, il considérait que par défaut il possédait l'autorisation d'y jouer. Malgré cette autorisation virtuelle, il prenait soin de ne pas s'y trouver lorsque ses parents étaient à la maison. Moyennant ces quelques précautions, la question n'avait jamais été posée et ne le serait probablement jamais.

La cave ressemblait aux sombres donjons d'un château qui pouvait, à l'occasion de tel ou tel jeu, devenir un endroit d'épouvante, hanté par des vampires et où les plus terribles tortures étaient exécutées. Ce pouvait aussi être la demeure d'une belle et alanguie jeune fille attendant, moitié rêvant moitié dormant, la venue de son prince charmant... Quel que soit le jeu, le chevalier Aloïs devait manifester bravoure et courage, mais aussi intelligence et ruse pour vaincre créatures et maléfices. La cave était donc un lieu où l'enfant exprimait ses qualités et où il était heureux.

Mais à la cave il y avait surtout, dans une des parties les plus éloignées et les plus sombres, un étrange puits qui avait dû dans des temps reculés servir à abreuver toute la maisonnée. Aloïs imaginait volontiers que dans des temps encore plus anciens, ce puits devait être un objet d'adoration accompagné par tout le folklore de joyeuses pratiques chamaniques ou druidiques.

Quoi qu'il en soit, c'était un magnifique ouvrage, taillé directement dans la pierre et qui descendait tout droit vers une eau qu'Aloïs devinait clapotante. Ce puits n'avait pas de margelle et il s'ouvrait dès le sol. Cependant il était protégé par une épaisse grille en fer forgé qui semblait, elle aussi, très ancienne. Piquetée de rouille mais d'apparence toujours très solide, elle était posée sans aucun système de fermeture à même le sol, un peu comme une plaque d'égout. Cependant, épaisse et massive, elle était bien trop lourde pour qu'Aloïs puisse la déplacer.

Après la conquête du donjon, l'éradication des monstres et la délivrance des belles princesses, l'enfant passait alors des heures, couché sur la grille, à mener des discussions avec l'eau ensommeillée.

Celle-ci lui parlait des étendues de pierre qu'elle avait traversées, de grottes ignorées dans lesquelles dormaient des mers immenses et où nageaient des poissons aveugles. Elle lui racontait aussi son envie de voir le ciel libre et de servir de miroir aux étoiles.

Dans ces moments, Aloïs avait l'impression que l'eau était une amie sûre. Peut être plus que cela même. Une sœur ? Une mère ? Alors il en faisait sa confidente. Il lui racontait ses petits soucis

d'école. Il lui récitait les leçons qu'il venait de réviser. Il lui parlait même de ses parents, ces deux étrangers avec lesquels il vivait.

Puis, parfois saisi d'une étrange euphorie, il lui racontait le monde du dehors. Il lui disait avec ses mots le soleil, parfois cruel, parfois joueur mais toujours généreux. Il lui donnait aussi des nouvelles de sa cousine, l'eau du ciel qui parfois tombe en averse, parfois en tempête et même, au plus fort de l'hiver, en flocons si froids.

Et c'est sur cette grille, à moitié engourdi, un bras pendant à travers les barreaux et les yeux mi-clos, c'est sur cette grille qu'Aloïs passa les meilleurs moments de sa trop courte enfance à parler à un puits qui lui répondait en clapotant.

Un mardi matin, Aloïs se réveilla les idées claires et la tête en fête.

C'est ce jour là que notre histoire commence vraiment. Tout ce que j'ai raconté jusqu'à présent, ce n'était que pour placer le décor et pour que tu comprennes bien l'histoire qui va suivre. J'ai pris mon temps pour cela car il fallait que tu comprenne qu'extérieurement Aloïs était un petit garçon ordinaire et que, comme tous les petits enfants normaux, il était aussi absolument merveilleux, unique et finalement extra (ordinaire).

Ce matin là, et pour commencer notre histoire sur une note gaie, le soleil brillait. Il brillait résolument dans un ciel d'automne lavé de tous ses nuages et il chauffait agréablement la grande ville dans laquelle habitait Aloïs.

Celui-ci se leva avec une chanson amusante en tête. Il la sifflota en se lavant et il descendit en dansant vers le petit déjeuner. Pour une fois il ne se formalisa pas d'être seul à préparer et à avaler son chocolat. Il n'oublia pas non plus de prendre ses vitamines car, après tout, c'était un enfant plutôt sérieux.

Lorsque le coucou mécanique jaillît de sa boîte suisse, il lui tira tout de même la langue avant de prendre le chemin de l'école.

Devant la grande maison grise, un caniveau dégorgeant d'eau jouait avec la lumière du soleil. Ce n'était pas l'eau sale et trouble que l'on a l'habitude de voir dans les caniveaux. Non, c'était la belle eau d'un ruisseau joyeux et chantant qui s'enflait et courrait en dansant entre les pavés.

Dessus, des feuilles rouges d'automne se laissaient entraîner.

Mais, en y regardant de plus près, ce n'étaient pas vraiment des feuilles, c'étaient des bateaux, de hardis esquifs qui se faisaient la course. C'était une régata pleine d'allant et de joie dévalant une rivière impétueuse.

Aloïs se mit à les suivre en courant. La rue, celle qui conduisait à son école était plate et droite. Pourtant l'eau dans le caniveau semblait accélérer, comme si une forte pente la poussait en avant.

Les feuilles, pardon les bateaux, prirent de la vitesse. Aloïs les suivit en augmentant sa foulée. Le cartable lui battant le dos, il courait maintenant de toutes ses forces.

A un croisement, le caniveau bifurquait sur la droite. Les bateaux d'automne s'y engagèrent, portés par les flots de plus en plus impétueux.

Aloïs s'empressa de suivre la course, ne s'apercevant pas qu'il venait de quitter le chemin de l'école.

Et c'est ici, vraiment ici, que l'histoire commence. Car, en abandonnant le chemin de l'école, Aloïs venait de changer toute sa vie.

Tu me diras qu'il ne le savait pas encore et peut-être même qu'il ne pouvait pas le savoir.

C'est vrai, mais mon point de vue sur cette question est que cela n'a aucune importance. Jusqu'à présent Aloïs était un charmant petit garçon semblable à tous les petits enfants. Désormais il n'était plus comme les autres, car il venait de tourner à droite et il venait de sortir d'un chemin très droit, celui de l'école et surtout celui de la vie normale en société. Il avait quitté une avenue toute tracée pour partir ailleurs vers l'inconnu.

Ceci dit, de tout cela il ne se souciait pour l'instant guère. Il courait, en effet, de toutes ses forces après les fiers voiliers, le long d'une étrange petite rivière dont les eaux bien trop bleues lançaient de jolies flammèches toutes aussi bleues.

C'était en effet étrange, se disait-il en essayant de rattraper les bateaux. La rivière semblait chanter pour lui. Elle l'encourageait à aller plus vite. Et effectivement il y arrivait. Il avait l'impression de

voler tellement il allait vite.

C'était une rivière à nulle autre pareille. Ses eaux étaient claires, tellement claires qu'il apercevait au passage les truites à l'affût, les éclairs des ablettes et les pinces des écrevisses. En surface, les reflets bleus du ciel s'accompagnaient de petites flammes froides qui dansaient au passage des rapides voiliers.

Comme un éclair, il suivit la rivière sur des kilomètres, des centaines de kilomètres. De temps en temps, elle s'étirait plus langoureuse, tournant à droite, puis à gauche, selon des courbes paresseuses. Ailleurs, elle repartait, fière, rapide, presque furieuse. Enfin, elle se jeta dans un grand fleuve, se perdant dans la masse du géant. Les petits bateaux s'égayèrent instantanément dans tous les sens, disparaissant à la vue d'Aloïs.

Mais déjà, il les avait oubliés. L'eau devant lui était imposante, forte, énorme. C'était un géant qui s'en allait vers l'océan et l'océan n'était pas loin. Dans le ciel des mouettes tournaient, l'annonçant à grands cris à tous ceux qui voulaient bien l'entendre.

Aussitôt, l'envie de voir la mer, de se baigner et de parcourir les flots impétueux le prit. Il hésitait encore quand, sur un quai proche un immense paquebot commença à larguer ses amarres. D'une haute cheminée un grand sifflet lança trois appels sonores :

- Tou-out, Tou-out, Tooouuuuu-ouout

Fasciné, le petit garçon regarda l'immense bateau se détacher du quai et se diriger majestueusement vers le milieu du fleuve. Arrivé là, il commença à prendre de la vitesse.

- Tou-out, fit-il une dernière fois, je pars maintenant vers les Amériques, New York, Panama, Rio de Janeiro,..

Aloïs s'arrêta un instant bouche bée. Déjà le bateau était loin et accélérât encore.

- ...j'irai ensuite à Buenos-Aires puis Valparaiso. Ensuite la traversée du Pacifique, la Chine...

Mais avec la distance, sa voix grave de gros bateau devenait inaudible et ses derniers mots n'avaient maintenant plus de sens.

Aloïs se remit à courir, dans l'espoir de rattraper le majestueux navire et afin de pouvoir écouter la suite ou, qui sait, peut-être de

monter à bord ?

Il accéléra. Il venait à peine de commencer à regagner son retard quand soudain la silhouette du paquebot se transforma en une vieille planche qui descendait en tourbillonnant sous terre, avalée par la ville.

Stupéfait, Aloïs s'arrêta en haletant.

Devant ses yeux, le grand fleuve venait de se transformer en un canal où l'eau coulait joyeusement, en riant sous le soleil. C'était un canal très ordinaire qui traversait la ville pour récolter l'eau des caniveaux et l'entraîner vers les égouts. Toute cette eau se jetait ensuite à vingt mètres de là, sous la chaussée d'une place publique.

Quelques feuilles mortes passèrent devant ses yeux, lui rappelant les fiers voiliers du caniveau. Il secoua la tête, décontenancé. Il avait la très nette impression que l'eau du canal se moquait gentiment, presque affectueusement, de lui.

Renonçant à comprendre, il regarda autour de lui. La ville l'entourait, animée, active et maintenant presque oppressante. Il n'était encore jamais venu dans ce quartier et il ne savait plus où il était. Il était donc perdu.

Bien sûr à ce moment là, il aurait peut-être pu faire demi-tour et essayer de remonter son chemin en suivant le canal puis le caniveau jusqu'à la rue de l'école. Il aurait pu aussi demander son chemin à un passant ou chercher un commissariat de police qui l'aurait aidé. Peut-être que s'il avait été un autre petit enfant comme toi ou moi, c'est ce qu'il aurait fait. Peut-être... Mais il faut quand même considérer qu'il est bien souvent difficile, pour ne pas dire impossible, de revenir en arrière lorsque l'on a quitté, ce que les gens normaux appellent, le droit chemin.

Mais comprends bien, que s'il en avait été ainsi, je n'aurais pas eu la possibilité de te raconter cette histoire. C'est pourquoi nous devons considérer qu'Aloïs a eu bien raison de ne pas se montrer raisonnable à ce moment, et ceci aussi bien pour notre histoire que, comme tu vas le voir, pour lui-même.

Il faut enfin considérer que le petit garçon était peut-être un peu

perturbé par tout ce soleil qui chantait, par cette eau qui le narguait et surtout par sa situation qui semblait si confuse. Il était beaucoup trop chamboulé pour pouvoir agir raisonnablement...

Il fit donc quelques pas en avant et se retrouva sur une charmante place qu'il ne connaissait pas. Sous ses pieds il sentait encore l'eau qui tourbillonnait et qui l'appelait en riant. Autour de lui il y avait des immeubles un peu gris de quatre à cinq étages avec des magasins en rez-de-chaussée. Ici, se trouvait une boulangerie côtoyant une boucherie, elle-même appuyée à une pâtisserie. Au milieu de la place, sur une zone rachitique verte et gris, réservée à des piétons désespérés ou inconscients, on voyait un kiosque à journaux défraîchi accolé à un banc public. Le banc était destiné aux seuls SDF les nuits d'été ou alors aux amoureux, à ceux qui ne songent à rien d'autre que de s'admirer les yeux dans les yeux.

Mais au milieu de tout cela, devant Aloïs, juste de l'autre côté de la place, il y avait un bouquiniste. Une vieille boutique un peu de guingois dont la devanture laissait apparaître plus de toiles d'araignées que de livres. Mais Aloïs ne voyait ni la poussière ni la saleté. Pour lui, sans qu'il s'en étonne, c'était le plus beau de tous les magasins qu'il n'avait jamais vus. Aussitôt il traversa la place, ne faisant plus attention à rien. Plusieurs voitures freinèrent au dernier moment en klaxonnant furieusement, sans que l'enfant ne s'en aperçoive. Arrivé de l'autre côté, il s'engouffra dans le magasin. Son entrée y fut saluée par le grelot aigre d'une petite clochette.

En face de lui, dans la pénombre se tenait un vieil homme au visage austère et à l'expression inquisitrice.

- Vous voulez quelque chose ?

- Non, non, je viens juste regarder, euh... Un livre.

- Ca tombe bien, c'est ce que nous vendons mon garçon, fit pince-sans-rire le vieux monsieur. En plus ici, ajouta-t-il en le regardant curieusement par en dessous, ici tu trouveras exactement ce que tu cherches.

La boutique semblait immense. A partir du comptoir qui trônait à l'entrée du magasin plusieurs des allées, encombrées d'étagères et

envahies de livres, partaient en tous sens. La lumière, tout juste suffisante, donnait à l'ensemble une teinte légèrement blafarde et quelque peu oppressante.

Un peu hésitant, Aloïs s'engagea au hasard dans un des rayons. Il jetait de temps en temps un coup d'œil aux titres. Tous lui paraissaient au mieux bien difficiles à lire. Ainsi, juste avant de tourner à droite dans une nouvelle allée, il effleura du regard un énorme tome dont le titre portait : « analyse géotechnique de la composition morphocristalline des sols du plateau de Vassieu dans le Nord-Isère ». Plus loin, alors qu'il rebroussait chemin dans une impasse barrée par un éboulement d'encyclopédies, il surprit l'alignement parfait d'une « étude anthropologique avec croisement démographique de la population des pêcheurs Druze d'Al Mina entre 1893 et 1902 » en 23 volumes avec une préface spéciale du Cheir Ibrahim Pacha. Enfin une nouvelle allée lui parut plus prometteuse avec ce qui ressemblait à des collections de bandes dessinées. Au hasard il essaya de tirer un album d'une pile particulièrement colorée. Cela provoqua aussitôt un glissement de plusieurs autres piles de livres. Catastrophe ! Il voyait déjà tout le magasin lui dégringoler dessus. Il ne put s'empêcher de rire. Toutefois, il se précipita en écartant les bras afin de contenir et de repousser à grands efforts l'ensemble des livres vers le mur. Au moment où, hilare et hors d'haleine, il croyait s'être tiré d'affaire, un petit volume, tout en haut d'une pile s'échappa et vint s'écraser à terre à grand bruit. Aloïs s'empressa alors de plonger pour le ramasser pendant qu'une pluie de livres s'abattait sur lui. Heureusement, le magasin ne suivit pas et la cascade de livre se tarit d'elle même. Toujours rigolant, il s'assit par terre au milieu de tous les bouquins renversés. Par curiosité il jeta un coup d'œil au livre qu'il venait de ramasser. Celui-ci avait pour titre « les animaux fantastiques ». Il l'ouvrit au hasard, c'était une grande illustration, en double page. Il écarquilla alors les yeux, complètement fasciné. L'image représentait une magnifique licorne au milieu d'une forêt dense et luxuriante. La licorne était représentée avec tellement de finesse que l'on aurait dit qu'elle venait d'être photographiée. Aloïs

savait naturellement que les licornes n'existent pas. Cependant, cette image semblait tellement réelle, que là, dans cette obscure boutique, il en venait à douter de ses certitudes.

Un autre détail était troublant. La licorne était en effet toute verte. Or, jusqu'à présent, dans tous les contes qu'il avait lus, dans tous les films qu'il avait vus, les licornes, symbole de pureté, apparaissaient uniformément blanches. Pourtant la couleur verte de la robe de l'animal, ce beau vert pomme un peu acide, renforçait l'impression de réalisme.

- Qu'est-ce que tu regardes ?

Il sursauta. Le vieux bouquiniste était arrivé juste derrière lui, sans qu'il l'ait seulement entendu se déplacer.

- Ah oui, « les animaux fantastiques ». Mais ce bouquin n'est pas du tout à sa place dans ce rayon ! Donne le moi, fit-il en lui prenant d'autorité le livre des mains, je vais le ranger. Son regard s'attarda quelques instants sur la page ouverte, puis lui jetant un regard par-dessous, il dit à Aloïs :

- Tu devrais aller par là, après la deuxième rangée à gauche. Tu y trouveras des trucs de ton âge.

Sans attendre il fit demi-tour en traînant les pieds et en grommelant à mi-voix.

- Son animal totem, ... une licorne verte, c'est vraiment incroyable ! Un peu interloqué, Aloïs se dirigea dans la direction qui lui avait été indiquée. Quand il tourna dans la nouvelle allée, il constata que ce devait probablement être l'une des plus sombres et des moins bien éclairées du magasin. Mais dans la pénombre et au milieu des masses indistinctes de livres, il y en avait un qui luisait doucement d'un bel éclat bleuté.

Rapidement, sans trop savoir qu'il faisait, Aloïs posa son cartable à terre et s'élança vers le livre.

Je dois à ce moment de l'histoire faire une petite pause. Il me faut en effet souligner un évènement qui pourrait passer inaperçu, mais qui en réalité est très important dans ce récit. Comme tu viens de le voir, Aloïs a déposé ce cartable qui le gêne considérablement depuis qu'il avait tourné à droite sur le chemin de l'école. Avec son

cartable, il vient aussi et surtout d'abandonner ses livres d'écoles, ses cahiers d'exercices et toutes ses leçons. Ce faisant, sans vraiment en avoir conscience, il vient de laisser derrière lui toute son existence d'école et sa vie d'écolier. Il vient donc de faire un pas de plus dans sa nouvelle vie. En abandonnant ce qui constituait le centre de son existence de petit garçon, pour courir vers un autre objet, un livre brillant et bleu, il vient tout simplement et sans le savoir de changer de futur, de changer définitivement de destinée et donc de basculer dans une autre existence.

Mais revenons en plutôt à notre histoire.

A genoux sur le sol poussiéreux, Aloïs avait pris le livre à deux mains.

Couvert de cuir bleu, brillant de manière irréaliste, le livre était doux au toucher, soyeux et agréablement chaud. On aurait presque dit un gentil petit animal familier que l'on aurait aimé câliner.

Avant de l'ouvrir, Aloïs le serra brièvement dans ses bras pour en éprouver la texture. Cela lui rappela qu'il avait toujours voulu avoir un petit chat pour lui tenir compagnie. Mais ses parents semblaient détester les animaux qui d'après eux créaient trop de problèmes.

- Ils sont sales, disait sa mère, et puis qui va s'en occuper quand nous serons en vacances ? C'est une responsabilité et tu n'es pas assez responsable pour ton âge. Ils peuvent être dangereux et méchants. Comment on va faire s'ils sont malades ? Etc.

Il secoua la tête pour chasser ses souvenirs et idées noires et examina de plus près l'étrange livre. Sur le cuir de la couverture était gravé un curieux titre, tout en lettres d'or et en caractères gothiques si difficiles à lire :

« Les douze leçons du magicien ».

Ce titre était ensuite repris sur la première page avec un sous titre tout aussi étonnant :

« Manuel pratique à l'attention des magiciens débutants ».

Très intéressé, il s'assit sans façon, les jambes croisées afin d'être à l'aise et pour mieux profiter de la lecture.

La troisième page portait elle aussi un titre : « Première partie : la nature du magicien ». La page suivante s'intitulait « première

leçon » et elle comportait un paragraphe qui devait expliciter la leçon : « La première leçon est que ce livre est ton ami. Médite soigneusement ce conseil, tu verras que... ».

Aloïs ferma les yeux et secoua la tête. Ce livre est mon ami ? Cela ne voulait rien dire. Et que méditer là-dessus ? De toutes manières, il n'avait jamais eu d'amis. Il ne savait pas ce que c'était vraiment. Il rouvrit les yeux et voulu continuer à lire. Mais le paragraphe avait changé. Il cligna des yeux, incrédule. Le texte était vraiment très différent. Les nouvelles lignes indiquaient :

« La première chose que doit comprendre l'apprenti magicien est que la connaissance est à la base de toute action. Le magicien doit apprendre, comprendre et mémoriser le plus de connaissances possibles. Pour cela la lecture est un très bon moyen... Ce n'est assurément pas le seul moyen, car les connaissances doivent être mises en pratique, expérimentées et comprises. Cependant le livre est un préalable et une condition nécessaire... ».

- Ah, je vois que tu as trouvé exactement le livre qu'il te fallait, mon garçon, fit dans son dos la voix du vieux bouquiniste, le faisant encore une fois sursauter.

« Tu as lu la première leçon, j'imagine ? Oui, bien sûr que tu l'as lue. Est-ce que tu as tout bien compris ? Cette leçon t'indique que c'est la connaissance qui est à la base de tous les pouvoirs du magicien. Une très grande partie de cette connaissance se trouve ici, en germe dans tous ces livres autour de nous. C'est pour cela qu'ils sont tes amis les plus précieux. N'est-ce pas ?

« Il faut cependant faire attention. Ils peuvent aussi mentir, t'induire en erreur ou t'entraîner au-delà de ce que tu peux comprendre. Tu comprends ?

« Et puis, la connaissance n'est pas que dans les livres. Elle est aussi au-delà. Il faut pratiquer la magie pour être magicien. Les livres sont nécessaires, mais loin d'être suffisants. Tu es d'accord ?

Aloïs le regarda bouche bée, sans réagir. La situation le dépassait totalement. Le vieil homme sembla le comprendre, car il changea de sujet, se refaisant bourru.

- Très bien, très bien, maintenant il faut sortir. Je ferme la boutique

pour la pause de midi. Allez, vas-y. Plus vite. Emporte ton livre, rajouta-t-il devant l'air incertain d'Aloïs.

- Mais, je n'ai pas de quoi payer, ça doit valoir très cher...

- Allons, allons. Pas de ça entre nous. Tu me devras un service, plus tard. Dans une autre vie...

Le vieux bouquiniste le poussait tout doucement vers l'extérieur.

- Merci monsieur. Merci, bredouilla l'enfant en serrant de toutes les forces le livre sous son bras.

Il n'avait pas du tout l'habitude de se voir offrir quoi que ce soit et des larmes lui venaient aux yeux. Le vieux bouquiniste parut gêné par l'émotion du garçon. Il ajouta :

- Pas de quoi, mon garçon. Ah et puis pendant que j'y pense, si jamais un jour on te demande quel est ton animal fétiche ou plutôt ton totem, comme disent les jeunes aujourd'hui, tu répondras que c'est la licorne verte. Et si on ne te croit pas, t'as qu'à dire que c'est le vieux Tyr qui te l'a dit. Je l'ai vu dans un livre. Hé, hé ! Rappelle toi. C'est la première leçon, n'est-ce pas ?

Sur ces paroles énigmatiques, le vieux Tyr poussa au dehors l'enfant éberlué et lui claqua la porte au nez.

Leçon 2 : nous sommes tous des magiciens

En sortant de la boutique, Aloïs sentit soudain la tête lui tourner. La place lui semblait étrange, légèrement changée, comme s'il avait été transporté en un autre lieu subtilement différent. Pourtant les bâtiments étaient les mêmes. La boucherie était bien à sa place entre la boulangerie et la pâtisserie et le kiosque à journaux dominait toujours le banc pour les amoureux. Il fit quelques pas sur le trottoir et secoua la tête. Il devait...

Il ne savait plus ce qu'il devait faire. Le livre sous son bras lui paraissait agréablement chaud, rassurant, un peu comme un gentil petit animal de compagnie.

- Miaou !

Il sursauta, car le miaulement venait de tout près. Rapidement, il regarda autour de lui.

Rien.

De nouveau, le miaulement s'éleva, insistant cette fois. Il s'aperçut alors que la petite tête d'un chat le regardait de sous son bras.

De saisissement il écarta les bras. Mais le chat, sans aucun effort, se rattrapa à son blouson et lui grimpa en un clin d'œil sur l'épaule.

C'était un tout petit chat, un chat nain, vraiment très mignon. Gris, tout gris, il ne mesurait pas plus de vingt centimètres de long et possédait de grands yeux extraordinaires, des yeux tout bleus.

Alors qu'Aloïs n'osait plus faire un geste, le petit chat s'étira tranquillement sur son épaule, puis lui fit un tout petit baiser mouillé sur la joue, un gentil baiser du bout d'une petite langue un peu râpeuse qui alla jusqu'à lui chatouiller plaisamment l'oreille.

- Mais, mais... ne put que bégayer Aloïs.

- Allez, prends-moi dans tes bras et fais-moi un câlin

- Mais, tu parles !

- Chut, allons ailleurs pour discuter, fit le petit chat en se glissant dans ses bras.

Machinalement Aloïs se mit à le caresser, du bout du doigt, juste entre les deux oreilles.

Il ne savait plus trop où il en était. Ce qui était sûr, c'est qu'il se

sentait heureux avec ce merveilleux petit chat dans ses bras. Le tout petit chat, de son côté, ne semblait pas trop mal non plus. Fermant à moitié les yeux, il s'était mis à ronronner.

Plantés sur le trottoir, aucun des deux ne faisait plus attention à leur entourage. La foule était pourtant dense. Des passants pressés les contournaient en grommelant. A un moment une petite fille qui tenait la main de sa maman tendit le bras en s'écriant :

- Regarde maman ! Regarde le mignon petit chat !

La mère toisa Aloïs, eut un reniflement de mépris et imprima une saccade au bras de sa fille pour la faire avancer plus vite.

Le couinement de la petite ramena Aloïs à la réalité. Il se trouvait toujours sur une place inconnue de la grande ville. Au vu de l'affluence, il devait être midi. Il fallait qu'il trouve un coin tranquille pour attendre la fin de la journée et rentrer chez lui en faisant comme si rien ne s'était passé. Après tout à l'école personne n'avait dû s'apercevoir de son absence. Quant au petit chat, tel qu'il connaissait ses parents, ils n'allaient jamais se rendre compte de sa présence.

Une fois ceci décidé, ils commencèrent à errer dans le quartier. Aloïs n'arrivait plus du tout à retrouver le canal et par ailleurs, il n'osait pas non plus demander son chemin de peur qu'on lui demande pourquoi il n'était pas à l'école.

Dans ses bras, le chat se faisait tout petit, heureux semblait-il d'avoir trouver un nid douillet.

Finalement, un peu fatigué de toute cette activité, il s'arrêta dans un petit parc sur un banc dont la peinture verte s'écaillait généreusement. Ils y étaient à l'abri du feuillage dense d'un très jeune arbre pouvant tout observer sans être vus.

- Ouf, fit-il en s'épongeant le front.

Sans s'en apercevoir, il avait beaucoup transpiré.

- Je suis trop lourd, hasarda le petit chat.

- Non, non. Tu es tout à fait léger. C'est simplement que je commence à être inquiet. Je suis vraiment perdu.

- Ne t'en fais pas, tant que je suis avec toi, tu ne seras jamais perdu.

Un instant de silence s'installa, chacun étant plongé dans ses pensées. Aloïs avait complètement oublié le livre, sa disparition et l'apparition sous son bras du chat. Il avait, semble-t-il, décidé d'ignorer toutes ces bizarreries.

- Au fait, c'est quoi ton nom, reprit le petit chat ? Moi, c'est Byblos, un nom très ancien et très célèbre.

Après avoir décliné son nom et raconté un peu sa courte vie, Aloïs déclara :

- Je t'aime beaucoup. Vraiment je t'adore. En plus t'es super mignon. Tu sais que j'ai toujours voulu d'un petit chat ? Et tu as des yeux extraordinaires. Je n'en ai jamais vu des comme ça.

Les yeux du chat étaient en effet deux flaques d'eau magique, un peu comme les reflets du caniveau quand plus tôt dans la journée, Aloïs avait cru y voir une rivière. A la surface de ses yeux de petites flammes bleues semblaient naître et jouer avec les prunelles largement ouvertes.

Byblos, conscient de l'attention d'Aloïs, émit un ronronnement de plaisir avant de déclarer :

- Tu n'es pas vilain non plus et maintenant que l'on est copain, on ne va pas se quitter comme ça.

- D'accord, je suis d'accord. Mais qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

- Moi j'ai faim et toi ?

- Oui, aussi. J'ai un peu d'argent pour acheter un croissant ou un pain au chocolat. Mais il va quand même falloir que l'on rentre à la maison.

- Ne t'inquiète pas. On va la trouver notre maison.

Juste avant d'entrer dans le petit parc, ils étaient passés devant une boulangerie. Rapidement, ils y retournèrent pour y acheter un pain au raisin auquel la boulangère, attendrie par les grands yeux du petit chat, joignit un minuscule pain au chocolat. Ils dévorèrent leur repas sur le même banc à l'ombre de l'arbre. Jamais Aloïs n'avait eu l'impression de faire un aussi bon déjeuner. De là où il se trouvaient, ils pouvaient aussi observer les visiteurs du parc. C'était surtout des mères de famille ou des ménagères qui venaient promener des enfants en bas âge. A une ou deux reprises ils virent

aussi passer des couples d'amoureux qui, la main dans la main, semblaient voler dans les nuages.

Soudain Aloïs écarquilla les yeux. A trente mètres devant lui, un homme traversait le parc d'un pas pressé. Il avait la plus incroyable chevelure jaune qu'Aloïs avait jamais vue. Celle-ci flamboyait littéralement en projetant des filaments dans tous les sens. C'était comme si l'homme se promenait avec un feu d'artifice sur le crâne. Pourtant, ni les ménagères encombrées d'enfants, ni les couples d'amoureux, personne ne faisait attention à lui. Seul Byblos lorsqu'il le vit se hérissa et se mit à cracher.

- Qu'est-ce que tu as ?

- Chhh, se contenta d'émettre le chat, le poil hérissé.

- Tu as vu ? Je ne sais pas comment il fait, mais c'est drôlement joli.

- Chhh, cracha de nouveau le petit chat en se réfugiant sous le bras du garçon, pendant que celui-ci se levait comme attiré par l'homme à la chevelure de flammes.

Même s'il ne disait rien, Byblos ne semblait pas du tout rassuré par l'homme et absolument pas décidé à entrer en contact avec lui. Cependant Aloïs était trop timide pour aborder un inconnu dans la rue. Il se contenta de le suivre à distance en se demandant comment il allait lui parler. Devant lui, l'homme allait très vite, d'un pas décidé, bousculant parfois les passants, sans même s'excuser devant leurs protestations :

- Mais pour qui il se prend celui-là ?

- En voilà un malappris !

Aloïs avait beaucoup de mal à le suivre. Lui, ne voulait bousculer personne et il devait slalomer entre les gens, le chat bien serré dans ses bras. Petit à petit il prenait du retard et à un moment, il finit par perdre la trace de l'inconnu. Il avait beau se tourner dans tous les sens il ne voyait aucune chevelure flamboyante à l'horizon.

- Zut, où est-ce qu'il a bien pu aller, demanda-t-il à mi-voix ?

- C'est mieux comme ça, ce gars avait l'air louche.

- N'importe quoi, on l'a même pas vu de près.

Ils étaient maintenant dans une petite rue tranquille bordée par des

pavillons cossus entourés de petits jardins. C'était encore une partie de la ville qu'Aloïs ne connaissait pas.

Un peu découragé, il s'assit sur un muret bas qui entourait le petit parc attenant à une grande maison de briques.

Soudain, il sentit les poils du chaton se hérissier. Le regard de Byblos était fixé sur une maison un peu en contrebas. C'était une maison tout à fait ordinaire, aux murs crème et au toit de tuiles rouges. Elle était peut-être un peu prétentieuse avec des colonnades censées imiter les temples grecs. Mais ce qui la distinguait nettement des autres demeures de la rue, c'étaient les longs filaments jaunes qui semblaient sortir des fenêtres pour aller se disperser dans l'air. Ces filaments avaient la même couleur et la même texture que la chevelure de leur inconnu.

Aloïs se leva d'un bond, pendant que Byblos sautait de ses bras sur le muret.

- Je sais ce que tu penses, miaula le chaton. N'y pense même plus.
- Je ne comprends pas, je vais juste aller voir.
- Non ! Tu ne vas pas aller là bas.
- Pourquoi donc ?
- Je ne sais pas, mais cette maison me paraît mauvaise... hostile.
- Je ne comprends pas, elle a l'air étrange, bizarre et aussi je dois dire un peu attirante...
- Allons nous-en, il n'y a rien de bon ici.
- Ecoute, je vais juste jeter un coup d'œil par la fenêtre. Tant qu'on ne rentre pas dedans il ne peut rien se passer, n'est-ce pas ?

Le chat le regarda d'un air indécis. Son instinct lui soufflait que cette maison était dangereuse, mais il ne savait pas vraiment pourquoi et il ne trouvait rien à dire devant la détermination de l'enfant. Il se contenta de pousser un gémissement.

Aloïs avait déjà traversé la route en courant et s'était rapproché de la barrière du jardin. Byblos regarda à droite puis à gauche. La rue était déserte. Il sauta sur le trottoir et se dépêcha de suivre son ami. Aloïs avait pris de l'avance, mais le petit chat rattrapa le garçon dans le jardin alors qu'il se rapprochait d'une des fenêtres.

Le pavillon avait probablement été construit au début du XXème

siècle. Les fenêtres étaient hautes et grandes, bordées de pierres blanches avec une barre en bois comme accoudoir. Elles s'élevaient à peu près à un mètre au-dessus d'un parterre rempli de roses soigneusement taillées. Elles étaient protégées par des volets à claire-voie peints en vert, qui devaient être fermés la nuit, mais qui, pour l'instant, étaient rabattus contre le mur. Les vitres aussi étaient ouvertes. Il devait être très facile de jeter un simple regard à l'intérieur.

Aloïs avait choisi l'une des fenêtres les plus abritées de la rue, afin de ne pas attirer l'attention sur lui. Cette fenêtre, comme les autres dégorgeait de nombreux filaments jaunes qui, de près, ressemblaient à de la mélasse ou plutôt à des coulures d'un sirop trop épais. De loin, il avait cru que ces filaments se dissolvaient dans l'air. En fait, ils formaient des boucles qui revenaient dans la fenêtre, un peu comme le maillage très lâche d'un gros pull-over.

Fasciné, il se rapprocha de la fenêtre et des filaments. Byblos à ses pieds couina un avertissement, mais Aloïs n'en tint aucun compte. Il avança une main pour caresser l'un des torons du maillage. Celui-ci semblait vivant. Il commença par se rétracter devant sa main, puis par se laisser caresser. On aurait dit qu'il avait reconnu une main amie. Mis en confiance, Aloïs attrapa le filament à pleine main. La sensation était agréable, chaude et douce tout à la fois. Lorsque le garçon poussa dessus, le filament se laissa enfoncer, tout doucement, en opposant une faible résistance.

Cette matière jaune, un peu irréelle, qu'il pouvait pourtant palper à sa guise, le fascinait. Il avait l'impression d'être dans un univers virtuel où tout lui était possible.

Sans hésiter, il attrapa le plus haut brin qu'il put empoigner et se hissa dans la masse de fils.

Au-dessous Byblos poussa un gémissement :

- Non ! N'y vas pas !

Mais c'était trop tard. Déjà, il était en l'air, grimpant au maillage comme à un filet. Une fois face à la fenêtre, il écarta, tira et poussa les fibres. Celles-ci se laissaient faire avec lenteur. Au bout d'un moment, il s'était ménagé un petit passage dans lequel il se glissa.

Dehors, au pied de la fenêtre Byblos gémissait.

- Attention, tu vas te faire attraper... C'est trop dangereux !

Mais, accaparé par ce qu'il découvrait, Aloïs ne lui prêtait plus attention. Vus de l'intérieur, les filaments jaunes étaient encore plus fascinants que du jardin. Ils se regroupaient en une sorte de gros nœud qui semblait les maintenir en place.

Aloïs ne put s'en empêcher. Il tendit la main et tira sur l'un des fils, celui qui semblait relier tous les autres. Effectivement, peut-être par chance, il avait tiré au bon endroit. Aussitôt l'ensemble du maillage commença à se défaire, un peu comme un tricot que l'on désassemble. Au fur et à mesure qu'il les dévidait, les fils disparaissaient.

C'était stupéfiant !

Deux minutes plus tard, il ne restait plus rien. Le dernier bout de fil venait de s'évanouir en l'air.

Désormais la fenêtre ressemblait à toutes les fenêtres si ce n'est qu'à son pied il y avait un chaton qui se lamentait :

- Non ce n'est pas vrai. Il l'a fait !

- Allons viens, fit le garçon en se penchant par la fenêtre.

- Non, certainement pas. C'est toi qui vas revenir. Tu as vu ce que tu as fait ?

- Allez, c'est rien, on va juste jeter un coup d'œil.

Mais le petit chat ne semblait pas du tout décidé à entrer dans la maison. Son attitude oscillait entre l'aversion de ce lieu et la plus grande contrariété de ne pas pouvoir être entendu par Aloïs. De son côté, Aloïs se sentait complètement fasciné par l'étrange demeure. Il ne ressentait aucune inquiétude et s'impatiait de l'attitude de Byblos.

Un bruit provenant d'une autre pièce le fit sursauter. Quelqu'un venait. Il se précipita vers la fenêtre et souffla, très excité :

- Cache-toi, j'arrive.

Puis, pendant que le petit chat disparaissait sous les rosiers, il se glissa du mieux qu'il put derrière un épais rideau, celui-là même qui encadrait la fenêtre.

Quelques instants plus tard il entendit une porte s'ouvrir. Il glissa

avec précaution un œil pour observer ce qui se passait dans la pièce. Une jeune femme était en train d'entrer, le front plissé, comme contrariée. Derrière elle venait l'homme qu'il avait suivi dans la rue. Aloïs en eut le souffle coupé. C'était celui à la chevelure de flamme, sauf que ses cheveux étaient maintenant tout à fait normaux.

- C'est bizarre, il y a quelque chose qui ne va pas dans cette pièce, fit la femme, l'air concentré.

- Non, je ne vois rien, répondit l'homme après avoir jeté un rapide regard autour de lui.

Soudain, les yeux de la femme flamboyèrent. Aloïs retint un petit cri. Ses yeux étaient devenus des puits brillants qui semblaient lancer des flammes jaunes. Cela ne dura qu'un court instant puis, le regard redevenu normal, elle s'exclama :

- Le sort sur la fenêtre a disparu !

- Tu crois que quelqu'un est entré ?

- Ne dis pas de bêtises. Il faudrait une magie très puissante pour annuler nos protections et on se serait aussitôt aperçus d'une telle attaque. Je crois plutôt que ce sort a dû se défaire naturellement. Tu sais bien comme parfois la magie devient instable.

- Oui, tu as raison. Je remets ce sort en place et toi, pendant ce temps, tu vas vérifier tous les autres. Si celui-ci a disparu, peut-être que les autres protections se sont affaiblies.

La femme fit un signe de tête pour marquer son accord, puis elle quitta la pièce pendant que l'homme se mettait à faire des gestes étranges. Il s'auréola d'un vif feu jaune avant de se mettre à produire au bout de ses mains des filaments tout à fait semblables à ceux qu'Aloïs avait fait disparaître. De ses mains il dirigeait les filaments vers la fenêtre et, assez vite, Aloïs saisit ce qu'il était en train de faire. Il était en train de tisser sur l'ouverture une nouvelle protection. Au bout d'un petit moment, il rassembla les fils et fit une sorte de nœud qui fermait le tout. Puis, ayant terminé sa tâche et toute tension relâchée, il sembla s'affaïsser sur lui-même, alors que son auréole disparaissait. Il se mit alors à haleter, le front en sueur. C'est à cet instant que la femme revint dans la pièce. Elle aussi

semblait plus pâle et elle avait de nouveaux cernes sous les yeux.

- Tout va bien, indiqua-t-elle, les autres protections sont en bon état.

- Il faut absolument qu'on fasse plus attention. On nous a signalé plusieurs serpents en ville cette semaine.

- Oui, mais maintenir les protections est vraiment très fatiguant. Écoute, tu vas aller te reposer. Juste le temps que je vérifie ton sort et je t'accompagne. Après tout Sélénée est tranquille. Elle joue très bien toute seule dans sa chambre. Nous, nous pouvons faire la sieste.

- Vas-y, je t'attends, murmura l'homme en poussant un soupir épuisé.

De nouveau, des flammes sortirent des yeux de la femme. Elles étaient dirigées vers la fenêtre. Cependant, comme un effet de sa fatigue les flammes étaient plus petites, moins fortes et durèrent moins longtemps.

- C'est bon, finit-elle par dire. Il n'y a pas de trou dans le bouclier. Tout cela devrait nous permettre d'être à l'abri un bon moment.

Sur ces paroles étonnantes, ils sortirent de la pièce.

De son côté Aloïs regardait avec une surprise évidente la fenêtre. Plusieurs choses lui semblaient importantes et il voulait y réfléchir à son aise.

Tout d'abord, il semblait évident que les deux adultes ne voyaient pas la même chose que lui. L'homme ne semblait pas percevoir les filaments jaunes et la femme le pouvait seulement après un effort de volonté et en produisant ces espèces de flammes qui l'épuisaient. De plus sa vision devait être singulièrement déficiente car, comme on vient de le voir, Aloïs s'était joué sans aucun problème de ce qu'elle avait appelé un bouclier, en se glissant dans les multiples trous laissés par le maillage.

En définitive, qu'étaient réellement ces filaments ? Et pourquoi lui, pouvait-il les voir ?

Chassant ces questions de son esprit, il se dit qu'il avait finalement un peu de temps pour se promener dans la maison. Après tout, comme il venait de l'entendre, le couple devait maintenant se reposer, pendant que Sélénée, qui qu'elle soit, jouait dans sa

chambre.

Tout doucement, il poussa la porte de la pièce dans laquelle il était entré et se retrouva dans un large couloir éclairé par un grand lustre dont les pièces de cristal brillaient de mille feux. Dans cette débauche d'éclats de lumière, un escalier partait sur la droite, tandis que, devant lui, le couloir débouchait sur un grand salon. Quelque chose dans le salon l'attirait. Il sentait sur tout son corps une pression qui le poussait dans cette direction, un peu comme lorsque l'on est en haut d'une pente, en montagne et que l'on sent que tout son corps va tomber. Pas à pas il se rapprocha du grand salon. Celui-ci était à première vue très sobre, mais il dégagait néanmoins une impression de richesse et d'élégance qui était vraiment nouvelle pour l'enfant. Rien à voir avec le décor bourgeois et prétentieux qu'il y avait dans la maison de ses parents. Au centre de la pièce, un magnifique tapis affichait un labyrinthe de motifs et de couleurs qui lui donnait le vertige. C'était très précisément vers ce tapis qu'il se sentait attiré. De l'autre côté du tapis, sur le mur était disposé un immense miroir, haut de deux mètres et large d'autant. L'enfant le contempla bouche bée. Il n'avait jamais vu de glace aussi grande. Le miroir lui renvoyait l'image de toute la pièce, mais inversée. Son reflet y semblait minuscule et cela lui rappela combien il était petit. Fait surprenant, il avait tout le corps teinté de lueurs bleutées, un peu comme s'il avait été éclairé par un spot de cette couleur. C'était très étrange.

Puis, du coin de l'œil, il aperçut un mouvement à ses pieds, sur le tapis. Les motifs avaient changé. Le tapis était toujours aussi beau, aussi attirant, mais il en émanait une menace sourde. Sous ses yeux, les motifs changèrent encore. Maintenant on aurait presque dit qu'ils représentaient une scène. En tout cas, Aloïs avait l'impression qu'il revoyait son puits, le puits de la cave dans la maison de ses parents. Il en avait les larmes aux yeux. Pris d'une immense émotion, il plongea son regard dans l'image que lui renvoyait le tapis. Il se sentait seul au monde, abandonné, il avait envie de pleurer. Il tomba à genoux et ne bougea plus.

Combien de temps resta-t-il là, englué dans cette sorte de toile

d'araignée magique, triste, toujours plus triste ? Probablement pas trop longtemps. On peut imaginer que ce qui le sauva, ce fut un éclat de lumière verte qui traversa son regard, brouillant l'image du puits. Surpris, il essaya de voir de quoi il s'agissait. En face de lui, l'espace d'un très court instant, il crut apercevoir une petite licorne verte. Celle-ci le regarda tout d'abord, puis bondit dans les airs et disparut hors du champ du miroir.

Lorsqu'il baissa les yeux vers le sol, il retrouva la première image, le premier dessin. Plus de puits, plus de tristesse. Il fut seulement frappé par l'impression de méchanceté qui émanait du tapis. Parmi les fils qui le composaient, certains étaient de nature magique, mais c'était une magie faible, vicieuse, qui ne pouvait capturer ses hôtes par la force et qui devait recourir à la ruse pour les attraper et ensuite se repaître de leurs souffrances. Seulement, une fois que l'on savait ce qui se cachait au cœur de cet objet, il n'était plus possible de s'y faire prendre.

Écœuré, il détourna les yeux. Il ne comprenait pas comment on pouvait garder un objet aussi malfaisant chez soi. Il quitta alors rapidement le grand salon. Il n'avait pas du tout envie de rester près du tapis. Un peu par hasard, il monta l'escalier. Tout en haut, de derrière une porte, lui parvenaient des ronflements sonores. Il décida de ne pas tenter de pénétrer dans cette pièce. Tout doucement il essaya plutôt de pousser une autre porte. Derrière, c'était la chambre d'une très jeune fille.

Il n'y avait aucun bruit et comme il n'avait jamais vu de chambre de fille, il décida d'y rentrer pour l'explorer.

C'est alors qu'il la vit.

Assise par terre, tenant un livre entre les mains, une petite fille le regardait avec curiosité et sans aucune peur. Indécis, il s'en rapprocha tout doucement. Toute rousse, elle avait aussi une peau très blanche parsemée de tâches de son. Une vraie petite sorcière, pensa-t-il en aparté. Une très jolie sorcière, corrigea-t-il aussitôt, en captant l'éclat de ses grands yeux d'or liquide et de son sourire éclatant. Déjà, il était amoureux.

- Bonjour. Comment tu t'appelles, fit-elle d'une petite voix ? Moi,

c'est Sélénée.

- Bonjour Sélénée. Je suis Aloïs.

- Tu as quel âge, Aloïs ?

- 12 ans.

- 12 ans, c'est comme moi. Tu es petit quand même. Je suis sûre que je suis plus grande que toi. Fais voir !

C'est ainsi que débuta une des belles histoires d'amour de cette époque. Les enfants commencèrent à échanger gravement sur leur identité, leurs goûts et leurs vies quotidiennes. Ensuite, Sélénée fit faire à Aloïs le tour de sa chambre et de ses jeux. Comme les parents faisaient la sieste, ils descendirent à la cuisine afin de prendre ensemble le goûter.

La situation était étrange. Aucun des deux ne mentionna l'arrivée étonnante d'Aloïs. Aucun des deux ne parla non plus des protections dont bénéficiait la maison. Ils s'étaient merveilleusement entendus dès le premier regard et aucun des deux ne voulait que ces instants, qu'ils devinaient confusément devoir être courts, ne soient gâchés par des éléments de finalement peu d'importance.

Cependant, ils en vinrent assez naturellement à discuter de la magie en général. Mais c'est seulement Sélénée qui en parla vraiment. Aloïs n'osa pas dire qu'il n'y comprenait rien. A un moment, alors qu'ils entraient dans la cuisine, Sélénée sembla s'entourer d'un halo de lumière jaune. Puis cette lumière se transmit aux lampes qui s'allumèrent toutes ensemble. Sélénée l'informa, alors, qu'elle suivait activement une formation de magicienne, recevant pour cela des précepteurs et faisant de nombreux exercices avec ses parents. Elle expliqua aussi qu'il y avait différentes façons de percevoir la magie, confirmant ainsi les soupçons d'Aloïs :

- La deuxième leçon énonce : « Nous sommes tous des magiciens ». Cela veut dire que toi comme moi, comme tous ceux qui nous entourent, nous avons cette petite étincelle de la magie en nous et qu'il faut soigneusement la conserver et la faire vivre. Dans notre univers infini tout est possible. Dans nos cours de magie, une des premières choses à laquelle on nous habitue, c'est qu'il n'y a

pas vraiment de limite à la magie. La seule limite, c'est chacun de nous qui la fixons. Dehors, tous ces gens qui ne connaissent pas la magie et qui pour certains la refusent, tous auraient pu être des magiciens. Il leur suffirait d'ouvrir les yeux.

La véritable question, c'est « qu'est-ce qu'on est capable de voir de la réalité ? ». Ainsi par exemple, très rares sont les gens, même parmi les magiciens, qui arrivent vraiment à voir la magie. Ceux-là, la décrivent sous forme de couleurs, de formes géométriques et même pour certains, sous forme d'animaux ! Ma mère par exemple la perçoit comme une odeur lorsqu'elle se concentre dessus...

« Moi, jusqu'à présent, je la ressens. Un peu comme une pression, là, sur mon cœur. Mais d'après ma mère, cela peut évoluer et il est possible que très bientôt je la voie.

« Mais ce qui est important, c'est que tout demeure possible. Tu sais, c'est un peu comme quand tu allumes une chandelle dans une pièce noire. Il y a le noir et puis ensuite la lumière. En général les gens disent qu'il n'y a que ça. En fait si tu regardes, il y a surtout des ombres. Toutes sortes d'ombres. Et si tu déplaces la chandelle, les ombres changent. Et toi, si tu te déplaces aussi, tout change à nouveau. Tout est alors possible. Par rapport à la première leçon, celle sur la connaissance...

- Oui, « le livre est ton ami »

- C'est ça, bravo, fit-elle en le regardant bizarrement. Puis elle reprit : « la seconde leçon va bien au-delà. Elle indique qu'il y a bien plus dans le monde que tout ce qui pourrait en être écrit dans une bibliothèque, même une immense bibliothèque. Pour être un vrai magicien, il faut bien sûr connaître les livres de la bibliothèque, mais il faut aussi garder les yeux ouverts et croire que tout est possible.

Tout en discutant de manière très sérieuse, ils remontèrent dans la chambre avec un grand plateau de tartines. Là, Aloïs lui posa une question qui lui tenait à cœur :

- Ca veut dire que moi aussi, je peux devenir magicien si je le veux ?

- Oui, fit-elle gravement, si tu acceptes la seconde leçon, si ton

esprit reste toujours assez ouvert, il ne devrait pas y avoir de difficultés...

Soudain ils entendirent un bruit de porte sur le pallier. Avant que Aloïs n'ait pu dire quoi que ce soit, Sélénée avait mis un doigt sur ses lèvres et l'avait poussé sous le lit.

- Vite ! S'ils te trouvent ce sera très grave...

- Mais !

- Non, maintenant ne dis plus rien et surtout ne bouge pas, quoi qu'il se passe. Tu as compris, **NE BOUGE PAS !**

Il lui répondit par un signe de tête pendant qu'elle lui faisait un rapide clin d'œil et lui envoyait un bisou du bout des doigts.

- Sélénée, avec qui est-ce que tu parles ?

- Avec personne, Mère. Je joue.

- menteuse ! Où est-il ? C'est l'odeur d'un serpent.

Aloïs entendit d'abord distinctement des bruits de portes qui s'ouvraient avec violence. La voix de l'homme retentit dans une autre pièce. Le petit garçon ne comprenait pas ce qu'il disait, mais il sentait dans son ton beaucoup de nervosité et de colère. Il se rencogna le plus possible sous le lit. Il sentait maintenant le poids des flammes jaunes dans la pièce à côté de lui.

- Tu n'as tout de même pas introduit un serpent dans la maison ! Dis moi où il est.

- Je ne sais pas de quoi tu parles, Mère.

Menteuse ! Cette chambre pue le serpent. Tu es vraiment dingue. Tu te rends compte de ce que nous risquons ? Pauvre idiote ! fit la voix de l'homme.

Aloïs entendit alors le bruit d'une claque, suivie aussitôt par les sanglots de la petite fille. Il résista à l'impulsion de se précipiter au secours de Sélénée. D'abord, il ne voyait pas en quoi son arrivée pourrait changer la situation. Ensuite, elle lui avait expressément recommandé de ne pas bouger. Enfin, au fond de lui, il était terrifié par tout ce qui arrivait et n'était plus capable de bouger un seul doigt. Il essayait de toutes ses forces de se fondre dans l'ombre du lit, de ne faire qu'un avec elle. Au bout d'un moment, il n'entendit plus rien, ne pensa plus à rien. Il n'entendit pas les bruits de fouilles

dans la chambre, ni les cris d'une mère apeurée et excédée par l'attitude butée de sa fille. Il ne vit surtout pas le regard enflammé qu'elle jeta sous le lit après s'être accroupie. Les flammes jaunes passèrent sur lui sans s'y arrêter, comme s'il n'existait plus. Et en vérité, c'est ce qu'il était à ce moment, un noyau de peur, dont l'esprit projetait de toutes ses forces : « je ne suis pas là ».

Quelques heures plus tard (mais pour lui ce n'était que quelques instants) une main vint le secouer tout d'abord doucement, puis avec de plus en plus de vigueur. Émergeant avec difficulté de sa transe, il tourna lentement la tête pour apercevoir les grands yeux jaunes de Sélénée écarquillés par l'angoisse.

- Ouf, fit-elle dans un murmure, j'avais cru que t'étais mort. Tu ne bougeais plus du tout et je n'arrivais pas à te réveiller.

- Non, non, tout va bien. Mais toi, s'inquiéta-t-il, en se rappelant la claque et les cris ?

- Tout va bien. C'est toujours pareil, ils ont peur de tout et font une histoire de rien. Mais comment as-tu fait pour que ma mère ne te voit pas ?

- Je... Je ne sais pas, je ne me rappelle pas de grand chose... Sauf du début. Au fait c'est quoi un serpent ? Ils ont l'air d'en avoir vraiment très peur.

- Les serpents ? Oh ! C'est comme cela qu'ils appellent leurs ennemis, ceux qui utilisent la magie de l'eau.

- Et moi, j'en fais partie ?

- Non, toi tu n'es pas pareil. Et puis...

- Mais je me rappelle... Tes parents ont dit que cela sentait le serpent... C'est qu'ils percevaient mon odeur ? Non ?

- Écoute, ce n'est pas ça l'important. L'important c'est que tu partes d'ici et puis...

- Et puis ?

- Et puis, qu'on puisse se revoir très vite.

- Je n'entends plus de bruits.

- Tu sais, ils se sont enfermés dans leur chambre... Après leur crise, ils se sont enfermés. C'est très mauvais signe. Ça veut dire qu'ils préparent un tour de magie compliqué. Il faut que tu partes. Je suis

sûre qu'ils sont en train de préparer un sort terrible pour t'attraper et pire peut-être...

A ce moment Aloïs sursauta. L'atmosphère était d'un seul coup devenue glaciale. C'était comme si quelqu'un venait tout juste d'ouvrir un immense congélateur.

- Ca commence, gémit Sélénée, il faut très vite que tu partes.

Aloïs en avait la chair de poule. L'air autour de lui semblait pesant. Il se leva au ralenti et eu l'impression de marcher au fond de la mer avec des semelles de plomb de deux cents kilos de chaque côté. L'esprit confus, il se dirigea au ralenti vers la porte du couloir, poussé par Sélénée qui ne semblait pas affectée physiquement par le phénomène mais qui était complètement affolée.

- Vite, vite gémissait-elle, le visage crispé par l'angoisse en essayant de le pousser, mais sans beaucoup de succès.

Soudain il les vit. Ils étaient partout par terre. C'étaient des espèces d'herbes brunes d'aspect sinistre qui sortaient du sol et qui s'agrippaient à ses pieds. Il en sortait de partout et toutes se tendaient vers lui. Au contraire, autour de Sélénée il n'y avait que de rares herbes qui s'écartaient sur son passage, comme prise de crainte devant la jeune fille.

- Passe devant moi. Ne discute pas, mais ne reste pas derrière, souffla-t-il.

Elle lui obéit sans poser de questions.

- Maintenant va vers la porte

Elle se mit en mouvement et il la suivit collé au plus près, la tenant doucement par la taille. Aussitôt la pression sur ses pieds se relâcha. Les drôles de plantes n'osaient pas s'approcher trop près de la jeune fille. Elle ouvrit la porte.

Il y avait de l'herbe partout sur le palier de l'escalier. Mais surtout d'énormes serpents de lumière orange se tortillaient lentement dans leur direction. Ils semblaient menaçants. Ils avaient l'air prêts à l'avalier.

- Ferme la porte. Vite !

Elle claqua la porte et se retourna l'air inquiète.

- Ils sont là n'est-ce pas ?

- Oui, jamais nous ne pourrions passer.
- Qu'est-ce qu'on peut faire ? La porte ne les retiendra pas.
- La fenêtre vite !
- Non, il y a un bouclier.
- Ce n'est pas important et je peux le traverser. Passe devant jusqu'à la fenêtre.

Il la poussa alors vers la fenêtre, la tenant bien serrée contre lui pour éviter les herbes brunes. Là, il ouvrit d'abord la fenêtre et commença à écarter les filaments jaunes qui faisaient un maillage lâche à l'extérieur. Il savait qu'il pouvait facilement défaire le sort comme il l'avait fait la première fois. Cependant il ne le voulait pas, car il souhaitait profiter des filaments pour regagner sans risque le sol.

Au moment où il se glissait entre deux mailles, sous le regard inquiet de Sélénée, il entendit la porte de la chambre s'ouvrir. Les grands serpents orange se rapprochaient. Mais il était maintenant dehors, presque en sécurité, accroché au maillage jaune.

- Viens avec moi, dit-il dans un souffle à Sélénée.
- Non, non. Pas encore. Peut être un jour. Mais pour l'instant je dois encore rester avec mes parents...
- Comment peut-on se revoir ?
- Attends, fit-elle en courant vers une des commodes de sa chambre. Il l'entendit farfouiller à toute vitesse. Pendant ce temps les serpents étaient entrés dans la chambre et semblaient tourner en rond, sans comprendre la disparition d'Aloïs. Très vite, elle revint et lui glissa dans la main une petite plaque de métal, une sorte de pendentif.
- Je n'ai pas le temps de t'expliquer, mais quand tu voudras me revoir, tu comprendras comment faire.

Les serpents semblaient avoir retrouvé sa piste. Ils observaient maintenant la fenêtre et probablement Aloïs, avec beaucoup d'intérêt.

- Bon, il faut que j'y aille, dit-il, tout d'un coup pressé de s'en aller.
- Il commença à défaire plusieurs boucles de filaments afin de les allonger. Il ne savait pas comment il y arrivait exactement, mais

cela lui venait très facilement. Petit à petit il descendait le long de la façade. Le visage adorable de Sélénée et ses grands yeux jaunes disparurent derrière la fenêtre qu'elle refermait.

Puis, soudain, il sentit que les filaments auxquels il se retenait s'affaiblissaient. Ils perdaient de leur consistance. L'instant d'après, avant qu'il n'ait pu faire quoi que ce soit, ceux-ci avaient totalement disparu et il tombait dans un massif de roses.

Lorsqu'il ouvrit les yeux pour regarder le ciel, un serpent jaune semblait l'observer d'un air mauvais à partir de la fenêtre.

- Ca va, questionna la petite voix de Byblos à côté de lui ?

- Oui, oui, il faut que l'on se tire d'ici, répondit-il en commençant à se lever maladroitement.

Il sentait sur tout son corps les griffures des roses et ses vêtements étaient un peu déchirés, mais il n'avait rien de bien grave finalement. Il fit un grand sourire au petit chat.

- C'était trop super à l'intérieur. J'ai rencontré une fille... Aïe !

Il venait de porter son poids sur son pied gauche et avait failli s'écrouler sous la douleur. En tombant, il s'était probablement foulé la cheville sans s'en apercevoir et maintenant il se sentait bien incapable de marcher.

- Ouille !

Il traversa à cloche pied le jardin pour aller se cacher à l'ombre d'un bosquet de petits arbres dont il ignorait le nom, mais qui sentaient bon la résine.

- Ca va, redemanda mi-compatissant, mi-narquois le petit chat ?

- Oui, je vais me reposer quelques instants et puis on va filer.

Aloïs commença à se masser la cheville. Son pied avait déjà enflé et l'élançait douloureusement. Mais Byblos ne lui laissa pas d'illusion.

- Je pense qu'il faut partir vite, TRES VITE !

L'atmosphère s'était en effet considérablement refroidie, un peu comme dans la chambre de Sélénée quelques instants plus tôt. Aloïs devina que les serpents couleur flamme étaient sortis de la maison. Il avait vraiment espéré qu'ils y restent.

Aussitôt, poussé par la peur, il fut debout et, moitié courant moitié

boitant, il rejoignit la rue où il s'efforça de s'éloigner le plus vite possible. Sur ses talons le petit chat l'encourageait à mi-voix. Mais sa progression était vraiment très laborieuse et il sentait la sensation de froid le poursuivre et le rattraper inéluctablement.

A un moment, il vit un bus s'arrêter à un stop juste à côté de lui. Sans réfléchir il s'y engouffra et profitant de l'inattention du chauffeur se glissa à l'arrière sans seulement acheter de ticket. De toutes manières il n'avait plus d'argent. Rencogné au fond du bus, il sentit la sensation d'oppression diminuer au fur et à mesure qu'il s'éloignait du quartier.

Il s'était complètement détendu et était en train de se demander comment rentrer chez lui, lorsque soudain l'atmosphère redevint glaciale. Tournant brusquement la tête, il aperçut non loin, à un carrefour, un immense serpent dressé sur sa queue, en train de scruter les rues autour de lui. Il se fit tout petit et essaya de disparaître. Mais déjà le bus avait redémarré et il avait perdu de vue le serpent. L'ambiance s'allégea aussitôt. Cependant, à plusieurs reprises, il ressentit la même impression. C'était incroyable qu'on le recherche comme ça. Après tout il n'avait rien fait de mal, il n'avait rien volé. Que lui voulait-on ?

Au terminus du bus, il était dans une lointaine et morne banlieue vaguement pavillonnaire. Il s'éloigna droit devant lui, sans trop savoir ce qu'il faisait, sous le regard soupçonneux du chauffeur. Sa cheville était maintenant toute engourdie et ne l'élançait plus trop. Il réussissait à marcher sans trop boiter, en s'arrangeant pour faire porter le plus possible le poids de son corps sur son autre jambe. Mais il n'avancait tout de même pas très vite et il sentait la pression du froid augmenter régulièrement derrière lui. A un moment il quitta la route pour prendre un chemin de terre. Peut être que dans la nature les serpents perdraient sa trace ? Mais sa marche en était autant ralentie sans que la sensation de froid derrière lui ne diminue. Il commença à se sentir très angoissé. Byblos dans ses bras ne disait plus rien depuis un moment, probablement tout aussi inquiet.

Puis le chemin s'arrêta.

Il se terminait dans un champ, avec pour seule perspective, plus loin une haie puis un autre champ et encore beaucoup d'autres champs.

Aloïs ne chercha pas à réfléchir. Il s'engagea dans le champ, sentant le désespoir s'infiltrer au plus profond de lui. Il percevait presque la progression des serpents. Il savait que ce n'était plus qu'une question de temps pour qu'ils le rejoignent et l'attrapent et... Et puis quoi ?

Il refusait d'y penser, comme il refusait de se laisser aller. Peut être allait-il trouver une cachette dans la haie ? Ou dans le champ suivant ? Il y avait toujours un espoir. Toujours.

Au milieu du champ, en voulant aller trop vite, il se tordit de nouveau la cheville dans un trou. La douleur fut telle qu'il faillit s'évanouir. Mais serrant les dents, il essaya de faire comme si de rien n'était. Dans la haie devant lui à moins de vingt mètres, il pourrait trouver un bâton qui lui permettrait de se faire une canne pour continuer à avancer et même une arme pour se défendre.

Presque à cloche-pied, des étoiles de douleur tournoyant devant ses yeux, il accéléra l'allure. Il sentait au fond de lui que les serpents venaient d'arriver sur la place où il était descendu du bus. Ils étaient sur sa trace et ils semblaient déterminés.

Il fallait qu'il se cache. Il plongea dans la haie pour s'y enfouir. Et il roula dans le trou qui s'ouvrait derrière les buissons et les arbustes. Il roula et tomba dans l'eau glacée d'un ruisseau. Aussitôt, Byblos s'échappa de ses bras en poussant un cri de protestation.

Le ruisseau était tout petit. Pas plus d'un mètre de large pour vingt centimètres de profondeur. Des petites truites s'étaient égayées lorsqu'il avait fait irruption dans l'eau. Maintenant elles revenaient, curieuses de voir cet intrus si bruyant mais qui ne leur faisait aucune peur. Aloïs, à moitié assommé, s'était contenté de s'asseoir au milieu de l'eau vive. Il était trempé de la tête aux pieds. Byblos perché sur son épaule ne semblait pas du tout mouillé. Il observait avec beaucoup d'intérêt les formes vives des poissons.

Leçon3 : tout est leçon

C'est alors qu'Aloïs réalisa que depuis qu'il était dans le ruisseau, son lien avec les serpents s'était rompu. Ceux-ci, il en était sûr, avaient perdu sa trace. L'eau les empêchait probablement de le retrouver. Lui-même ne les sentait plus du tout. C'était comme si un immense poids lui avait été ôté. Avec soulagement, il les imagina en train de tourner en rond sur la place de l'arrêt de bus.

Cependant, il n'avait plus non plus aucun moyen de savoir ce que les serpents allaient faire. Est-ce qu'ils allaient monter la garde là, à cet endroit ? Est-ce qu'il pourrait revenir par ce chemin chez lui ? Il faudrait qu'il réfléchisse sérieusement à ces questions. En attendant, l'important était qu'il soit sauf. Il devait simplement se trouver un abri pour la nuit. Il avait besoin de prendre un peu de temps pour se reposer et pour pouvoir aviser.

Lorsqu'il se releva, il s'aperçut que le froid avait engourdi complètement sa blessure. C'est à peine s'il ressentait une douleur à sa cheville. Il récupéra dans la haie qui cachait le cours d'eau un solide bâton et décida de continuer tout droit à travers champs pour trouver un buisson abrité où il pourrait dormir. La nuit se coucherait dans bientôt deux heures et il craignait, trempé comme il l'était, d'avoir trop froid.

Derrière lui, le ruisseau émit un léger bruit de regret pendant qu'il s'éloignait en boitant. Aloïs eut l'impression que quelqu'un lui soufflait à l'oreille de rester. Il secoua la tête pour chasser cette sensation obsédante et essaya d'accélérer l'allure. Très vite sa cheville recommença à le faire souffrir. La douleur empira rapidement à tel point que chaque pas devint une torture. Cependant il s'entêtait et ne voulait surtout pas se laisser aller. Il avait l'intuition qu'au moindre repos, il ne pourrait plus repartir.

Finalement, entre deux champs, il trouva une espèce de creux garni de paille dans lequel il s'enfouit et où il s'endormit rapidement. Ce n'est que quelques heures plus tard que le froid le réveilla. Curieusement ses vêtements avaient en grande partie séché pendant qu'il dormait. C'était un peu comme si l'eau du ruisseau l'avait protégé pendant son sommeil. Maintenant qu'elle s'était

évanorée, il commençait à sentir le froid de l'automne s'insinuer dans ses vêtements trop légers.

Il se tapit un peu plus dans la paille sèche, Byblos blotti contre son cœur. Il se sentait tout petit dans la solitude de la nuit. Non loin, un gros animal faisait beaucoup de bruit, bousculant buissons et fourrés sur son passage.

Il réalisa soudain que l'eau qui venait de sécher constituait peut-être la protection qui lui avait permis d'échapper aux serpents. Affolé, il tenta de se relever mais sa cheville le lâcha aussitôt et il retomba avec un petit cri. Alerté par le bruit, la bête cessa un instant son raffut. Puis elle sembla se diriger droit sur lui. Retenant son souffle, il se renfonça encore plus dans le creux. D'après le bruit, l'animal qui lui venait dessus, devait être vraiment très gros.

Soudain une serre se referma sur son bras. Aloïs poussa un bref hurlement de peur. Aussitôt Byblos sauta en l'air et courut se réfugier sous un buisson.

Le bras squelettique qui prolongeait la serre le tira vers le haut avec une force incroyable. Ensuite il fut jeté sur un dos osseux.

Dans la nuit noire, il était emporté par un mort vivant. Il se débattit un peu, essayant de se libérer et de s'enfuir. Mais les mains qui le retenaient ne lui laissaient pas la moindre chance de se sauver. Et puis, de toutes façons, il doutait de pouvoir aller bien loin avec sa cheville foulée. Terrorisé, il cessa tout effort et se laissa emporter à travers champs, à une allure cahoteuse, vers ce qui serait sa dernière demeure.

Il en était à se demander s'il allait être dévoré avant d'être tué et ce que ferait Byblos une fois orphelin, lorsqu'ils s'enfoncèrent dans une obscurité encore plus sombre que celle où ils évoluaient jusqu'à présent.

Aloïs frissonna. L'air était froid et humide. Ils venaient d'entrer dans une noire forêt. Non loin, l'enfant perçut la note claire d'un ruisseau, comme un espoir perdu loin dans la nuit.

Son ravisseur semblait s'en rapprocher, le long d'un chemin qui serpentait parmi arbres et broussailles. Sans doute un funeste chemin connu des seules forces maléfiques de la nuit. Il y marcha

quelques courts instants, avant d'arriver devant une masse noire dans laquelle il s'introduisit avec force grincements de porte et gémissements de lattes de plancher.

Un tombeau ? Un mausolée ? L'ancre du monstre ?

Derrière lui, Aloïs sentit que Byblos le suivait et se glissait dans la pièce noire, juste avant que la porte ne se referme avec un sinistre claquement.

Puis, contre toute attente, son ravisseur le libéra en le déposant sur une surface molle. Il s'y assit de son mieux et aussitôt, il sentit Byblos qui lui sautait dans les bras. Cette simple présence le réconforta considérablement. Il avait l'impression que le petit chat n'était pas du tout inquiet. Pendant ce temps le monstre s'agitait à travers son ancre, faisant de petits bruits et déplaçant des objets. Apparemment, il ne se souciait plus du petit garçon.

Celui-ci, n'y tenant plus, demanda d'une toute petite voix :

- S'il vous plaît, est-ce que je pourrais avoir de la lumière

- Oh, fit une voix rocailleuse pleine de surprise, c'est vrai !

Aussitôt une petite flamme naquit au cœur de l'obscurité. L'enfant ouvrit de grands yeux. Une flamme toute bleue, partait du doigt très maigre d'un vieux monsieur et lui auréolait complètement le visage. Celui-ci le fixait intensément, en lui tendant un sourire hésitant.

- Je m'excuse, pour la lumière, mais j'oublie toujours.

Aloïs n'osa pas lui demander ce qu'il oubliait exactement, ni comment il faisait pour produire cette petite flamme avec son seul doigt. En lui, avec la lumière, la peur avait disparu. Il lui suffisait de contempler le visage du vieux monsieur pour se sentir tout à fait à l'aise. C'était une figure très ridée, encadrée par d'épais cheveux blancs et plantée sur un long cou décharné qui lui donnait un aspect comique et inoffensif. Mais c'est surtout le grand sourire qui lui mangeait le visage qui attirait l'attention et mettait en confiance. Byblos, de son côté, semblait tout aussi à l'aise. Quelques instants plus tôt, il s'était voluptueusement étiré dans les bras d'Aloïs. Maintenant, il se contentait de suivre les gestes de leur hôte d'un regard à moitié endormi.

Assis sur ce qui semblait être un grand lit, Aloïs n'osait cependant

pas bouger. Sa cheville le tirait douloureusement et il se sentait affamé et épuisé. Dans la faible clarté de la flamme, il commença à distinguer la pièce qui l'entourait. Il s'agissait d'une cabane de planches, meublée d'un grand lit, d'une table et d'un fourneau dont le tuyau s'échappait par une petite fenêtre. Sur le fourneau, le contenu d'une casserole mijotait tout doucement, laissant échapper un arôme savoureux.

- Je m'appelle Antioche, fit le vieux monsieur en se dirigeant vers une étagère où il attrapa d'une main incertaine une bougie qu'il alluma du bout de son doigt.

- Et toi, comment c'est ton nom ? demanda-t-il un peu plus tard, alors qu'Aloïs n'avait toujours rien répondu.

- Aloïs ...

- Et lui c'est ?

- Byblos.

- Aloïs, voilà un prénom peu courant. M'est avis qu'il y a eu un membre de l'académie française des sciences au début du XXème siècle qui portait ce prénom. Il vivait en Tunisie et y a découvert beaucoup de nouvelles puces !

- ...

- Tu sais que tu es un petit gars très silencieux. Et Byblos, tu sais ce que ça veut dire ?

- Non

- Tu sais que c'est le nom d'une très vieille ville du Liban. Peut être la plus ancienne ville continuellement habitée dans le monde entier...

- ...

- Une ville du bord de l'eau, du bord de la Méditerranée.

- ...

- Dis moi, fit-il tout d'un coup en changeant de ton, qu'est-ce que tu faisais tout seul, de nuit dans ce champ ?

L'enfant, submergé par la question, se mit tout doucement à pleurer.

Aussitôt Byblos se redressa pour lui donner des coups de langues compatissants, tandis qu'Antioche s'écriait :

- J'ai l'impression que tu as eu une rude journée mon gaillard !

Il le prit par le bras pour l'amener à la table. Cependant, dès le premier pas, Aloïs trébucha sous l'effet de la douleur et s'effondra, redoublant de larmes dans les bras d'Antioche. Celui-ci le souleva avant de l'asseoir sur la seule chaise de la cabane. Puis il s'agenouilla devant lui et lui tâta la cheville. Ses doigts étaient étrangement doux et caressants. L'enfant sanglota de plus belle.

- Ne pleure pas, je ne vais pas te faire de mal.

- Ce n'est pas ça, je ne pleure pas, répondit Aloïs en continuant de pleurer.

Antioche, étrangement ému le prit contre lui et se mit à le câliner.

- Qu'est-ce qui se passe bonhomme. Peux-tu m'expliquer ?

- C'est seulement que personne, jamais, ne s'est occupé de moi.

- Eh bien, tu es bien mal tombé, tenta de plaisanter Antioche, moi aussi personne ne s'occupe de moi. Nous faisons une drôle de paire, tu trouves pas ?

L'enfant se permit un pauvre sourire.

- Bien, bien, grommela Antioche, je vais te soigner et ensuite tu avaleras quelques louches de ma tambouille. Après ce sera le lit. Et demain on discutera. D'accord ?

- D'acc... d'accord, parvint à articuler Aloïs complètement dépassé. De son côté Byblos se contenta de ronronner avec beaucoup d'énergie.

Antioche partit alors chercher au fond d'une vieille malle un morceau de tissu propre. Il le trempa dans un seau d'eau près de la porte. Puis, en fronçant un peu les sourcils, il commença à entourer la cheville du jeune garçon. Celui-ci ressentit tout d'abord une douce chaleur envahir sa jambe. Le linge chauffait agréablement, atténuant un peu la douleur. Puis la sensation se transforma en froid intense qui lui engourdit rapidement le membre. Surpris, il tâta la compresse et la sentit dure et craquante sous ses doigts. De la glace ?

- N'y touche pas, se contenta de dire d'un ton paisible Antioche qui, le dos tourné, s'activait devant le fourneau.

Quelques minutes plus tard, il lui avait servi une grosse assiettée

d'un ragoût agréablement parfumé.

- C'est ma spécialité, fit-il, de la ragougnasse !

Quoique ce fût, c'était délicieux et l'enfant, ayant complètement oublié sa cheville, dévora presque tout le plat. Ensuite il s'endormit sur la table, le ventre plein, pendant que Byblos terminait son assiette sous le regard attendri d'Antioche.

Le lendemain, Aloïs se réveilla confortablement installé dans une petite couche qui avait été aménagée au pied du grand lit d'Antioche. Tout contre lui, Byblos lui procurait une agréable chaleur. Avec appréhension, il bougea un peu son pied, mais la douleur avait complètement disparu. Il resta un moment à savourer sa quiétude et put enfin contempler la pièce autour de lui.

Le plafond attira en premier son regard. Il était fait de planches de récupération. Certaines provenaient de caisses et avaient encore des étiquettes ou des marques de produits ou de machines. D'autres portaient des traces de peinture ou même de papier peint. L'ensemble, sous l'éclairage indirect mais vif du soleil, formait une fresque anarchique, joyeuse et emmêlée de couleurs, de formes et de textures improbables.

Aloïs tourna la tête et contempla avec effarement la cabane. Tout était à l'avenant. Ce qu'il n'avait pas pu discerner la nuit s'étalait ingénument dans la lumière crue et riche. Tout était fait de bric et de broc, des étagères au sol ou encore au lit à ses côtés. Le fond de la pièce était constitué d'étagères chargées de centaines de livres, dont les couvertures étaient de toutes les couleurs. Tout était assemblage hétéroclite de planchettes diverses, renforcées par des bouts de carton, de plastique ou de tôle. L'ensemble avait cependant du charme et même donnait l'impression étonnante de propreté et de chaleur. C'était une cabane petite, mais c'était aussi un endroit où l'on se sentait accueilli et où l'on ne pouvait que vouloir rester.

Soudain, Aloïs réalisa qu'il était seul. Le grand lit à côté de lui était vide et la pièce aussi. Il se leva d'un bond. Sa cheville décidément ne lui faisait plus aucun mal. Il s'aperçut alors qu'il avait dormi tout habillé. On lui avait juste retiré ses chaussures, mais il les repéra

tout de suite à côté de sa couche. Elles étaient encore toutes crottées, mauvais souvenirs de la veille. Il s'efforça de ne pas y penser et les enfila à toute vitesse. Puis il se précipita hors de la cabane.

Un magnifique soleil d'automne l'accueillit. Surpris par la luminosité, il cligna des yeux. L'air vibrait et les dernières abeilles dansaient follement. Pas loin, le murmure de l'eau l'appelait.

- Vite, vite...

Il se dirigea vers le bruit du ruisseau mais se figea au bout de quelques mètres. Dans une flaque d'eau, un petit abreuvoir naturel taillé dans la roche, Antioche à moitié nu se lavait. Aloïs eu le temps de contempler son dos maigre et osseux avant que le vieil homme ne l'interpelle. A croire qu'il avait des yeux dans le dos !

- Allez viens, tu dois te laver. Il faut en profiter, il fait beau aujourd'hui. Quand l'hiver sera là, ce sera plus difficile...

Debout au bord de l'eau, l'enfant hésitait à se déshabiller.

- Qu'est-ce qu'il se passe ?

- Heu...

- Si tu as peur de te mettre tout nu devant moi, ne t'inquiète pas, je ne vais pas te regarder, s'esclaffa Antioche avec un bon rire.

Ce fut le rire plus que tout qui décida Aloïs. Il s'éloigna un peu sur le bord du ruisseau et commença à se déshabiller lentement, jetant des regards par-dessus son épaule pour s'assurer qu'il était bien seul. C'était la première fois qu'il se mettait nu en plein air. Mais il n'y avait plus de trace d'Antioche. Celui-ci avait dû repartir à la cabane, peut-être pour préparer le petit déjeuner. Byblos, langoureusement installé dans une flaque de soleil, procédait à son propre nettoyage à sec ou plutôt à coups de langue. Aloïs se lava alors rapidement. Il avait l'impression de geler sur place. L'eau semblait faire exprès d'être aussi froide pour pouvoir se moquer de sa frilosité. La veille lorsqu'il était tombé dans l'autre ruisseau, il n'avait pas eu du tout ce sentiment. L'eau, au contraire, lui avait donné l'impression de vouloir le protéger, de lui tenir chaud jusqu'au milieu de la nuit.

Heureusement, il y avait ce soleil éclatant qui le séchait rapidement

et l'empêchait de geler sur place. Serrant les dents, il se dépêcha de se laver avant de s'enfuir vers la cabane, sous les rires de l'eau courante.

Comme un écho, il y fut accueilli par d'autres rires, ceux d'Antioche. Sur la table une tisane chaude et un œuf à la coque l'attendaient. La pièce était chaude, chaleureuse. Par terre, une écuelle était prévue pour Byblos qui, sans manières, s'y précipita.

- Il faut que tu lui parles, que tu ne la laisses pas se moquer de toi comme ça, continuait à rigoler Antioche !

- Mais de qui, de quoi tu parles ?

- De quoi ? Ben voyons. Tu le sais bien, même si tu fais ton innocent. Je parle de l'eau. Je parle de ce coquin de ruisseau.

- L'eau ?

- Oui, la magie de l'eau. Ne fais pas cette tête d'ahuri, je sais très bien que tu le fais. Sinon, comment je t'aurais retrouvé hier soir ?

- Hier soir ?

- Oui. Hier soir. Ouh là là ! Il faut que j'apprenne la patience avec toi. Hier, je t'ai trouvé parce que j'ai senti les trois magies à l'œuvre. Toi qui te défendais avec l'eau et de l'autre côté le sang et le feu. Tu comprends ce que je dis ?

A ce moment, Antioche se retourna et sa manche entraîna l'œuf et le coquetier par terre. L'œuf s'écrasa avec un bruit sourd, pendant que le cocotier roulait aux pieds d'Antioche. Ce dernier s'accroupit pour tout ramasser. Il essuya soigneusement le jaune d'œuf, rassembla et jeta les coquilles, puis demanda :

- Tu peux me dire où est le coquetier.

- Mais... Mais il est juste devant vous, répondit le garçon un peu surpris.

Le coquetier était en effet juste sous le nez d'Antioche. Celui-ci tâtonna d'une main incertaine avant d'attraper l'objet.

- Ne sois pas étonné, fit le vieil homme en se relevant. Je vois beaucoup de choses, tout ce qui contient de l'eau. Toi, par exemple je peux te voir par la nuit la plus noire qui soit. Mais si un objet ne contient pas d'eau, je ne peux plus rien discerner... Je suis aveugle.

« Ne fais pas cette tête, reprit Antioche devant l'air atterré du garçon !

« Tu vois, ajouta-t-il, je discerne parfaitement tes expressions. Je n'ai pas besoin de te regarder en face. Je discerne particulièrement bien tes mouvements faciaux. Je suis complètement aveugle, mais avec ma magie, je vois l'eau. Tu devrais d'ailleurs, toi aussi, être capable de voir comme moi.

- Moi ?

- Et oui. Mais tu sais déjà que tu as un don pour être magicien de l'eau ? Non ? Tu pratiquais hier soir. Je l'ai senti de très loin. Tu t'étais fait un bouclier. Très efficace d'ailleurs, sauf que ces boucliers sont toujours temporaires...

- Mais ce n'était pas moi. C'était l'eau.

- Oui c'est ce que je dis. Tu sais faire avec l'eau. On appelle cela de la magie.

- Oui mais...

- Attends, laisse moi réfléchir un peu, le coupa-t-il doucement, avant de faire, les sourcils froncés, le tour de la pièce.

Légèrement inquiet, Aloïs commença à boire sa tisane, le regard fixé sur les déambulations du vieil homme. Au bout d'un moment ce dernier s'arrêta en face d'Aloïs et reprit la parole :

- Si je résume, tu es un magicien en herbe. Tu t'es enfui de chez toi ?

- Heu, non. Je suis parti et puis j'ai trouvé le livre. Et puis, c'est devenu compliqué.

- Le livre, tu veux dire lui, demanda Antioche en montrant de l'index Byblos, toujours en train de manger ?

- Heu, oui. En tous cas, je crois.

- Ah, d'accord, se contenta de répondre, l'air songeur, Antioche.

- Qu'est-ce qu'il y a ?

- Si je résume, tu es un magicien de l'eau qui possède peut-être un don important. Mais en revanche, tu n'as jamais fait de magie consciemment et tu n'as pas plus été formé. Très bientôt tu vas faire un petit acte de magie, et tu seras un vrai magicien. C'est normal, mais c'est aussi dangereux. Il faudrait alors que quelqu'un

t'enseigne. Il y a deux solutions : soit tu acceptes de passer un peu de temps avec moi et j'essaie de t'apprendre ce que je sais, soit tu vas au château du lac, qui est la plus importante communauté de magiciens, et là on te donnera les enseignements les plus poussés. « En fait je crois que tu n'as même pas le choix, reprit-il après quelques instants de silence. Il faudra que tôt ou tard, tu ailles au château du lac. Mais si tu veux, pour l'instant, nous pouvons reprendre les bases et voir ce que tu peux apprendre.

« Tu es d'accord ?

- Oh ! Oui, s'exclama l'enfant tout content et passablement excité. On commence par quoi ?

- Eh bien, peut-être qu'il faut commencer par te refaire un œuf à la coque.

Ils ne parlèrent plus de magie pour le restant de la journée. Dans l'après-midi, après un repas copieux, Antioche s'absenta pendant deux heures. Aloïs profita de ce temps pour dormir, roulé en boule autour de Byblos. La veille, la journée avait été très éprouvante pour les deux amis. Ils avaient besoin de beaucoup de repos et ils n'hésitèrent pas à profiter de la sécurité que leur offrait la cabane. Aussi, c'est sans surprise qu'Antioche les retrouva profondément endormis à son retour. Il n'eut pas le cœur d'interrompre leur repos. En fin d'après-midi, lorsqu'ils se réveillèrent, un chocolat chaud et moelleux les attendait. Pendant qu'ils le dégustaient, l'un encore blotti dans le lit et l'autre lapant à grand coups d'une petite langue directement sur la table, Antioche commença à leur montrer ses dernières acquisitions. Il s'était absenté, très prosaïquement pour aller faire des courses. Il avait tout d'abord ramené un grand ballot de vêtements chauds pour l'hiver. Ravi, Aloïs se dépêcha d'en essayer un et s'esclaffa aussitôt :

- Mais ils sont trop grands !

- C'est toi qui es trop petit. Ne t'inquiète pas, cet hiver ils t'iront très bien.

Puis il sortit des livres d'école et un cahier d'exercices.

- Hé ! Hé ! Mon garçon, ne fais pas cette tête, il va falloir travailler maintenant.

Enfin, il présenta à Byblos une petite caisse qu'il avait déjà aménagée dans un coin avec des coussins et un bout de couverture.

- Voilà pour toi, Byblos, fit-il au petit chat qui, ravi, s'empressa d'essayer son nouveau lit.

Puis, pendant que les deux amis essayaient et savouraient leurs cadeaux, il reprit sur un ton léger.

- Si je suis allé en ville, ce n'est pas seulement pour acheter tout ça. Cela aurait pu attendre un jour ou deux. En fait, je souhaitais savoir si quelqu'un ou quelque chose était encore à ta recherche, Aloïs...

Il s'arrêta un instant, le temps de ranger des provisions dans un placard à moitié dissimulé.

- Ce qui est sûr, c'est que les recherches magiques se sont complètement interrompues. En ville, c'est le calme magique. Je pense que tu as complètement disparu aux yeux de tes poursuivants. Et maintenant ils ne risquent plus de te retrouver. Les protections dont j'ai doté cette cabane sont très sérieuses.

« Par contre, ce qui est plus surprenant, c'est que personne ne te recherche non plus. Il n'y avait rien dans les journaux au sujet d'un petit garçon qui aurait disparu. Je suis allé voir sur les panneaux d'affichage de la police, rien non plus...

Aloïs senti sa gorge se nouer. Il savait que ses parents ne tenaient pas beaucoup à lui, mais tant d'indifférence était difficile à accepter. Antioche le regarda refouler ses sanglots et reprendre le dessus, puis, d'un ton bourru, commenta :

- Tu es un bon garçon. Je crois que nous allons bien nous entendre.

Il n'y avait rien à répondre à ce constat, à part la larme qui brilla au coin de l'œil d'Aloïs. Aussi, personne dans la pièce, ni Byblos ni Antioche, n'ajouta rien.

Le reste de la journée se déroula selon une succession de tâches ménagères ponctuées de conversations anodines. Il s'agissait simplement de rentrer du bois, faire à manger, faire la vaisselle, etc. Ce type d'activité était nouveau pour Aloïs et il s'y engagea avec beaucoup d'enthousiasme et parfois un peu de maladresse. Il avait

l'impression de participer à un tout, à une sorte de famille et ça le rendait heureux. Il oubliait ainsi son petit accès de tristesse du matin. Finalement, toujours très fatigué, il se coucha tôt.

Le lendemain, Antioche fixa le cadre dans lequel leurs journées allaient se dérouler.

La matinée commençait par la toilette dans le ruisseau. Évidemment au fur et à mesure que l'hiver se rapprochait, la toilette était de plus en plus courte et sommaire pour Aloïs. Chaque matin, juste à côté d'Antioche, il avait l'impression que l'eau glaciale se moquait de lui, alors qu'elle crépitait sur le corps du vieil homme, tiède et douce. Et chaque matin, Antioche lui répétait avant d'éclater de rire :

- Il faut que tu apprennes à lui parler !

Au fil des jours, Aloïs avait compris que c'était pour lui le premier exercice de la journée. Cependant, en dépit de tous ses efforts, il ne réussissait jamais. Il percevait, à la limite de son attention, les rires de l'eau, mais quand il essayait de lui parler, il avait l'impression de s'adresser au vide. Toutefois, têtu, le garçon ne désespérait pas. Chaque jour, il continuait, échouait et chaque jour il essayait de nouveau.

Après la toilette, le garçon et le vieil homme préparaient un solide déjeuner sous le regard attentif de Byblos. Une fois le déjeuner englouti, ils s'activaient tous ensemble aux tâches ménagères. La cabane était petite et ces dernières étaient vite expédiées. Il fallait ranger les lits, faire la vaisselle et passer un coup de balai. Une fois par semaine, ils lavaient toute la pièce à grandes eaux.

Ensuite, pendant deux à trois heures il y avait école. Antioche abordait toutes les matières avec un égal bonheur. Il parlait et proposait des exercices de mathématiques ou de physique avec beaucoup d'éclat. Il présentait des textes de littérature classique slovène avec brio (je ne sais pas si je vous l'aie déjà dit, mais cette histoire se déroule en... Slovénie !). Aussi, très souvent, le vieil homme amenait l'enfant à changer complètement sa perception de ce qu'il avait déjà vu à l'école.

De même l'apprentissage des langues s'avéra un régal pour Aloïs.

Lorsqu'ils parlaient poésie, cinéma ou culture, c'était obligatoirement en français. Pour les choses triviales, comme l'exécution des tâches ménagères la liste des provisions ou la gestion du budget, c'était toujours en anglais. Pour la magie et toutes les choses relevant du surnaturel, ils échangeaient en serbe. Enfin, quand ils se rendaient en ville, ils parlaient naturellement en slovène. Parfois, Antioche lui donnait aussi des notions d'autres langues, comme l'allemand ou le russe.

Midi était en général largement passé quand ils mangeaient sur le pouce un morceau de pain, une tranche de jambon et un fruit. C'est qu'ils étaient pressés de sortir. L'après-midi était en effet réservé aux activités de plein air.

Il y avait d'abord la corvée de la ville. Pas plus d'un fois par semaine, Antioche et Aloïs partaient faire des courses dans un petit super marché de la banlieue où on connaissait bien le vieil homme. Ils prenaient les produits de base dont ils avaient besoin, mais jamais plus. Antioche payait toujours en argent liquide. Aussi il devait, une fois par mois, se rendre à la banque. C'était alors la corvée des corvées. Il fallait, en effet, prendre le bus au milieu des visages hostiles de gens qui les prenaient, vu leur accoutrement, pour des vagabonds et qui fronçaient du nez comme s'ils sentaient mauvais. A chaque fois les contrôleurs les soupçonnaient de ne pas avoir leurs tickets ou de payer avec de faux billets.

Pour Aloïs, c'était aussi une épreuve. D'une part il espérait, mais aussi redoutait, de croiser par hasard Sélénée. D'autre part, il était toujours tendu, s'inquiétant continuellement des serpents de flammes. Nerveux, il jetait souvent des coups d'œil par-dessus son épaule. Un jour, Antioche l'ayant surpris, le prit dans ses bras et, lui caressant les cheveux, lui expliqua qu'ils ne risquaient rien parce qu'il les entouraient toujours d'un écran protecteur lorsqu'ils venaient en ville. Aloïs s'avisa qu'il n'avait jamais fait attention à la sorte de cape miroitante et bleue qui recouvrait les épaules du vieil homme à chacune de leurs sorties. Il comprit que c'était la protection et ça le rassura grandement. Cependant, c'est toujours avec un grand soulagement qu'il revenait à la cabane.

Les après-midi où ils se rendaient à la banque duraient généralement plus longtemps. Antioche en profitait pour s'arrêter dans une librairie afin d'acheter quelques ouvrages nécessaires à leurs leçons. Ensuite ils allaient au cinéma afin de voir des films pour enfant qu'ils commentaient abondamment sur le chemin du retour. Cependant, malgré tout le plaisir qu'il prenait à voir ces films, Aloïs n'arrivait pas vraiment à prendre du plaisir à ces sorties en ville. Le vrai bonheur, c'était les autres après midi.

Ces autres après-midi, ceux beaucoup plus nombreux où ils ne se rendaient pas en ville, étaient à chaque fois de petites fêtes. Munis de solides bottes et de lourds manteaux, ils arpentaient les champs, les landes et les bois. Ils se promenaient sans véritable but, profitant pour cueillir les dernières baies et champignons de la saison, déterrer des tubercules et ramasser du bois pour le poêle. Parfois, Antioche mettait en place des pièges, des collets pour des lapins et ils allaient ensuite les relever. D'autres fois, ils attrapaient quelques truites à la main, en fouillant sous les pierres du ruisseau. Antioche, peut-être du fait de ses perceptions particulières, était très fort à ce jeu et savait exactement où les poissons se cachaient. Mais ils ne gardaient que les plus gros et relâchaient sans regrets toutes les petites truites. Pour Byblos, c'était la partie la plus intéressante des sorties. Les jours de pêche, il devenait comme fou, faisant des bonds de partout, tout en se gardant bien de toucher à l'eau. Il savait d'avance qu'il aurait sa part de poisson le soir et ne pouvait s'empêcher, par anticipation, de manifester sa joie.

C'est, lors d'une de ces promenades dans les champs, alors qu'ils cherchaient des champignons qu'Antioche introduisit la troisième leçon. Ce jour là, Aloïs n'arrivait pas à trouver de champignons alors qu'Antioche en ramassait beaucoup. Bien plus, il passait à côté de ces derniers sans arriver à les voir, les écrasant même parfois. Antioche n'y tenant plus lui dit avec un petit sourire amusé :

- Ouvre un peu les yeux, pense à la seconde leçon
- Quoi, « tout le monde est un magicien » ? Ça n'a rien à voir !
- En l'occurrence, répondit Antioche, toujours amusé, tout le monde

peut voir des champignons, et donc cela à tout à voir.

- Je ne comprends pas.

- Écoute, je vais essayer de t'expliquer. Ton regard est limité en ce moment. Tu regardes un monde dans lequel il n'y a aucun champignon. Aussi, tu ne peux pas en trouver. Pour toi, ils n'existent pas. Pourtant, ils sont là, tout autour de nous. La preuve, c'est que moi je les vois et les trouve... C'est pareil pour la magie. Si tu n'y crois pas tu ne la verras pas à l'œuvre et tu ne pourras pas t'en servir. C'est pourquoi tout le monde est magicien, et c'est aussi pourquoi, bien peu le deviennent réellement.

- Alors, fit Aloïs qui commençait à comprendre, est-ce que ramasser des champignons est en fait une leçon pour mieux apprendre à devenir magicien ?

- Oui, tu as tout à fait raison. C'est la troisième leçon : « tout est leçon ».

- OK, je comprends. Cela veut dire que depuis que je suis arrivé, à chaque occasion, tu m'as donné des leçons. Par exemple, le matin lorsqu'on se lave...

- Oui et même plus. Toute notre vie, tout ce que nous faisons n'est qu'apprendre. Le vrai magicien doit être humble et apprendre constamment. La première leçon nous indique où trouver la connaissance, la seconde nous recommande de garder les yeux ouverts sur le monde et la troisième nous indique qu'il faut savoir tirer des enseignements de ce que l'on voit et entend, de ce qu'on lit et découvre... Tout est leçon.

Aloïs hocha la tête, pensif et se remit à chercher des champignons. Cet après-midi-là, il en trouva énormément. A la fin de la journée, Antioche semblait très satisfait.

Les fins d'après-midi les voyaient rentrer, chargés des courses de la ville, ou bien des produits des bois et des champs qu'ils avaient glanés. C'était une période un peu creuse où Antioche s'allongeait pour se reposer et où Aloïs en profitait pour jouer, lire les très nombreux livres qu'Antioche mettait à sa disposition ou se câliner avec Byblos.

Ensuite, ils préparaient un repas copieux qu'ils dévoraient avec

plaisir. Très souvent, après le repas et la vaisselle, Antioche contait une histoire magnifique, tirée du patrimoine mondial de la littérature d'aventure classique. Par passion, par talent, par magie peut-être, il animait complètement l'histoire, la rendant presque plus réelle qu'au cinéma. L'enfant et le chaton n'en perdaient pas une miette et, les yeux dans le vague, ils se laissaient emportés par les trois mousquetaires, découvraient l'île au trésor ou faisaient ami avec Croc blanc...

C'est ainsi que se déroulèrent, jour après jour, les quelques mois les plus merveilleux de la courte jeunesse d'Aloïs.

Une fin d'après-midi, pas longtemps après son arrivée chez Antioche, Aloïs sentit au fond de sa poche un objet dur. Le vieillard dormait et l'enfant était tranquille. Pris de curiosité, il extirpa l'objet de sa poche. Il fut alors submergé par une vague d'émotion. Comment avait-il pu oublier ? C'était le disque que lui avait donné Sélénée. Elle lui avait dit qu'il saurait le moment venu comment le faire marcher pour la contacter. Mais il avait beau tourner et retourner l'objet dans ses mains, il ne voyait pas du tout quoi en faire. C'était une fine lame d'argent, soigneusement polie, de forme ronde avec un tout petit trou sur un des bords. Il imagina que ce devait être le passage d'une chaînette permettant de le porter au cou. Aussitôt il dénicha dans la cabane une fine ficelle qu'il fit passer dans le trou. Puis il accrocha le pendentif à son cou. Rien ne se passa. Il essaya de penser très fort à Sélénée, mais il ne se passa rien non plus. Il décrocha alors le collier et s'essaya à des manipulations (magiques ?) comme il avait vu le faire dans de nombreux films. Toujours rien. De dépit, il le jeta dans un coin. La frustration était difficile après la joie d'avoir retrouvé ce souvenir de Sélénée. Quelques instants plus tard, s'étant calmé, il avait récupéré le collier et l'avait passé autour de son cou. Il ne savait pas comment s'en servir, mais le pendentif restait toujours un souvenir précieux qu'il ne désirait pas égarer. Après cela, il n'y pensa plus, le gardant constamment autour de son cou, contre lui.

Un matin, en se levant pour se rendre au ruisseau, Aloïs découvrit que le monde était devenu tout blanc. Il avait neigé pendant la nuit.

De la glace s'était formée sur le bord du ruisseau et Antioche consentit enfin à aider Aloïs à se laver. Il lui amena une bassine dans laquelle il plaça de l'eau qui, par magie, devint rapidement tiède puis chaude. Pour la première fois, il ne taquina pas l'enfant qui frissonnait au bord de l'eau. L'après-midi fut également un peu différent. Ils restèrent face au poêle brûlant, pendant qu'il recommençait à neiger de plus belle. Aloïs et Byblos regardèrent Antioche fabriquer de courtes et légères raquettes avec un bois de noisetier vert et flexible et des lanières en peau de lapin. Le lendemain après-midi, munis de ces ustensiles très efficaces, ils repartirent de plus belle, pour arpenter bois et champs, dans un univers de coton d'où hommes et animaux avaient disparu.

Un autre matin, lorsque Aloïs se réveilla, il aperçut Antioche l'attendant, déjà tout habillé et affichant un grand sourire.

- Aujourd'hui, c'est le solstice d'hiver, déclara-t-il en slovène. C'est une journée spéciale. Pour les chrétiens c'est Noël, pour les scientifiques c'est le jour où la terre est la plus éloignée de son orbite et pour tous c'est le jour le plus court de l'année.

« Pour nous, reprit-il devant l'air ahuri du garçon, c'est une journée de fête qui annonce le retour de la belle saison. Mais d'abord on va se laver !

Après la toilette, ils ne déjeunèrent pas tout de suite. Ils s'habillèrent chaudement et sortirent sur leurs raquettes devant la cabane. L'air était froid et vif. Le ciel gris menaçait. C'était une journée d'hiver comme beaucoup. Byblos s'enfouit profondément dans l'une des poches du manteau d'Aloïs et ils partirent. Ils cheminèrent péniblement dans la forêt enneigée pendant une petite trentaine de minutes, puis (surprise !) arrivèrent devant l'ouverture sombre d'une vaste caverne. Celle-ci était à moitié dissimulée derrière des fourrés et des arbres. Ils s'y engagèrent, Antioche marchant devant et Aloïs le suivant, agrippé à un pan de son manteau. Très vite, sans lumière, Aloïs ne sut plus du tout où il était. L'obscurité était complète. Heureusement, il avait le manteau d'Antioche pour lui servir de guide et le rassurer en même temps. Dans le noir, l'enfant ne percevait qu'une seule chose, une forte

odeur d'animal, une odeur effrayante de fauve. Il s'efforça de chasser ses inquiétudes. Il faisait confiance à son guide ; il devait faire confiance à son guide...

Puis soudain, Antioche s'arrêta et Aloïs, surpris, lui butta dedans. Pendant un moment rien ne se passa. Aloïs n'osait rien dire et ne voyait rien arriver. Enfin, une lumière naquit dans l'obscurité. Une petite flamme bleue au bout d'un doigt. C'était la même flamme qui servait chaque soir à Antioche à allumer une bougie. Ce dernier en sortit d'ailleurs une de sa poche et l'alluma à son doigt. Après s'être accoutumé à la pénombre, Aloïs put discerner plus clairement la caverne dans laquelle ils se trouvaient. C'était une grotte importante aux parois lisses qui avaient été façonnées longtemps auparavant par une eau vive et souterraine. Il en apercevait des traces, quelques fantômes bleutés qui rodaient encore sur les murs de pierre lisse. Mais la grotte semblait désormais tout à fait sèche et confortable et aurait pu faire un abri acceptable s'il n'y avait pas eu en son centre...

... un immense ours brun, roulé en boule et en train d'hiberner.

Lorsqu'il le vit, Aloïs fit un pas en arrière, avant de se reprendre devant l'attitude sereine d'Antioche. Ce dernier, cherchait à tâtons un endroit où poser la bougie. Sa vision magique ne devait pas être suffisante à cause de l'absence d'eau dans la roche. Néanmoins, avant qu'Aloïs ne l'ait compris et n'ait pu esquisser un geste, il avait déjà installé la bougie sur une petite stalagmite. Ensuite, il se dirigea vers l'ours qui continuait à dormir. Doucement, il lui posa une main sur la tête et lui murmura quelques mots à l'oreille.

L'ours ouvrit un œil et se mit à grogner. Involontairement Aloïs recula d'un pas. Par contre Byblos qui avait passé la tête hors de la poche pour observer la grotte, ne montra aucune inquiétude. Il fit un bond en avant et, s'étirant avec souplesse, se dirigea tranquillement vers l'ours. Quelques secondes plus tard, il se frottait contre son museau en ronronnant.

- Quoi encore, fit l'ours en serbe ?

- Allons, allons gros nounours, soit un peu poli, s'exclama Antioche !
Je te présente Byblos. Byblos est un petit chat très bien élevé qui

ne grogne pas à son réveil.

« Byblos, je te présente mon ami le plus cher, T'Arthus (nota : prononcer Tartous).

« T'Arthus, si tu ouvres plus les yeux, tu verras Aloïs qui essaie de se cacher dans l'ombre. Tu te rappelles peut-être l'avoir déjà vu de loin...

- Grr, se contenta de répondre T'Arthus.

- Bonjour T'Arthus, tu es drôlement costaud ! fit le petit chat en lui grimant sur le dos.

- Heu, bonjour, avança Aloïs qui se forçait pour avoir l'air rassuré.

- Bon, c'est très bien tout ça, mais pourquoi donc tu viens me déranger, grogna T'Arthus ?

- D'abord, il faudrait que tu sois un peu plus aimable. Oh la la, tu ne t'arranges pas avec l'âge ! Ensuite, c'est la fête du solstice d'hiver et, comme d'habitude, on va la faire au cercle blanc...

- Humm, je te signale que c'est toi le plus désagréable. Tu sais bien que j'ai horreur de cette fête. Je suis sur qu'il y a de la neige dehors. Il va faire très froid !

Antioche ne répondit rien, se contentant de le regarder. L'ours se redressa alors en grognant. Il était énorme. Gros et massif, il n'avait pas encore perdu toute sa graisse d'été. Dès qu'il commença à s'avancer à quatre pattes, Byblos lui sauta sur le dos. Sans s'en occuper, T'Arthus se dirigea en se dandinant vers la sortie de la grotte. Antioche tendit une main vers l'enfant, souffla la bougie et le suivit dans le noir.

Quelques instants plus tard, ils étaient dans la forêt. L'ours grogna en voyant toute la neige. Antioche, juste devant Aloïs se mit à rigoler doucement.

- Quel « père la grogne » tu fais ! C'est pourtant toi qui es le mieux protégé contre le froid.

- Je suis sûr que tu ne dirais pas ça si je te tirais du lit au milieu d'un de tes plus beaux rêves pour te précipiter tout nu dans la neige.

Antioche redoubla de rire, pendant qu'ils se mettaient en route. Ils continuèrent à travers la forêt en suivant une piste cavalière dont la

neige tassée attestait d'un usage fréquent. Aloïs, légèrement inquiet, demanda :

- On ne risque pas de rencontrer des gens ? Je veux dire, l'ours va leur faire peur...

- Non, le jour du solstice d'hiver les gens restent chez eux, répondit T'Arthus en tournant la tête pour le regarder droit dans les yeux. Ou alors, ils dorment... Eux, rajouta-t-il, s'adressant cette fois à Antioche.

Celui-ci se contenta de faire un grand sourire et de continuer à marcher.

La forêt dans laquelle ils s'enfonçaient était étrange. Aloïs, malgré toutes les ballades faites avec Antioche, n'y était jamais venu. Les arbres y semblaient plus grands, plus majestueux, presque plus mystérieux. La neige, tout aussi épaisse, semblait pourtant toute légère. Elle brillait comme de la poussière de sorcière.

- Oui, tu le sens, n'est-ce pas, demanda Antioche ?

Aloïs resta perplexe. Il ressentait bien quelque chose, mais quoi ?

- Nous venons d'entrer dans le royaume des fées.

- A partir de maintenant, fais bien attention à tes fesses, ajouta T'Arthus avec un gros rire qui roula dans l'air immobile, un peu comme le tonnerre sur les campagnes d'été.

Leçon 4 : le magicien est un voyageur

Antioche fronça les sourcils à l'attention de l'ours.

- Ne t'inquiète pas Aloïs, l'assura-t-il en slovène, les êtres fées peuvent être joueurs, parfois cruels, mais les nuits de solstice, par la force d'un très ancien pacte, ils sont obligés de respecter les hommes. C'est d'ailleurs ce pacte qui maintient alors les portes de leur royaume ouvertes.

Cependant Aloïs ne s'inquiétait pas du tout. Bien au contraire, plus ils s'enfonçaient dans la forêt et plus il était fasciné par ce qui l'entourait.

Les arbres semblaient vivants. C'étaient de nobles seigneurs, fièrement habillés de soieries et de plumes douces. Ils se tenaient, hautains et magnifiques, dressés en foule compacte et leur foule était le signe d'un rassemblement grandiose. C'était une cour royale toute entière qu'Aloïs et ses compagnons avaient la permission de traverser en ce jour unique de solstice. Ils y étaient en sécurité, mais il savait aussi qu'un autre jour serait une autre aventure, dans laquelle ils ne seraient pas les bienvenus et où ils devraient affronter dangers et peurs pour le prix de leur effronterie. A la lisière de son esprit le garçon comprenait que cette forêt était vieille et pleine de magie. C'était une magie qui jetait comme un voile vert sur toutes choses. Lui même baignait dedans, il en faisait partie.

La voix d'Antioche le tira de la légère transe dans laquelle, sans s'en rendre compte, il s'était enfoncé à l'écoute des arbres.

- Tu ne m'as pas posé de question sur T'Arthus.

- Heu... Ah oui, c'est vrai. Heu, quoi ?

- Je me disais que tu as eu l'air de trouver tout à fait naturel que l'on aille réveiller cet ours.

- Eh bien je pensais que c'était ton ami.

- Ah, oui, s'étonna Antioche. Et moi qui, depuis tout ce temps, avais peur qu'il ne t'effraye...

L'ours déclencha de nouveau ce tonnerre qui ressemblait à un rire.

- Mon pauvre Antioche, tu n'as pas vraiment assimilé la leçon trois.

Il faut accepter d'en apprendre un peu plus chaque jour. Même de tes élèves...

- Ce n'est pas du tout ça, s'indigna Antioche pendant que le rire de T'Arthus redoublait.

- C'est donc pour ça que tu partais faire toujours des tours dans la forêt, fit Aloïs tirant sans le vouloir le vieil homme de son embarras. Et que souvent le matin tu étais déjà sorti... Tu passais la nuit avec lui ?

- Oui, oui et oui, répondit rapidement Antioche, heureux de changer de sujet. Tu sais, Aloïs, que tu es un petit garçon très futé. Dire que je ne voulais pas te le présenter tout de suite parce que je croyais que tu aurais peur...

- Je te l'ai répété cent fois, l'interrompit T'Arthus.

- D'accord, d'accord, on ne va pas en faire une histoire. Ce que je veux expliquer à Aloïs, c'est ta nature magique.

- Magique, s'exclama Aloïs en ouvrant des grands yeux !

- Oh, si peu, répondit T'Arthus, essayant de paraître modeste.

- Oui, enfin c'est un familier. Il est complètement magique.

- Un familier, s'étonna l'enfant ?

- Bien, je reprends. Tu connais la seconde leçon, « nous sommes tous des magiciens ». Tous, nous qui sommes des magiciens nous avons un totem...

- Un animal totem, fit Aloïs très intéressé ?

Il se rappelait la scène dans le magasin de vieux livres et souhaitait tout d'un coup qu'Antioche la lui explique. Mais ce dernier balaya son intervention d'un geste de la main et ils n'eurent plus l'occasion de s'expliquer sur ce point.

- On parlera des totems une autre fois. Ce qu'il te faut juste savoir, c'est que tout le monde possède son totem. Même ceux qui refusent la magie... Par contre nous ne sommes à ma connaissance qu'une poignée à posséder un familier...

- Tu ne me possèdes pas, s'indigna T'Arthus.

- Non ce que je veux dire, c'est qu'il y a très peu de magiciens ayant fait alliance avec un familier.

- Ah, et comment on fait ?

- Et bien disons, personne n'en sait rien. Ca se produit, comme entre toi et Byblos.

- Byblos est mon familier ?

- Bien sûr, répondirent en même temps Byblos et T'Arthus !

Puis ils éclatèrent de rire tous les quatre en même temps. Quand le garçon put reprendre son sérieux, il demanda :

- Et qu'est-ce que ça change un familier ?

- OH, s'indignèrent ensemble Byblos et T'Arthus ! Ça change tout. La vie. La tienne, la nôtre...

- Ouais, enfin, tempéra Antioche. Il s'agit surtout au niveau symbolique d'un signe montrant que tu comprends et apprécies la magie. Un familier est donc une sorte d'extension ou de matérialisation de toi sur un plan strictement non physique. Très exactement, c'est une sorte de méta-esprit qui est produit par ton corps magique... Tu me suis ?

- Non, je comprends rien, avoua Aloïs.

- Bon, ben... c'est pas grave, nous arrivons, déclara Antioche finalement embarrassé de s'être embarqué dans cette histoire sans savoir comment s'en sortir. Heu... on en reparlera plus tard.

Effectivement, ils arrivaient dans une grande clairière abondamment éclairée par des torches, des lampions et même des néons multicolores. Tout le tour de la clairière était équipé de tables sur lesquels des monceaux de nourriture et de friandises étaient entassés. Au centre avait été aménagée une piste en bois qui devait probablement servir à danser. Un groupe de musiciens jouait un air enfiévré sur des flûtes et des tambourins. Une foule importante et joyeuse se pressait devant les tables. Mais pour l'heure, il n'y avait presque personne sur la piste, juste quelques groupes de personnes qui discutaient sans danser.

Quand ils s'avancèrent dans la clairière, tout le monde s'immobilisa un instant. Beaucoup les dévisagèrent, avant que les conversations ne reprennent comme si de rien n'était.

La foule était composée de gens d'allures bizarres. Aloïs plissa des yeux en essayant de discerner ce qui le perturbait. Puis, il s'aperçut qu'il n'y avait aucun humain dans l'assemblée. Les musiciens par

exemple avaient tous des cornes qui dépassaient de leurs têtes bouclées. Ailleurs, des espèces de nains, les uns très laids, courts et trapus, d'autres plus élancés s'activaient dans tous les sens.

- Ce sont des gnomes, souffla T'Arthus, ce sont eux qui assurent l'intendance. Et là, ce sont des fées, fit-il en montrant du bout d'une de ses pattes un groupe d'êtres filiformes munis d'ailes translucides. Ce sont eux qui organisent la fête. Tiens voici une banshee, bouche-toi les oreilles si elle se met à crier... Là-bas ce sont des ogres. S'il n'y avait pas la trêve, je crois qu'il faudrait que tu fasses attention à ne pas finir dans leur assiette, mon garçon...

Aloïs regarda avec inquiétude trois très gros bonshommes à l'air patibulaire qui louchaient d'un air gourmand dans sa direction. La tête lui tournait. Il y avait trop d'agitation. En plus, il commençait à avoir chaud. Il s'aperçut alors qu'il n'y avait pas du tout de neige dans la clairière. Bien au contraire, il y régnait une douce chaleur et il n'était pas le seul à avoir chaud. Personne ne portait de protection ou d'équipement contre le froid. Il ôta son manteau et le lança sur la veste d'Antioche, en plein dans un tas d'autres vêtements plus ou moins odorants, sur une table visiblement prévue à cet effet.

Byblos en profita pour sauter du dos de T'Arthus sur son épaule. Aloïs lui fit un gros baiser dans le cou, pendant que le petit chat ronronnait de plaisir.

- Que tu sois mon familier ou pas, je t'aime pareil !

Puis, sans s'inquiéter des regards qu'on lui adressait, il s'engagea d'un pas vif dans la foule, à la poursuite d'Antioche et de T'Arthus. Celui-ci venait de rencontrer un grand homme, immense et très poilu dont le regard brillait. Visiblement c'était une bonne connaissance.

- Aloïs, je te présente Cahczihhfahcg, un très grand ami. Il vient parfois dormir à la maison... enfin, parfois.

Le garçon fixait l'homme devant lui. L'homme n'avait rien d'extraordinaire, mais dès qu'Aloïs focalisait son attention sur son visage, celui-ci se mettait à changer. Il s'allongeait en un museau de loup puis redevenait humain. Intuitivement, le garçon comprenait que ce qu'il voyait ne devait pas être apparent pour tout le monde.

C'était le résultat de son espèce de don de double vue.

- Vous, vous... vous êtes un lou-lou... un loup, fit-t-il sous le coup de l'émotion.

Un sourire carnassier déforma le visage de l'homme, dévoilant des dents monstrueuses.

- Ah oui, parfois Aloïs voit particulièrement bien, précisa Antioche ! En fait, mon garçon c'est un loup garou. C'est pour ça qu'il ne peut pas venir souvent à la maison. Il s'en abstient bien sagement, les périodes de pleine lune...

- Certes, s'esclaffa l'effrayant personnage ! Je me retiens. Surtout quand il y a un petit garçon aussi appétissant pas loin...

- Ne l'écoute pas, il ne ferait pas de mal à une mouche, corrigea Antioche avec un grand sourire. A ma connaissance c'est le seul loup garou végétarien. Non, ce qu'il y a, c'est que les nuits de pleine lune, il n'arrête pas de tourner en rond et de hurler à la lune. Du coup, on a du mal à dormir.

- Ouais, c'est ma malédiction, fit d'un air mélancolique le loup garou. Une fois par mois, j'ai beaucoup de mal à dormir et en plus comme j'ai des poils de partout j'ai trop chaud et puis...

- Stop, l'interrompit Antioche. Tu ne vas quand même pas passer la soirée à te plaindre.

« C'est incroyable, fit-il en semblant s'adresser à la foule autour de lui. C'est peut être l'homme le plus fort du monde. Il n'est jamais malade. Il est insensible aux vampires et à la magie. Et malgré cela, il n'est jamais content.

« Maintenant, rajouta Antioche, en se retournant vers Aloïs, je ne connais qu'une chose qui peut le faire taire : c'est manger un morceau. Et pour ça, il s'entend bien avec T'Arthus ...

« Hé ! Vous autres, vous venez, s'exclama-t-il en regardant T'Arthus et Cahczihhfahcg.

Le buffet était succulent, même si Aloïs n'était pas capable de tout identifier. Il y avait des viandes de tous les goûts, préparées avec des sauces étranges, piquantes et douces à la fois, sirupeuses et râpeuses à souhait. Il y avait des fruits de toutes sortes et de toutes formes. Il y avait surtout des centaines de gâteaux au chocolat, aux

noisettes et aux pistaches, au miel et aux fruits confits ou frais, au sucre doux d'érable et à la mélasse de caroube. Il y avait de tout et beaucoup trop pour le petit ventre du petit garçon.

En même temps, tout un assortiment d'invités et de passants venait saluer avec chaleur Antioche qui ensuite leur présentait Aloïs. Après avoir salué l'homme qui ressemblait à un cerf (l'esprit de la forêt, paraît-il) puis la petite femme à la flûte (qui sifflait au lieu de parler), puis une troupe de gnomes des marais (ouah l'odeur !), puis des vers luisants de bonne taille et à (soit disant) forte capacité d'éclairage, puis un (petit) géant des neiges, Aloïs finit par perdre le compte et cesser d'essayer de retenir les noms.

Antioche, s'apercevant du manque d'enthousiasme du garçon pour les mondanités, lui demanda simplement de rester à portée de voix pour le cas où...

Le « cazou » se présenta dix minutes plus tard lorsque Aloïs, le ventre prêt à éclater et l'esprit à moitié embrumé commençait à s'endormir sur place.

Il fut secoué sans ménagement par ce qui lui semblaient être trois jeunes garçons. Ces derniers avaient la même taille et la même corpulence que lui, mais en y regardant de plus près, la ressemblance s'arrêtait là. Les garçons avaient les oreilles légèrement pointues et le teint un peu trop bleuté.

- Bonsoir, oh grand magicien, fit le premier en anglais.

- Nous avons un objet puissant, ajouta le second dans la même langue.

- Qui ne peut qu'intéresser un être plein de pouvoirs, chuchota le troisième en jetant un regard de conspirateur autour de lui...

- ...comme toi, compléta le premier à voix basse.

Ces phrases sibyllines suffirent à réveiller totalement le garçon. C'était la première fois qu'on le qualifiait de puissant magicien et cela lui plaisait plutôt. Bien sûr, il se doutait qu'il y avait là un peu de flatterie. Mais après tout cela ne pouvait pas faire de mal et surtout l'évocation d'un objet de pouvoir l'intriguait beaucoup.

- Mais pourquoi ne parlez-vous pas slovène, demanda malgré lui Aloïs dans cette langue ?

Le second être fit la grimace et répliqua en anglais :

- C'est un secret...
- Que nous pourrions partager... émit le troisième.
- Si tu sais...
- T'en montrer digne !
- Et pourquoi voulez vous me donner un puissant objet magique ?
- Chut, pas ici...
- Car des oreilles sont à l'affût...
- Des secrets qui pourraient ...
- ...s'échapper !

Et ils le tirèrent chacun par un bras, le troisième le poussant par derrière, malgré sa tentative de leur échapper. Il n'osait cependant pas faire de scandale et la poigne des petits êtres était étonnement ferme.

Dès qu'ils furent dans un recoin plus sombre, à l'abri des regards et de la cohue, ils le relâchèrent et lui dirent, en lui présentant un caillou lisse et tout rond :

- Tiens, cet objet de puissance est à toi...
- Tu seras le seul au monde à en posséder un pareil...
- Car il est unique en son genre...
- Et surtout merveilleux !
- Mais c'est quoi à la fin ? Je n'en veux pas, moi de votre caillou, se rebella Aloïs, fâché par les manières des petits êtres !

Le premier regarda autour de lui d'un air soupçonneux, le second pris un air apitoyé tandis que le troisième reprenait en chuchotant :

- Il s'agit d'un objet de pouvoir certain...
- Qui permet à son possesseur... ajouta doucement le premier,
- De n'avoir plus jamais soif,
- Même dans le désert le plus aride !

Aloïs prit alors le caillou et le retourna dans ses mains avec un intérêt non masqué. Il ne vit pas la lueur rapace qui brilla un instant dans le regard des trois compères, pas plus qu'il ne surprit le sourire carnassier qu'ils échangèrent.

Le caillou semblait tout à fait ordinaire. Depuis qu'il était entré dans la clairière, il avait aperçu beaucoup de manifestations de magie.

Certains portaient comme des capes de lumière bleue ou jaune, d'autres avaient, emmêlés autour de leur tête, des filaments multicolores. Il y avait un peu de tout, du bleu et du jaune à foison et même un peu de rouge, souvent mêlé à d'autres couleurs ce qui donnait évidemment du violet ou du orange. Mais sous son regard, le caillou restait gris et terne, un simple petit galet de rivière. Il ne possédait aucune magie.

- Comment fonctionne-t-il, demanda Aloïs ?
- C'est très simple, grand et puissant magicien...
- Le caillou, tu mets sous ta langue...
- Et dès que tu en auras envie...
- Une fontaine en jaillira...
- Et t'abreuveras !
- Mais il ne possède aucune magie, protesta Aloïs !
- Oh non...
- Sa magie est au-delà de la magie...
- Elle est plus puissante que tout...
- Ce qui explique le reste !

Aloïs considéra d'un œil sceptique le caillou.

- Je vois que tu ne nous crois pas, reprit le premier,
- Cela nous attriste beaucoup, fit le second
- Mais nous t'offrons tout de même ce présent...
- Comme cadeau pour le solstice !
- Ah, bon d'accord, merci, fit le garçon, un peu désarçonné, en empochant le caillou. Merci beaucoup, rajouta-t-il en voyant que les petits êtres continuaient à le fixer.

L'un d'eux, peut-être le second, fit un grand sourire, s'avança rapidement et porta la main vers le cou d'Aloïs. Avant que ce dernier n'ait pu faire un geste, il avait attrapé le pendentif de Sélénée et le lui avait arraché d'un geste sec. Byblos sur son épaule fit le gros dos et se mit à cracher.

- Et, nous, de notre côté...
- Comme cadeau...
- Nous nous contenterons...
- De ce petit bijou...

- Qui n'a aucun intérêt !
- NON, s'exclama Aloïs choqué ! Pas ça !
- Nous sommes désolés...
- Mais au solstice...
- Quand on t'offre quelque chose,
- Tu dois aussi donner...
- En échange !
- Et saches... reprit le premier en fronçant les sourcils, alors qu'Aloïs avait sorti le caillou de sa poche et faisait mine de le rendre,
- Qu'on ne rend jamais...
- Un cadeau offert,
- C'est l'impérieuse règle !

A ce moment une immense ombre tomba sur le groupe. C'était le loup garou, Cahczihhfahcg qui venait d'apparaître. D'une patte il immobilisa le petit être qui tenait le pendentif d'Aloïs. De l'autre il menaça les deux autres.

- Que se passe-t-il ici, fit-il d'un ton sévère en slovène ?
- Cet enfant d'humain... répondit le premier toujours en anglais,
- Ne respecte pas les coutum...

- SILENCE, hurla Cahczihhfahcg en employant cette fois le serbe ! Aussitôt le silence se fit. Il restait un peu de brouhaha dans la clairière, mais autour d'eux, tout le monde les observait avec curiosité.

- Bien, maintenant qu'il y a un peu plus de calme, Aloïs dis-moi ce qui s'est passé. Et vous les lutins, je ne veux pas vous entendre. Surtout en anglais. C'est compris ?

Tous firent oui de la tête. Puis, Aloïs commença à raconter rapidement ce qui s'était passé. De temps en temps Byblos l'interrompait pour faire un commentaire.

- Et donc tu as dit que tu acceptais leur cadeau, résuma Cahczihhfahcg à la fin de la narration ?
- Oui, c'est ça.
- Et ils t'ont pris ceci, fit-il en montrant du doigt le pendentif ?
- Oui !

- Mais est-ce que tu as dit que tu le leur donnais ?

« Ne » et « Yes » s'exclamèrent en même temps Aloïs en serbe et les lutins en anglais. Puis ils se turent aussitôt devant le regard féroce de Cahczihhfahcg.

- Bon, bon, d'accord, concéda le premier lutin en slovène,

- Il n'a pas complètement accepté...

- Mais bien sûr, il allait...

- Avec plaisir, le faire !

Tout en secouant la tête, Cahczihhfahcg cueillit délicatement le pendentif du bout d'un ongle qu'il avait très long et acéré. Puis relâchant le lutin, il fit signe à Aloïs de s'avancer.

- Baisse la tête mon garçon et ne bouge pas.

Du bout de ses doigts, il cueillit un cheveu sur la tête de l'enfant et le lui arracha d'un geste sec.

- Maintenant, répète après moi : « nobles lutins, j'accepte bien volontiers votre riche cadeau et je vous prie en retour de recevoir ce très précieux cheveu qui vous sera très utile pour... pour quoi au fait ? »

- Peut être pour faire un piège à libellule, suggéra Byblos plein de bonne volonté. Ce dernier suivait la scène avec beaucoup d'intérêt. Ou plutôt, pour faire une arbalète à farfadet ? Ou encore pour...

- Oui d'accord, l'interrompit avec impatience Cahczihhfahcg. Tu diras que c'est très utile de manière générale. Allez, vas-y maintenant, fit-il en se tournant vers les lutins.

Ces derniers l'air renfrogné acceptèrent le cadeau d'Aloïs, puis s'en furent sans plus un mot.

Le loup garou donna une claque sonore dans le dos d'Aloïs, ce qui le fit trébucher.

- Ce soir, tu as appris qu'il ne faut jamais accepter un cadeau d'un lutin pendant les solstices d'hiver... et le reste du temps non plus, ajouta-t-il après réflexion. Et surtout, surtout, ne jamais croire un être magique qui s'exprime en anglais... Et puis tiens, récupère ta pierre de lune. Tu ne devrais pas l'exhiber comme ça, elle a beaucoup de valeur.

- Vous savez ce que c'est, s'exclama Aloïs stupéfait ?

- Bien sûr, je suis un spécialiste de tout ce qui a un rapport avec la lune. Je l'avais aperçue tout de suite quand tu as enlevé ton manteau. C'est très rare et c'est pourquoi cette bande de chenapans a essayé de te la voler.

- Mais à quoi ça sert et comment ça marche ?

- Tu ne sais vraiment pas, fit le loup garou en scrutant avec attention le garçon. Non, en vérité tu ne sais pas grand-chose, n'est-ce pas ?

Il n'attendit pas le signe négatif d'Aloïs pour ajouter :

- Une pierre de lune sert à beaucoup de choses, mais elle sert surtout à communiquer. Elles vont en fait, par deux et sont toujours accordées l'une à l'autre. Je peux sentir la pierre reliée à celle-là rien qu'en la tenant. Peut-être que tu y arriveras toi aussi un jour. Par exemple je peux te dire que l'autre pierre, c'est ton amoureuse qui l'a, déclara-t-il en jetant un coup d'œil au garçon qui rougissait. Voyons, ajouta-t-il en palpant le pendentif, c'est une jeune fille, à peu près de ton âge, elle n'est pas très loin, pas plus d'une journée ou deux de marche...

- Je ne veux pas en parler, protesta le garçon écarlate.

- Bon d'accord, pour t'en servir il faut te mettre à la lumière de la lune. A ce moment tu verras se refléter sur la surface brillante la scène exacte qui se trouve de l'autre côté de l'autre pierre. Si une personne, ton amoureuse, se trouve en face, vous pourrez parler ensemble...

Aloïs releva la tête pour essayer de discerner la lune.

- Non, ne la cherche pas, elle est cachée, sinon je ne serais pas là ce soir. Et maintenant tiens-toi tranquille. Tu devrais plutôt rejoindre Antioche. Ce n'est pas la peine que quelque chose d'autre t'arrive ce soir.

Sur ce, il disparut dans les ombres qui s'agitaient en bord de la clairière.

Le reste de la soirée se déroula sans autre problème. Aloïs rejoignit et suivit docilement Antioche, partout où il allait. Il se força à saluer sans bailler un nombre incalculable de personnages hors du commun. Cependant, il gardait obstinément ses mains

soigneusement enfoncées au fond de ses poches. L'une était refermée sur le pendentif, la seconde sur le caillou gris dont quelque chose lui disait qu'il n'avait pas fini d'en entendre parler.

La soirée se termina tard et Aloïs n'en garda qu'un souvenir brumeux. Il se rappela vaguement avoir raccompagné T'Arthus à sa grotte au petit matin, juste avant de s'écrouler pour une longue matinée de sommeil fiévreux, peuplé de lutins chapardeurs.

Le lendemain, la vie dans la cabane avait repris son cours normal. Aloïs n'essaya jamais de contacter Sélénée avec son pendentif. Quelque chose le retenait. Était-ce de la timidité ? De la peur ? Ce qui est sûr, c'est qu'il pensait souvent à la jeune fille, mais il ne chercha pas à la joindre. Il rangea soigneusement l'objet au fond de son sac, au même endroit que le caillou gris, puis ne le toucha plus. De temps à autre, Cahczihhfahcg faisait son apparition. Il passait la soirée avec eux, amenant toujours avec lui des présents modestes, comme une bouteille de vin de myrtilles ou un sac de reinettes. Mais c'étaient des cadeaux qui allumaient à chaque fois une larme dans les yeux aveugles d'Antioche. Puis, il disparaissait ensuite pour des périodes indéfinies. Il ne fit jamais allusion à la mésaventure d'Aloïs. Au contraire, l'enfant apprit à le respecter et à cesser d'en avoir peur. Un jour, Aloïs surprit une partie de conversation entre les deux hommes :

- Toujours rien, demandait Cahczihhfahcg ?

- Non, rien. Cela m'inquiète, je croyais qu'il en était très près, répondit le vieil homme.

Le loup garou se mit alors à rire. C'était le rire profond et sonore qu'Aloïs adorait.

- Si j'étais toi, ce n'est pas de ça dont je m'inquièterais ! C'est sûr qu'il en est proche et que cela va venir. Mais c'est ce qu'il va faire qui est inquiétant. Sois prêt parce que ce sera énorme... Ah ! Ah ! Ah ! Énorme !

Puis ils parlèrent d'autres choses. Mais Aloïs mit cette conversation de côté et la rapprocha d'une autre qu'il avait eue avec Antioche au sujet de ses premiers tours de magie.

- Un jour, lui avait dit Antioche, dans les premiers temps où il était

arrivé à la cabane, un jour tu vas faire ton premier acte conscient de magicien. Tu ne vas pas seulement voir où te protéger de manière inconsciente. Non, tu vas agir en toute conscience. Probablement que cela va arriver de manière fortuite. Peut-être un matin, pour ne plus avoir froid, tu vas chauffer de l'eau, tout comme moi. Ou alors, un soir, tu vas allumer une bougie. Dès que tu auras fait cela, alors ta véritable formation va commencer... En attendant, on ne peut faire aucune leçon de magie. Mais ne t'inquiètes pas, ça va venir.

Depuis, il ne s'était rien passé.

Ou plutôt si. Il se passa quelque chose de bizarre, d'étonnant en tout cas pour Aloïs. Ça se produisit lorsque l'hiver sembla s'installer durablement, avec toujours un peu plus de neige le matin, lorsqu'ils se levaient. Désormais, en plus des tâches ménagères, il fallait déblayer à la pelle le chemin qui menait au ruisseau. Un jour où Aloïs s'habillait pour sortir, il vit devant lui Antioche qui rigolait en le montrant du doigt.

- Qu'est-ce qu'il y a ?

- Décidément je ne m'habituerai pas aux enfants... Regarde tes manches.

Il baissa les yeux sur ses bras. Il venait d'enfiler son manteau. Celui-ci était propre et en bon état. Il n'y avait aucun problème.

Puis soudain, il comprit.

Les manches n'étaient pas assez longues. Il lui manquait cinq bons centimètres. Son regard se porta vers son pantalon. Là aussi, ses chevilles en émergeaient de manière saugrenue. C'était stupéfiant. Il se rappelait maintenant qu'Antioche lui avait ramené ces habits de la ville le premier jour de son séjour dans la cabane. A l'époque, il y avait seulement quelques mois, il les avait trouvés beaucoup trop grands.

- Je savais que tu allais grandir. Je le sentais venir, fit Antioche. Mais jamais je ne me serais imaginé que tu pousserais autant. Je pense que tu as pris au moins dix centimètres en quatre mois !

C'est ainsi que le petit garçon qui avait arrêté de grandir lorsqu'il était avec ses parents, avait recommencé à pousser alors même

qu'il ne prenait plus ni médicaments ni fortifiants. En l'espace de quelques mois, il venait de reprendre une taille standard et il continua ensuite sa croissance à un rythme normal, jusqu'à l'âge de seize ans. Il ne devint jamais très grand, mais personne ne put plus dire qu'il était petit. Lorsqu'il revit Sélénée, comme nous le verrons prochainement, ils avaient tous les deux la même taille. Et c'est une des nombreuses choses qu'ils partagèrent ensuite pendant toute leur vie.

Mais voilà que j'avance un peu trop vite dans cette histoire ! Nous aurons, c'est sûr, l'occasion de revenir sur ces différents événements. Pour l'heure, il nous suffit de dire que cette poussée de croissance fit qu'Antioche le ramena en ville en riant, afin de lui changer toute sa garde-robe.

Pendant tous ces mois, ils en vinrent aussi à parler régulièrement de magie. Au début les conversations, qui se tenaient nécessairement en serbe, étaient presque inintelligibles pour Aloïs. Mais, comme le sujet le passionnait, il fit rapidement de très gros progrès dans cette langue rocailleuse et pût arriver à comprendre les explications d'Antioche.

Antioche lui détailla, par exemple, les bases de la magie. Il y avait selon lui une infinité de magies possibles (l'univers est infini) mais tout le monde s'accordait pour les classer en trois catégories bien distinctes : la magie de l'eau, celle du feu et celle du sang. Antioche, tout comme Aloïs avait une affinité particulière pour l'eau.

- C'est une magie puissante et très ancienne. Tu as peut-être entendu parler d'un certain Moïse qui a écarté les flots d'une ancienne mer pour pouvoir passer et qui les a ensuite refermées sur ses poursuivants. On raconte beaucoup de choses sur la magie de l'eau. Certaines histoires sont terribles, comme celle de l'Atlantide ou celle du déluge où les eaux ont été utilisées pour détruire. D'autres sont plus plaisantes comme celle de l'homme qui marchait sur les flots ou celle où l'on changeait l'eau en vin...

« Par contre ce que tu as affronté le jour où nous nous sommes rencontrés, c'est un autre type de magie. La magie du feu. C'est une magie très répandue. De plus en plus répandue. De nos jours,

il y a bien plus de magiciens du feu que de magiciens de l'eau. Je ne pourrais pas t'en dire grand-chose parce que je comprends mal cette magie. Elle est basée sur la lumière, la chaleur et les flammes. Elle est bien sûr très dangereuse. Mais ce qu'il faut savoir, c'est que les magiciens ou magiciennes qui la pratiquent ne nous aiment pas. Ce sont en général des citadins. Ils habitent les villes et nous défendent d'y entrer. Nous autres, les magiciens de l'eau, nous sommes au contraire beaucoup plus proches de la nature.

« Et puis, il existe une troisième magie, mais elle est interdite. C'est celle du sang, elle nécessite des sacrifices. Elle était à l'œuvre, avec la magie du feu, le jour où je suis venu te chercher. Il faut que tu t'en méfies. Certain n'hésitent pas à faire appel à cette magie parce qu'elle est forte, violente. Elle procure facilement de la puissance. Au début on le fait par ce qu'on croit être de la nécessité. On sacrifie un peu de son sang. Mais ainsi, on s'affaiblit vite. Alors on prend le sang d'un autre être vivant. Une souris par exemple. On prend son sang et ensuite sa vie. Plus l'être sacrifié est évolué et plus la magie est puissante. On peut imaginer sacrifier une vache, ou même un troupeau de vaches. Les Égyptiens ou les Hittites faisaient cela, il y a bien longtemps. Mais il faut être un pharaon pour se le permettre. Et même là, la sensation est forte de recourir à des sacrifices humains. Un puis deux, puis on ne s'arrête plus. C'est comme pour les voleurs. L'argent facile... Et on finit par se faire pincer.

- Se faire pincer ?

- Oui, un magicien du sang qui est devenu puissant attire les diables et les autres êtres démoniaques... Il a beau essayer de se protéger, il finit par avoir besoin de trop de puissance et... C'est comme s'il appelait les démons les plus gros et les plus dangereux. Plus il est puissant et plus il excite les forces démoniaques. C'est pour cette raison que la magie du sang est interdite. Ce n'est pas parce qu'elle est plus mauvaise, c'est parce qu'elle t'entraîne sur une pente fatale et qu'ensuite un démon est lâché sur le monde et il faut que rapidement les magiciens s'unissent pour le combattre et le vaincre.

Les 12 leçons du magicien

- On tue les démons ?
- Oui, si on peut. Sinon on les renvoie dans leur monde.
- Brr, fit le garçon en frissonnant.

Les enseignements généraux sur la magie n'étaient pas nombreux. Mais Antioche en parlait néanmoins assez souvent, de temps à autre, par petites touches. Ainsi, un midi où, à table, Aloïs chipotait dans son assiette, Antioche en profita pour lui expliquer la quatrième leçon.

- Comme tu le sais, la formation d'un magicien est articulée autour de douze leçons. Les quatre premières portent sur la nature du magicien. Sa nature, c'est ce qu'il est et ce qu'il peut faire. La première leçon dit que le magicien doit acquérir en permanence de nouvelles connaissances. La seconde leçon dit qu'il doit garder les yeux ouverts pour pouvoir agir. La troisième leçon concerne la façon de considérer le monde. C'est un terrain d'apprentissage.

« La quatrième leçon nous dit que « le magicien est un voyageur »

- Un voyageur ?

- Oui, en fait, toute sa vie, toutes nos vies sont des voyages. Il y a un début et une fin et au milieu des arrêts et des déplacements. Ta vie est un voyage où tu construis ton chemin. Tu choisis d'avancer plus ou moins vite, en fonction de tes possibilités. Tu dois veiller à ta sécurité, à ton confort, mais en même temps, il faut te déplacer, continuer ton voyage. Certains choisissent de ne plus bouger, ceux-là ne vivent plus. Ils attendent la mort. D'autres se mettent à courir, en fait ils fuient quelque chose. Ils n'iront pas plus loin, simplement ils risquent de finir le voyage plus vite...

« Je te dis cela parce que je te vois triturer ta nourriture dans ton assiette. Un repas c'est aussi un voyage. Tu choisis ce que tu manges ou ne manges pas. L'important est d'y prendre du plaisir tout en réussissant à bien te nourrir. Si tu manges mal ou pas assez, tu vas grossir ou au contraire t'affaiblir. Souvent ce sera les deux.

« Est-ce que tu comprends cette leçon ?

- Je vais y réfléchir, répondit Aloïs.

- Oh, prends ton temps, tu as toute la durée de ton voyage pour le

faire...

Et ils en restèrent là sur ce sujet.

Une fin d'après-midi, alors que le soleil réchauffait fortement les derniers lambeaux de neige épars et qu'Antioche se reposait après une ballade qui l'avait plus fatigué que d'habitude, Aloïs sortit pour s'amuser, Byblos sur son épaule.

La terre découverte par la neige était lourde et noire, ponctuée, de-ci, delà par des petites pousses qui montraient des verts tendres et impatients de forcir. L'habitude ramena Aloïs au bord de l'eau. Il allait sauter d'un bond le ruisseau, lorsqu'il l'entendit clairement dans sa tête. De saisissement, il faillit trébucher et tomber dans l'eau. Son faux pas fut souligné très clairement par un éclat de rire moqueur. Il ouvrit de grands yeux, l'eau s'était couverte de flammèches bleutées.

Il avait l'impression qu'on venait de le libérer. Il pouvait faire faire tout ce qu'il voulait avec l'eau. Il leva les mains, comme il avait vu un chef d'orchestre le faire au cinéma. Des vagues, crépitantes d'étincelles bleues, se formèrent sous ses doigts. Il avait l'impression de tirer l'eau vers le haut. Quand il rabaissa les bras, l'eau redescendit en mesure. Sur son épaule, Byblos se trémoussait de joie. Aloïs mima pendant quelques instants un chef d'orchestre et les vagues devinrent de plus en plus grandes. Bientôt elles montèrent à sa hauteur. Quand il s'en aperçut, il prit peur un court instant, relâchant l'ensemble qui s'affaissa en l'éclaboussant copieusement.

Byblos, offusqué, sauta de son épaule et s'éloigna à toute vitesse. Lui aussi était mouillé.

Un instant hébété, totalement trempé, Aloïs eut l'impression d'entendre l'eau se moquer de lui. Exalté par ce qu'il venait d'accomplir, il joignit son rire à celui du ruisseau. Puis, en cet instant où tout lui semblait possible, il commença à transférer de la chaleur du ruisseau vers ses vêtements pour se sécher. Dans son esprit c'était facile, il n'y avait aucun problème. En quelques instants, il était sec et réchauffé, pendant que de la glace s'accumulait sur le bord du ruisseau.

Fasciné par ce qu'il venait de réussir, il continua en séchant Byblos. Puis, alors que le petit chat, tout content venait se frotter à sa jambe, il décida de continuer à produire de la glace. C'était si simple ! Pour cela, il réchauffa une partie du ruisseau tout en refroidissant une autre. Du bout des doigts il dirigeait l'eau vers la partie déjà gelée. Rapidement il obtint un bloc imposant qui émergeait petit à petit d'un ruisseau fumant. Il continua avec entrain à faire grimper l'eau sur le bloc. Il la conduisait de plus en plus haut, puis il la figeait. Petit à petit une petite licorne de glace étincelante, brillant de mille reflets apparut. A la couleur près, elle ressemblait totalement à l'image qui l'avait marqué dans le livre. Elle ressemblait aussi à la petite licorne qu'il avait brièvement entraperçue dans le miroir. Elle était magnifique !

Mais il en voulait plus. Il entreprit alors méthodiquement de l'agrandir dans tous les sens, en tirant de plus en plus d'eau du ruisseau. Il travaillait fébrilement, avec précipitation, accumulant les couches de glace à toute vitesse, absorbant tout le débit du torrent. La licorne le surplombait maintenant, haute de plus de trois mètres ! Byblos, qui avait paru très excité lors de l'apparition de la statue de glace, commençait maintenant à montrer des signes d'inquiétude. Il se mit à griffer avec nervosité le bas du pantalon d'Aloïs. Ce dernier, tout à son œuvre ne lui prêtait aucune attention. Il essayait, tout en faisant grossir sa licorne, d'en changer la couleur. C'était à sa portée, il en avait conscience. Il lui suffisait de bien peu de choses. Juste altérer la capacité de la glace à renvoyer la lumière. Ensuite il animerait la statue. Elle pourrait bondir comme il l'avait vu faire dans le miroir.

Il ne s'apercevait pas que son front se couvrait de sueur. Il tirait trop sur son énergie interne. Sans le savoir, il s'affaiblissait dangereusement. Il ne vit pas Antioche arriver en courant, alerté par le déchaînement de puissance magique. Il ne voyait que la gigantesque statue, tout d'abord devenir verte, puis se dresser sur ses pattes arrières, comme pour bondir, puis...

A ce moment, privé d'énergie il s'évanouit et s'écroula. Sa volonté s'étant relâchée, la statue reprit son apparence première. Une

gigantesque masse d'eau glaciale s'écrasa sur le garçon et le petit chat, les suffoquant, les arrachant au sol et les entraînant vers le lit du ruisseau.

Le monde devint tout noir.

Ce n'est que bien plus tard qu'il reprit connaissance. Il était couché dans le grand lit d'Antioche. Byblos le regardait d'un air inquiet. Mais dès qu'il s'aperçut que le garçon était réveillé, il cracha et tourna la tête d'un air indigné. Aloïs essaya de se relever et se rendit alors compte qu'il était tout courbaturé. Le moindre geste lui faisait mal aux muscles, jusqu'au plus profond de son corps. Il se força néanmoins à s'asseoir, au prix d'une grimace. Sa tête était lourde. Il se demanda ce qui se passait.

Puis soudain, la mémoire lui revint. La licorne de glace ! La magie de l'eau ! Il fit un geste brusque qui lui arracha un petit cri. Byblos le regarda par en-dessous avec ce qui semblait de l'inquiétude. Mais que s'était-il passé ? Comme pour répondre à ses pensées, la voix d'Antioche intervint doucement, juste derrière lui :

- Et bien, tu as failli faire un sacré gâchis ! Cahczihhfahcg avait raison. Pour ton premier acte magique, tu ne pouvais pas te contenter de faire quelque chose de petit...

Avec un effort, Aloïs se retourna pour contempler le vieil homme. Ses yeux étaient rieurs, mais en même temps il affichait un air soucieux.

- Mais que s'est-il passé ?

- Et bien d'abord, tu as vidé la moitié du ruisseau. Je peux te dire que les poissons du coin qui ont réussi à survivre ne sont pas contents du tout ! Ensuite tu as trempé Byblos comme jamais. Et je peux t'assurer que là, tu vas avoir du mal à te faire pardonner. Incidemment, tu as failli te noyer. Mais le pire, c'est que moi j'ai été un peu éclaboussé. Enfin, pour couronner le tout, tu as projeté si fort ta magie que tous ceux qui pratiquent à cent kilomètres à la ronde doivent se demander qui est le magicien capable d'une telle puissance et ce qu'il a bien voulu faire ! Dont certains, comme tu te le rappelles peut-être, ne sont pas particulièrement tes amis...

« Je ne le mentionne que pour la forme mais ce qui est le plus

grave, pour un vrai magicien, c'est que tu as failli te vider de toute ton énergie. Si je n'avais pas été là pour t'en redonner un peu, je pense que ta carrière se terminait aujourd'hui. Fin du voyage, fin de la leçon quatre ! Entre autre, il va falloir méditer cette leçon. Mise en pratique de la leçon trois !

« Bref, tout ça m'inquiète un peu. Ca m'a donné à réfléchir. D'abord il faut que tu te fasses pardonner auprès de Byblos. Ensuite, nous partirons dès demain.

- A cause de mes ennemis ?

- Non, non ça c'est réglé, j'ai envoyé T'Arthus brouiller les pistes. Et puis avec les protections de la cabane, il n'y a aucun problème de ce côté.

« Non, je pense plutôt que vu ce que tu as fait ce matin, tu dois absolument suivre la formation du château du lac...

- Tu veux que je m'en aille, s'exclama l'enfant les larmes aux yeux ?

- Tu sais bien que ce n'est pas du tout la question. Je suis très heureux avec toi ici. Je t'aime tellement ! Mais je veux que tu maîtrises tes pouvoirs pour ta sécurité et celle de ton entourage. Après ta formation, tu pourras revenir. Je t'attendrai...

Partie II : la nature du monde (magique)

Avertissement général à l'attention du lecteur peut être curieux, aventureux certainement, téméraire malheureusement (pour lui)...

Te voici donc, lecteur prêt à venir découvrir, apprendre et peut-être même, au prix d'un effort énorme, comprendre les leçons cinq à huit de l'apprenti magicien. Il me faut, par honnêteté pour toi, par respect pour ta vilaine mère et surtout par l'effet d'une amabilité qui me vient naturellement, il me faut donc t'avertir doublement.

En premier lieu, sois certain que ces quatre leçons ne sont que la continuité naturelle et logique des quatre premières. Elles portent sur la nature du monde et ne peuvent être absorbées par onques qui n'ait auparavant compris, grâce aux quatre première leçons, la nature profonde du magicien. Les effets peuvent en être terribles. Les doctes praticiens sont formels ; eh oui, tous ces savants hommes, ceux-là rares qui se sont furtivement penchés sur des individus, ayant au mépris de tout avertissement essayé de comprendre la nature du monde, sans avoir ne serait-ce qu'effleuré la nature de la magie, tous ces savants hommes donc, ne disent plus qu'une chose : « Ouh là là ! ». Les cas qu'ils ont observés sont désespérés et désespérants et les pathologies se situent au-delà du langage... Voilà pourquoi, tout d'abord, je te recommande de bien t'assurer que tu as lu, absorbé et digéré les quatre premières leçons avant de simplement imaginer plonger dans les quatre suivantes...

Enfin, en second lieu, il convient de t'indiquer avec toute la clarté requise que chaque leçon est intense, puissante et forte. Tu ne pourras ni ne devras dépasser les doses prescrites sur l'emballage sans encourir des risques énormes : « l'abus est dangereux pour la santé », nous a longtemps seriné notre ministère bien aimé et fort protecteur, sur des sujets pourtant, Ô combien, moins graves ! Alors, par pitié, pas d'abus, ni de toi, ni des autres, ni même, si

Les 12 leçons du magicien

l'envie t'en prenait, de la petite vieille que tu croises tous les matins à peine réveillé, en te grattant le nombril...

Message exclusif à l'attention d'Anaëlle

Bon anniversaire, je t'aime...

Leçon 5 : le voyage est sans retour

Tôt le matin, une main secoua Aloïs. Au bout de la main il y avait le grand sourire d'Antioche et une autre main qui lui tendait une tasse fumante de chocolat chaud.

- Il est temps d'y aller, gamin.

Sans un mot, il avala le contenu de la tasse et s'habilla. Ensuite, il croqua rapidement les tartines de beurre et de miel que lui avait préparées Antioche. Il se rappela alors ses petits déjeuners solitaires dans la grande maison grise et il en eut la gorge serrée. Les choses s'étaient beaucoup améliorées et maintenant il allait devoir abandonner tout ça pour l'inconnu !

Dix minutes plus tard, ils s'étaient mis à cheminer en coupant directement à travers prés. Antioche rythmait la marche avec une solide canne à bout ferré. Aloïs marchait à ses côtés avec l'entrain de la jeunesse. Sur son épaule, Byblos observait le paysage. Ils avançaient comme à leur habitude et cette marche avait des airs de ressemblance avec la promenade de chaque matin. Cependant, rien n'était vraiment comme d'habitude. D'abord, il faisait trop froid, leur progression à travers champs se faisait dans un brouillard glacial. Ensuite, la terre était trop molle, comme pour chercher à les retenir. Chaque pas s'accompagnait d'un bruit de succion désagréable et était plus pénible que le précédent. Enfin, l'entrain et l'excitation des promenades du matin avaient fait place à une sorte de morne désarroi.

Aloïs comprenait qu'il n'avait jamais été aussi heureux que depuis qu'il était avec Antioche. Pour la première fois, un être humain s'était intéressé à lui et surtout, l'avait apprécié et aimé. Cet amour était devenu réciproque, il s'en rendait compte maintenant, à un moment où sa vie allait changer. Résolument, il décida que quoi qu'il arrive, il reviendrait vivre avec Antioche.

Comme pour accompagner son état d'esprit, le brouillard le pénétrait de partout, lui rentrant jusqu'aux os et lui liquéfiant la cervelle. Il avait l'impression de marcher dans du coton imbibé d'eau glacée. Il était devenu un automate. A un moment, il s'aperçut

qu'il claquait des dents.

C'était un double rythme. Celui de ses pas lourds, lents et englués, qui martelaient le sol détrempé et celui de ses dents, rapide, irrégulier mais beaucoup plus léger, presque joyeux. Une musique pesante et légère en même temps. Il eut alors un drôle de sourire. Triste et marrant. C'était étonnant de ressentir ce paradoxe, cette drôle de situation. Dans son corps en action, son esprit au repos divaguait.

La marche c'était finalement cela. Un moment où il pouvait tester d'autres façons d'être, d'autres façons de penser. Ainsi, entendre de la musique là où il n'y avait que bruit était une certaine forme d'intégration à son environnement. Il repensa alors à la leçon sur le voyage. Le voyage est fait de moments d'accélération et de moments de repos. Le plus étrange était que lorsque son corps bougeait, accélérât, son esprit restait au repos prêt à fonctionner, prêt à se mettre lui-même à bouger, à créer, à s'épanouir.

Embarqué dans ses pensées, il se mit à voyager autrement, sans s'en rendre compte. Le brouillard qui l'entourait était finalement, comme un manteau qui pouvait aussi le protéger. Imaginant cela, il se mit à croire à son propre confort. Finalement, il se sentait bien, bien au chaud, bien protégé, au milieu de tout ce coton.

À un moment, il bascula dans sa perception magique. Autour de lui la brume était légèrement irisée. Elle n'était pas si naturelle que cela. Mais il aperçut surtout le tissage qui entourait Antioche. Une sorte de manteau de brouillard très étrange. Puis, il vit aussi que le vieil homme s'était aperçu de ce qu'il faisait. Il lut dans ses yeux un encouragement. C'est alors qu'il comprit combien il avait déjà voyagé et pas seulement par ses pieds.

Drôle de voyage ! Si son corps bougeait, son esprit avançait encore plus. Mais dans ce voyage, comme dans tous les voyages ce qui comptait c'était de progresser. Belle leçon !

Désormais, il se sentait bien dans son corps. Très certainement cela faisait un long moment que ses pensées cheminaient parallèlement à ses pieds. Soudain, il comprenait qu'ils avaient traversé bien des prairies probablement aussi des vallées et peut-

être même des forêts sans qu'il ne s'en rende compte. Le manteau de brume l'avait accompagné, protégé et soutenu.

Maintenant que ses pensées étaient revenues sur un terrain plus terre à terre, il s'aperçut que le brouillard s'effiloçait autour de lui. Rapidement, le soleil transperça la couche de brume. Quelques instants plus tard il n'en restait rien.

À ses côtés, Antioche affichait un large sourire. Il avait l'air ravi et tout aussi ravi de voir qu'Aloïs le savait. Mais comme à son habitude, il ne fit aucun commentaire. Aloïs secoua la tête, étonné. Il ne comprenait pas vraiment ce qui s'était passé, mais il était content qu'Antioche ait l'air si heureux.

Il regarda alors autour de lui.

Ils étaient seuls dans une sorte de prairie dont l'herbe était toute rase. Leur progression s'en trouvait facilitée. C'était même très agréable de progresser seuls, dans cet espace désert, presque sauvage. Le brouillard les avait accompagnés, mais il les avait aussi isolés du monde. Désormais, ils avançaient rapidement vers des collines. Ensuite, cela leur prit plus de temps pour les gravir, puis pour les redescendre, puis à nouveau pour les remonter. Enfin, comme le soleil arrivait à son zénith, ils les eurent dépassés. Derrière il y avait des marais. Ils s'arrêtèrent quelques instants et Antioche sortit de son sac deux gros sandwiches. Assis, face à face, ils mangèrent en silence. Pris par leur voyage, avec comme perspective leur séparation, aucun des deux n'avait envie de parler. Byblos, pendant ce temps s'amusait à courir après des papillons.

Le soleil était haut dans le ciel quand ils s'engagèrent dans le marécage. Très vite, Aloïs eut les pieds complètement mouillés.

Il eut aussi l'impression que quelque chose clochait. D'abord il commença par butter dans des obstacles invisibles. C'était étrange, il avançait dans l'eau et tout d'un coup il avait l'impression d'avoir les pieds pris dans des racines ou de butter contre des cailloux. À chaque fois, c'était comme si des rires étouffés accompagnaient ses maladresses. Puis soudain, il rentra de plein fouet dans une surface dure. À moitié assommé, il hasarda le bout de ses doigts pour comprendre ce qu'il avait en face de lui. Ça ressemblait à un

tronc d'arbre avec une écorce noueuse. Un grand arbre, un peu comme un chêne. Il bascula dans son regard magique sans rien noter de particulier. C'était étrange, il n'y avait rien. Il chercha ensuite Antioche, mais celui-ci avait disparu. Il tendit la main vers son épaule mais Byblos n'y était pas non plus. Peut-être avait-il sauté en chemin, pour aller explorer quelque chose d'intéressant. Il le faisait bien souvent, sauf que maintenant ça lui paraissait très inquiétant.

Il décida d'appeler et hurla plusieurs fois le nom d'Antioche. Il n'y avait même pas d'écho, seuls des rires étouffés lui répondirent. Maintenant, il commençait à avoir très peur. Les bras tendus devant lui, il avança et rencontra plusieurs autres troncs invisibles. En plus des arbres, il était désormais environné par des rires et des gloussements. C'était un peu comme s'il se promenait dans une forêt fantôme, peuplée d'esprits. Il ne savait plus que faire et avançait un peu au hasard, affolé, ayant perdu tout repère et presque toute raison.

Soudain, un énorme bruit retentit derrière lui. C'était un gros animal qui le pourchassait. Terrifié, il s'enfuit en courant, les bras tendus, trébuchant sur des racines qu'il ne voyait pas et se faisant griffer le visage par des branches invisibles. Derrière lui son poursuivant semblait accélérer. Il crut entendre plusieurs fois son nom. Quelque chose l'appelait. Soudain il trébucha, s'affala et se retrouva par terre, à moitié sonné. Il se recroquevilla, se préparant au pire.

- Aloïs, Aloïs, fit la petite voix de Byblos, ça va bien ?

Il ouvrit les yeux, pour voir le chat accroupi face à lui, qui le fixait d'un œil inquiet. Il était couché à terre, roulé en boule dans ce qui lui semblait être une forêt.

Il voyait maintenant la forêt !

Aloïs, inspira profondément, ouvrit de grands yeux et s'assit. Il n'y avait plus de marécage, seulement une grande forêt épaisse et touffue.

- Que, qu'est-ce qui m'est arrivé ?

- Ce sont eux les coupables, fit derrière lui la grosse voix de T'Arthus.

Aloïs sursauta et se retourna pour voir l'ours assis derrière lui. Entre ses pattes il tenait un petit être, qui rappela quelque chose à Aloïs. En regardant mieux, il comprit qu'il le connaissait déjà. C'était un des trois lutins qui avaient essayé de lui subtiliser sa Pierre de Lune, pendant la nuit du solstice.

- Mais je vous connais, s'exclama l'enfant !

Le lutin baissa la tête sans rien dire.

- Oui, confirma T'Arthus, ce sont bien les mêmes que nous avons rencontrés la nuit du solstice. J'ai attrapé celui-là et ses deux frères ne sont pas loin. Ils t'ont lancé une illusion pour que tu ne vois pas cette forêt...

- Mais je n'ai vu aucune magie.

- L'illusion est une autre forme de magie plus puissante. En général personne ne peut la percevoir. Les lutins sont très forts à ce jeu-là. Heureusement que comme d'habitude, je vous suivais de loin pour protéger vos arrières. Quand j'ai vu que tu avais ce comportement bizarre, je me suis douté que quelque chose n'allait pas. En plus, tu ne voyais plus Byblos. Il essayait de te parler et tu n'entendais rien. Tu as même failli lui marcher dessus. Alors, avec Byblos, nous nous sommes mis à l'affût et on a tout de suite trouvé les coupables. Il m'a suffi d'attraper celui-ci pour faire cesser l'illusion. Sauf que toi, tu étais tellement affolé que tu es parti n'importe où. Il a fallu attendre que tu rentres dans un arbre pour pouvoir te rattraper.

« Hé ! Hé ! C'est pas facile de te venir en aide, n'est-ce pas ?

- Je te remercie beaucoup, pour tout ce que tu as fait. Sans toi et Byblos, je serais encore à tourner en rond.

- Oh, ce n'est rien. Des jeux de lutins, ils auraient fini par s'en lasser.

- Mais où est Antioche ?

- Je crois qu'il ne s'est aperçu de rien. Il doit encore être en train de marcher, ou peut-être, vous attend-il plus loin.

« Maintenant, je vais m'occuper de ce lutin et pendant ce temps vous allez rattraper Antioche.

- Ne lui fais pas de mal, s'exclama Aloïs.

- Ne t'inquiète pas, je vais juste m'assurer qu'il a compris qu'il ne

doit plus te faire de misères.

Sous sa patte, le lutin semblait de très mauvaise humeur. Cependant, Aloïs perçut un éclair d'inquiétude dans le regard du petit être. Il ne douta plus que l'ours parvienne à le convaincre de cesser de les importuner. Il reprit alors Byblos sur son épaule et après un dernier sourire de remerciement pour T'Arthus, il partit rapidement sur ce qui lui semblait être un sentier.

Quelques instants plus tard ils rejoignaient Antioche à qui il raconta toute l'aventure. Antioche éclata de rire et lui pressa l'épaule.

- Ces lutins sont incorrigibles. C'est bon d'avoir quelqu'un comme T'Arthus pour nous aider dans ces cas-là. Maintenant allons-y, je voudrais arriver au château avant que la nuit ne tombe.

Le reste de leur parcours se déroula sans incident. La forêt était épaisse, mais Antioche semblait bien connaître le chemin qu'il suivait. C'était d'ailleurs, à peine un chemin, plutôt une sente tracée par des animaux et qui serpentait au milieu des arbres.

Soudain Antioche s'arrêta et Aloïs faillit lui butter dedans. Ils étaient arrivés au bord d'un lac. Le sentier qu'ils avaient suivi s'interrompait dans l'eau, entre deux arbres immenses qui se penchaient au-dessus du lac. Au centre, sur une île, il apercevait distinctement la silhouette d'un immense château. C'était une silhouette sinistre et il réalisa que c'était leur destination. D'un coup, il se mit à trembler, il ne voulait plus aller au château. Antioche, lui posa une main apaisante sur l'épaule.

- Ce n'est rien, tu vas très bien t'en sortir. J'ai confiance en toi. Ça va aller.

- Oui, merci, fit l'enfant en se reprenant. Mais comment allons-nous faire pour traverser le lac ?

- Ne t'inquiète pas, nous n'allons rien faire, c'est le lac qui va s'en occuper.

Effectivement, au bout de quelques instants, une barque vide apparut en provenance du château. Comme actionnée par un batelier fantôme, elle se dirigeait droit vers eux. Aloïs passa dans sa vision magique, pour voir quels sortilèges étaient en action. En fait, toute la surface du lac semblait magique. Elle brillait tellement

qu'il ne pouvait discerner un sort en particulier.

Pendant ce temps, la barque avait accosté et ils purent monter à son bord. Elle repartit aussitôt en direction du château, sur un lac immobile, comme en attente ou plutôt comme à l'écoute de quelque chose. Aloïs frissonna. Tout cela ne lui plaisait pas.

- Il ne faut pas jouer avec l'eau de ce lac, observa Antioche au bout d'un moment. Ce lac est doté d'une très ancienne magie, je crois que tu t'en es aperçu tout seul. Un monstre terrifiant y habite. Écoute-moi bien, il ne faudra pas chercher à t'enfuir du château, car le monstre ne te laisserait pas partir. Tu vas avoir à subir une épreuve, tout de suite, dès ton arrivée au château. Je sais que tu vas la réussir car tu portes en toi suffisamment de force magique pour ça. Mais si jamais, pour une raison quelconque, tu devais échouer, alors il faudrait attendre que l'on te ramène sur la rive, à l'orée de la forêt. Il est très dangereux de vouloir braver, seul, ce lac.

« Il y a autre chose encore. Tu ne peux entrer dans ce château avec aucune affaire personnelle. Tu vas me donner Les affaires auxquelles tu tiens et je vais aussi garder Byblos avec moi.

- Mais...

- Non, tu n'y peux rien, c'est comme cela. C'est un des enseignements du voyage. Il faut savoir laisser beaucoup de choses derrière soi. Mais cela ne veut pas dire qu'on les perd à jamais. Pour avancer, il faut s'alléger, si l'on n'arrête pas d'accumuler, on ne peut plus bouger.

« On va te prendre tous tes habits et t'en donner de nouveaux. Les affaires personnelles sont toujours confisquées. C'est pour ça que le plus sage est de me les confier. Je te les rendrai à ta sortie du château. Aies confiance en moi, je serai là le jour où tu quitteras cette école. Quel que soit ce jour, je serai là. Tu me fais confiance ?

- Oui, bien sûr.

- Très bien, c'est le principal. Ces sentiments, la confiance, l'amour, ce sont des choses qu'on ne pourra jamais t'enlever. C'est beaucoup plus important que des objets matériels.

Aloïs fouilla un instant dans ses poches, puis il lui tendit la pierre de

lune et le galet des lutins.

- Garde les soigneusement, surtout la pierre de lune.

Soudain l'enfant avait les larmes aux yeux. Au moment de s'en séparer, il regrettait de ne jamais s'être servi de la pierre.

- Je vais en prendre bien soin, répondit Antioche, en serrant les deux objets dans son mouchoir.

« Il y a une seconde chose que tu dois savoir. C'est lié au lac, bien sûr. Ce n'est pas pour rien que cette école est dans un château. Le château, tous les châteaux sont des lieux fermés. Ce sont des pièces, entourées par une muraille qui sert aussi bien à protéger et donc à empêcher les intrusions qu'à interdire de sortir. C'est pour ça d'ailleurs qu'aujourd'hui beaucoup de prisons ressemblent à des châteaux. Ce château en particulier possède une double enceinte : sa muraille mais aussi son lac. Et c'est probablement le lac magique qui est l'enceinte la plus redoutable.

« Tout ça pour te dire que cette fermeture, cette séparation du monde extérieur est le principe même de cette école. Tu vas entrer ici et tu n'auras plus aucune communication avec le monde extérieur, ni avec moi, ni avec quiconque, jusqu'à ce que tu puisses sortir, soit avec le titre de magicien du château ou soit parce que tu ne conviens pas, que tu n'as pas le niveau ou pas l'esprit du château.

« Cette fermeture constitue la base de l'apprentissage que tu vas suivre. C'est aussi pour cela que Byblos ne peut pas t'accompagner. Est-ce que tu as compris ?

Aloïs hocha de la tête. Il ne voulait pas penser à tout ça, car cela lui déplaisait profondément. Il savait qu'une partie de son hostilité venait du fait qu'il ne souhaitait pas changer de vie, qu'il ne désirait surtout pas abandonner les moments de bonheur qu'il avait connus. Il savait aussi que la vie était comme ça, il ne pouvait pas conserver et accumuler tout ce qu'il avait, tout le temps. Son passage au château était raisonnablement nécessaire et il devait tout faire pour en tirer le maximum de bénéfices.

Il hocha donc à nouveau la tête et sourit à Antioche.

Pendant toute cette conversation, la barque avait continué à

avancer toute seule comme mue par un moteur silencieux. C'était très troublant et cela venait renforcer les affirmations d'Antioche. Aloïs se força à nouveau à passer dans sa vision magique, mais il ne voyait toujours pas de sortilèges à l'œuvre. Bien sûr, le lac brillait d'une lumière bleue éblouissante mais même dans le bateau, il ne percevait pas clairement une magie en train de tirer ou de propulser.

Puis soudain, leur voyage se termina. Ils avaient traversé le lac et étaient arrivés à la rive opposée. Le bateau accosta dans un raclement de quille, frottant sur du gravier. Ils sautèrent dans l'eau pour patauger jusqu'à la rive. Devant eux se dressait la muraille du château. Elle était percée par une petite porte bardée de fer. Une porte sinistre, dans une muraille de pierre froide.

Antioche, Byblos sur l'épaule, regarda longuement Aloïs dans les yeux, puis il se détourna et saisissant le heurtoir toqua puissamment à la porte. Tout d'abord il ne se passa rien. Ensuite un bruit de pas, un raclement, se firent entendre de l'autre côté de la porte. Finalement un judas s'entrouvrit et des yeux froids les dévisagèrent. Quelques instants plus tard, de nombreux bruits de verrous que l'on actionnait leurs parvinrent. En grinçant, la porte finit par s'entrouvrir sur un couloir sombre, sans lumière, presque noir.

Antioche poussa silencieusement l'enfant vers l'obscurité. Puis il se détourna et, sans un seul regard, regagna la barque. Aloïs ne dit rien non plus, il ne fit pas de remarque, n'émit aucune protestation. Il avait remarqué quelques instants plus tôt l'eau qui brillait au fond des yeux du vieil homme. Pour lui, c'était un adieu suffisant. Il savait qu'il reverrait Antioche très bientôt.

Il avança dans le couloir sans lumière. Derrière lui la porte se referma bruyamment. Une voix l'interpella sèchement en slovène :

- Ne bouge plus !

- Que...

- Tais-toi !

Il resta figé sur place, sans rien voir, entendant juste des pas

traînants se rapprocher de lui. Au bout d'un moment, basculant dans sa vision magique, il eut l'impression de voir une énorme grenouille bleue s'avancer vers lui. Affolé, il recula de quelques pas, jusqu'à ce que son dos s'appuie contre un mur de pierre froide. Puis, soudain, une petite flamme s'alluma dans l'obscurité. Elle émanait du doigt d'un petit homme à l'air affable. C'était lui qui, quelques instants plus tôt, avait pris l'apparence d'une grenouille. L'homme le regarda longuement, puis lui fit un sourire :

- Tu es le fils d'Antioche ?

Aloïs réfléchit rapidement à cette question. Cela lui plaisait bien qu'on le prenne pour le fils d'Antioche, même s'il ne savait pas vraiment ce qu'avait dit Antioche pour l'inscrire au château.

- Oui, finit-il par répondre.

- Hum ! Peut-être que tu feras une bonne recrue. Avant d'être admis à l'école il faut que tu passes une épreuve. Est-ce ce que ton père te l'a expliqué ?

- Non, il ne m'a rien dit. Enfin, il m'a dit qu'il y avait une épreuve. Mais, il n'a pas précisé ce que ce serait.

- Ah ! C'est bien lui de faire comme ça !

L'homme eut l'air de réfléchir quelques instants, puis il reprit :

- D'abord, je m'appelle Gardouille. Et toi, c'est comment ?

- Aloïs, Monsieur.

- Bien, Aloïs. Je vais te laisser ici, dans cette petite antichambre. Tu vas rester dans le noir. Je vais bien sûr te laisser à manger et à boire. Ton épreuve est très simple, mais aussi très difficile, si tu ne connais pas la magie. Tu auras une journée complète pour faire de la lumière dans ce couloir. Tu as bien compris ? Si au bout d'une journée tu n'as pas réussi, tu ne seras pas admis dans l'école du château et on te reconduira à l'orée de la forêt. Bien sûr, tu peux m'appeler quand tu veux, soit pour me montrer la lumière que tu as faite, soit pour décider de renoncer. Est-ce que tu as des questions ?

- Non Monsieur. Mais je n'ai jamais allumé de lumière.

- Jamais ? Ah bon. Je ne crois pas qu'il faut t'inquiéter. Si Antioche t'a amené ici, c'est qu'il pensait que tu n'aurais pas de problèmes

pour entrer. En tous cas, il faut au moins que tu essayes.

- Je vais faire de mon mieux.

- Bonne chance.

Gardouille s'éloigna dans le couloir et disparut dans l'obscurité. La lumière s'éteignit et Aloïs entendit une porte se fermer.

Il commença par explorer le couloir à tâtons. Les murs étaient faits de pierres massives et froides qui dégageaient une odeur de terre. Cette entrée avait des airs de souterrain. À un bout, la porte vers l'extérieur se dressait, massive, bardée de fer et rébarbative. À l'autre bout, cheminant à tâtons, il se heurta à une forte grille hérissée de pointes. Il ne pouvait pas s'échapper. Contre un des murs, vers l'entrée, il y avait un banc de pierre. Il s'y laissa alors tomber, un peu découragé.

Il n'avait aucune idée de la façon d'allumer une lumière.

Antioche le faisait couramment. Mais il ne lui avait jamais expliqué comment il procédait. Il ne parlait jamais, il allumait simplement une flamme. Celle-ci naissait au bout de son doigt, comme s'il y avait une petite ampoule électrique. Pour Antioche cela semblait aussi facile que d'appuyer sur un interrupteur.

Aloïs essaya de réfléchir à comment il pouvait procéder. Mais plus il essayait et moins il comprenait comment cela était possible. Une seule certitude l'aidait à continuer. Il savait que d'autres le faisaient couramment. C'était le cas d'Antioche, c'était aussi celui de monsieur Gardouille.

Décidément il ne voyait aucune solution. Il fut pris d'un accès de désespoir. S'il ne réussissait pas l'épreuve, il ne serait pas admis dans le château. Il devrait retourner dehors et cette fois il serait seul. Antioche était certainement retourné chez lui. Comment le retrouver ? Et est-ce que le vieux monsieur, malgré ses promesses, accepterait de le reprendre chez lui ?

Aloïs frissonna dans le noir. À force de ne plus bouger il commençait à ressentir un froid intense. Peut-être que sa situation, qui lui apparaissait sans issue, jointe à la fatigue de la journée, aggravait sa sensation de froid.

Il se demanda brièvement depuis combien de temps il était ainsi

dans le noir. À ce moment, il s'aperçut qu'une assiette avait été posée à côté de lui. Ce fut l'odeur qui l'alerta en le faisant saliver. Une merveilleuse odeur composée des savoureux fumets issus d'un ragoût de mouton brûlant. À côté de l'assiette, il découvrit, en tâtonnant dans l'obscurité, une cuillère métallique. Comme il était affamé, en quelques instants il avait nettoyé l'assiette. Il but ensuite longuement à la bouteille d'eau qui se trouvait posée à côté. Le repas était arrivé sans qu'il s'en soit rendu compte. Peut-être qu'il n'était pas seul dans le noir. Peut-être que quelqu'un veillait sur lui. Et probablement que ce quelqu'un n'était pas trop mauvais. Il lui adressa un sourire, sans savoir si son message allait être reçu. Quelques instants plus tard, il s'était endormi. La fatigue, le bon repas et l'impasse dans laquelle il était avaient eu raison de lui. Lorsqu'il se réveilla, quelques heures plus tard, il avait très froid. Les dents claquantes, il se redressa brutalement, sans trop savoir où il était. Après quelques instants d'affolement, la mémoire lui revint et il se demanda combien il lui restait encore de temps. Peu, certainement.

Mais la première des choses qu'il devait résoudre, c'était ce froid pénétrant qui l'engourdisait et le paralysait. Ça, il savait à peu près le faire. Comme ce matin dans le brouillard, il lui suffisait de récupérer de l'énergie autour de lui et de s'en envelopper afin de retrouver de la chaleur. Ouvrant les yeux, il s'aperçut que de nombreuses lignes bleues, des lignes de magie, parcouraient le couloir. Tendait en esprit ses mains, il en saisit quelques-unes et les attira vers lui. C'était assez facile de les étirer, de les allonger et finalement de s'en servir pour se tisser un habit chaud. Afin d'accélérer son réchauffement, il activa la circulation de la magie. Rapidement, il se sentit à l'aise, complètement réchauffé.

Il entreprit alors de réfléchir à son problème. Mais, il ne voyait toujours pas comment produire de la lumière. Plus il y réfléchissait et plus il se disait que le pouvoir de faire du feu n'était pas celui qu'il maîtrisait. Lui, il avait un pouvoir sur l'eau. Or, l'eau était l'ennemi du feu. Non ! Cela ne collait pas... Antioche était aussi un magicien de l'eau et il y arrivait facilement. Comment faisait-t-il ?

Soudain il eut une idée. S'il ne pouvait pas faire du feu, peut-être pouvait-il agir autrement. Après tout il y avait plusieurs façons de faire de la lumière. Très excité, il se mit à y réfléchir intensément. Il ignorait s'il lui restait encore beaucoup de temps, mais il se savait sur la piste d'une solution.

Comment fait-on de la lumière ? Bien sûr, il y a les ampoules électriques que nous connaissons tous. Mais il ne pouvait tout de même pas réinventer l'électricité. Il ne savait même pas comment ça fonctionnait. Ensuite, il y a tous ces animaux qui produisent de la lumière, comme par exemple les vers luisants ou les lucioles. Peut-être, avec un peu plus de temps, aurait-il pu en attirer dans le couloir. Il était presque sûr que ces derniers pouvaient passer sous la porte. Mais c'était trop compliqué et une journée ne pouvait y suffire. En plus est-ce que c'était la bonne saison ?

Et puis soudain, il réalisa qu'il voyait déjà des lumières dans le couloir. C'était tous les fils bleus de magie qui striaient le passage. Peut-être que lui seul les voyait. Mais très certainement, il pouvait les rendre visibles pour les autres, au moins pour monsieur Gardouille. Lui-même arrivait maintenant très facilement à passer de son regard normal à son regard magique. Il pouvait donc vérifier si les gens normaux pouvaient être sensibles à ce qu'il projetait de faire.

Bien sûr, il ne savait toujours pas comment s'y prendre. Mais il avait maintenant confiance dans ses capacités. Il lui fallait juste un peu de temps...

D'une main, il attira vers lui l'un des fils qui couraient entre ses jambes. Il le regarda de près, l'examina, le tritura. Il força l'énergie magique à aller plus vite. Le fil se mit à briller beaucoup plus. Mais il n'était toujours pas visible. Il essaya d'en changer la couleur. Ce n'était pas si évident que ça. Il essaya d'en changer la température. Plus froid. Sans aucun résultat. Plus chaud. Plus chaud ! Le fil se mit enfin à briller, briller de plus en plus fort. Sous son regard magique le fil prenait une teinte bleue intense. Mais sous son regard normal, il commençait à dégager une lumière jaunâtre, une douce lumière tamisée. Du regard et de l'esprit il balaya l'ensemble

des fils magiques qui parcouraient le mur. Il accéléra le débit de chacun et se mit à transformer l'énergie magique afin d'en faire une douce chaleur. Autour de lui, la température se mit à monter, devenant plus agréable. Et en même temps, la lumière se fit peu à peu dans le couloir. C'était une magnifique lumière qui provenait de partout, de tous les murs, de tous les recoins, qui soulignait les joints des pierres, les poutres du plafond et qui rendait l'entrée beaucoup plus belle, beaucoup plus accueillante.

Soudain fatigué, épuisé par l'effort mental qu'il venait d'accomplir, Aloïs se rassit sur le banc de pierre. L'assiette et la bouteille à côté de lui avaient disparu. Désormais, il ne savait plus quoi faire. Il savait qu'il avait réussi l'épreuve et Gardouille lui avait dit d'appeler, dès qu'il en aurait fini. Mais il était si fatigué qu'il décida d'attendre un peu afin de se reposer. La fatigue l'écrasait. Il s'allongea sur le banc et s'endormit aussitôt. La chaleur l'aidant, il dormit même tranquillement, presque confortablement.

Soudain, une main le secoua. Dans la tiédeur du couloir illuminé, il releva la tête. C'était Gardouille qui venait le chercher. Ce dernier affichait un visage impénétrable, comme s'il s'interdisait toute émotion. Mais tout, dans son attitude, indiquait à Aloïs qu'il avait brillamment réussi.

Sans un mot, une main sur son épaule, Gardouille le guida à travers des enfilades de couloirs. Ces derniers, mal éclairés, semblaient froids et sinistres après la douce chaleur du couloir d'entrée. Mais Aloïs n'eut pas le temps de s'appesantir sur cette question. Gardouille le conduisait en effet à travers un véritable labyrinthe, à tel point que sa tête commença à lui tourner. À la fin, il titubait, plus soutenu que guidé par la main de Gardouille.

Ils finirent par arriver devant une porte plus décorée que les autres. Là, Gardouille fit une pause et regardant le garçon dans les yeux lui dit :

- Tu as réussi l'épreuve, je vais donc te présenter au directeur qui va t'accepter dans l'école. Ne dis rien, sauf si on te pose des questions. Tu as bien compris ?

- Oui, Monsieur.

Les 12 leçons du magicien

- Attends, ça n'a pas l'air d'aller, fit Gardouille en le regardant plus attentivement. Tu veux rentrer chez toi ?

- Oui, Monsieur.

- Ce serait une erreur. Le monde dans lequel nous voyageons ne permet pas de revenir en arrière. Tu connais peut être la cinquième leçon ? Non ? Il est dit que « le voyage est sans retour ». Toujours. Tu peux bien sûr revenir, mais ce que tu trouveras sera toujours différent de ce que tu as quitté. Aussi bien parce que les choses auront évolué en ton absence que parce que toi et ton regard auront aussi changé.

- Je ne comprends pas.

- Si tu retournes aujourd'hui chez ton père, chez Antioche, ce sera pour retrouver l'atmosphère heureuse de ton enfance. C'est vrai ?

Aloïs sourit intérieurement car c'était à peu près vrai. Pas tout à fait, mais assez vrai. S'il retournait chez Antioche ce serait pour retrouver les seuls moments heureux de son enfance. Il hocha vigoureusement la tête.

- Mais si tu retournes maintenant chez toi, rien ne sera pareil. Tous les projets que vous avez faits en pensant à l'école se seront effondrés. Tu seras dans une situation d'échec. Il faudra reconstruire d'autres projets.

- Ce sera peut être mieux...

- Je ne juge pas de ce que ce sera, bien ou mal. Je dis que ce sera différent. La leçon est la suivante : quand tu avances, le monde fait en sorte que tu ne puisses pas revenir sur tes pas. Ta naissance est derrière, ta mort est devant et le voyage n'a qu'un sens...

- Je crois que j'ai compris.

- Dans ce cas, allons-y.

Gardouille toqua sèchement, puis poussa à peine la porte. Il passa par l'entrebâillement et y tira le garçon pour le faire entrer. À l'intérieur un homme était assis à un bureau, l'air ennuyé.

- Qu'est-ce qu'il y a Gardouille, lui demanda-t-il en français ?

- Monsieur, nous avons un nouvel élève, lui répondit-il dans la même langue. Il vient de réussir l'épreuve. Pouvez-vous l'accepter dans notre école ?

- Quel est sa lignée ?

- C'est le fils d'Antioche, monsieur.

Le directeur releva brutalement la tête. Il fixa Aloïs d'un regard froid. Ce dernier crut qu'il allait s'évanouir. Cet homme était comme son père. Il avait la même voix, le même visage hautain, le même désintérêt pour les autres. Mais le directeur ne devait pas être son père, car il ne semblait pas le reconnaître. A moins, comprit Aloïs, qu'il n'ait beaucoup changé depuis son départ de la grande maison, six mois plus tôt, presque une éternité.

- Alors comme ça, fit le directeur sur un ton sec, tu es le fils d'Antioche ?

La voix du directeur, même dans ses inflexions sèches, était tout à fait celle de son père. Aloïs, tout tremblant, se força à répondre :

- Euh... oui, Monsieur.

- Je n'aurais jamais cru que ce vieux fou puisse mettre son fils dans notre école. Il a fini par reconnaître qu'il n'y connaissait rien, ajouta-t-il, en lançant un regard méprisant vers Gardouille.

Aloïs serra les poings, soudain très en colère. Non seulement son père ne le reconnaissait pas, mais en plus il critiquait la personne qui lui avait donné le plus d'amour au monde. À ce moment, Gardouille lui serra le bras, l'empêchant de parler. Le directeur agita alors la main, leur faisant signe de partir.

- C'est bon, ajouta-t-il, on peut l'admettre à l'école.

Gardouille l'entraîna derrière lui. Dès qu'ils furent un peu éloignés, il lui expliqua :

- Le directeur Carthage a toujours été jaloux d'Antioche. Ce dernier aurait pu avoir cent fois sa place, mais il n'en a jamais voulu. C'est pourquoi le clan des bleus a choisi Monsieur Carthage comme directeur. Et tu peux me croire, Antioche aurait fait un bien meilleur directeur pour cette école. Carthage le sait et en est malade de jalousie.

Carthage, songea Aloïs encore perturbé. Carthage, c'est vraiment le nom de mon père. C'est vraiment mon père...

- Ne t'inquiète pas, intervint Gardouille, se méprenant devant son sourire crispé. Normalement, tu n'auras pas souvent l'occasion de

rencontrer le directeur.

Leçon 6 : le monde est plus grand

Pour la nuit, Gardouille l'amena jusqu'à sa cellule où ils partagèrent un repas froid et où Aloïs put se reposer sur le divan.

La pièce était petite et fraîche. Ce fut la première chose qui vint à l'esprit d'Aloïs quand il y entra. Petite, pas plus de quinze mètres carrés, sans fenêtre, avec de la pierre apparente partout. Fraîche, justement par ce que la pierre absorbait la chaleur.

Puis, il réalisa que cette pièce contenait beaucoup plus qu'il n'y paraissait au premier abord. Un mur entier était couvert de livres serrés les uns contre les autres. Un mur de livres, un peu comme chez Antioche. Il commença à comprendre que ces livres, tous ces livres qui représentaient le savoir, étaient aussi un peu la marque des magiciens. La première leçon lui revint à l'esprit : « le livre est ton ami ». Il eut soudain la nostalgie de la cabane d'Antioche. Gardouille devait avoir prévu ce moment de faiblesse car il lui prit la main et l'accompagna jusqu'à un petit divan.

- Tu dormiras là, cette nuit, seulement cette nuit. Demain tu auras ta propre cellule, juste pour toi. À ce moment tu te débrouilleras tout seul. En attendant, voici une couverture. Mais tu peux aussi choisir un livre et lire un peu avant de dormir. Cela ne me dérange pas.

Aloïs réalisa alors, qu'outre le divan, qui devait aussi servir de siège pour un petit bureau posé à côté, il y avait un lit étroit au pied de la bibliothèque, un lavabo et aussi une armoire dans un coin. La pièce était petite, fraîche et surtout très encombrée. C'était une chambre où quelqu'un vivait pleinement. C'était surtout plus qu'une chambre, c'était un morceau de vie. Quelque part au fond de lui, il ressentit une grande gratitude pour Gardouille qui lui avait permis de venir s'immiscer dans son intimité, alors qu'il ne le connaissait qu'à peine. Gardouille lui avait fait un beau cadeau, un geste plein d'humanité, probablement pour l'aider à faire plus facilement la transition entre son ancienne existence et celle qui s'ouvrait à lui.

- Merci, dit-il, en y mettant tout son cœur.

Gardouille, hocha la tête, montrant qu'il avait compris.

Aloïs se sentit alors submergé par la fatigue. Il se contenta de

s'allonger sur le divan, tirant à lui la couverture. Quelques secondes plus tard, il dormait. Il ne sentit pas Gardouille qui le bordait, il ne perçut pas non plus la lumière qui s'éteignait.

Le lendemain, lorsqu'il ouvrit les yeux, il se demanda pendant un instant où il était. Puis il réalisa que ce n'était plus la cabane d'Antioche, mais une des cellules du château. Byblos n'était pas là. Il était tout seul.

Juste à côté un bruit le fit sursauter. C'était Gardouille qui s'habillait. - Tu es réveillé, c'est très bien. Il est assez tôt, nous avons du temps pour nous laver.

Il l'amena en suivant quelques couloirs tortueux qui descendaient, jusqu'à une sorte de hammam. C'était un ensemble de pièces meublées de gros blocs de pierre et de cuvette où l'eau coulait continuellement. Les premières pièces étaient très chaudes. Ils s'y douchèrent, se frottant mutuellement le corps avec des pierres ponce qu'il leur mit la peau à vif. Ensuite, ils allèrent se relaxer dans un grand bassin d'eau tiède. Ils n'étaient pas seuls, de nombreux autres enfants et adultes, hommes et femmes, tous mélangés, circulaient nus dans les pièces du hammam, certains très vite, d'autres comme eux, en prenant leur temps.

C'était la première fois qu'il utilisait des installations pareilles, devant autant de monde. Il en était vaguement gêné, bien que personne ne fasse attention à lui. Mais bientôt il ne vit plus tous les gens du château. L'eau chaude lui fit du bien et le réveilla complètement. Il se sentait calme et relaxé, prêt à partir à l'assaut du château.

Ils sortirent du hammam, drapés dans une serviette éponge. Gardouille l'amena à travers plusieurs couloirs étroits construits en pierre blanche jusqu'à une sorte de magasin. Après avoir fait tant de détours, Aloïs se sentait complètement pris de vertige. Il ne faisait plus attention à rien, si ce n'est à ne pas perdre Gardouille.

Le magasin était constitué d'une seule pièce munie de nombreuses étagères sur lesquelles étaient entreposées toutes sortes d'articles différents. Il y avait, entre autres, des habits, les chaussures, du matériel de papeterie, ainsi que tout un bric à brac dont Aloïs

n'arrivait pas à imaginer l'usage. Là, Gardouille lui choisit plusieurs tenues, toutes semblables, strictes et sobres, de couleur bleue. Il n'y avait pas vraiment le choix, si ce n'est pour la taille. D'ailleurs, Aloïs se rappela que les quelques enfants qu'il avait croisés, avaient tous cette même tenue.

Revenu dans la cellule de Gardouille, il put se changer pendant que son mentor jetait tous ses vieux vêtements. Aloïs n'osa trop rien dire, mais il sentit son cœur se serrer en voyant tous les cadeaux d'Antioche, disparaître dans la poubelle. Bien sûr, Antioche l'avait prévenu, mais entre savoir et ressentir, il y avait une grande différence.

Cela faisait bien deux heures qu'ils étaient réveillés. L'estomac de l'enfant criait famine. Gardouille dû s'en apercevoir car il le poussa vers la sortie de sa cellule et lui fit prendre la direction de la salle à manger, en lui indiquant qu'il était temps de s'occuper du petit déjeuner. Ils suivirent encore toute une enfilade de couloirs pour y arriver. Aloïs en avait la tête qui tournait. Comment allait-t-il pouvoir se retrouver dans ce dédale ?

La salle à manger était une immense pièce qui aurait pu contenir plus de cent personnes. Dans le fond, des tables étaient occupées par des tonnelets et des corbeilles de fruits. Au centre de la pièce, une dizaine de grandes tables étaient disposées pour le service. Les trente ou quarante élèves qui s'y trouvaient produisaient plus de bruit qu'un régiment tout entier. Une table à part, le long du mur, était dressée sur une sorte d'estrade. Plusieurs adultes y mangeaient en silence. Elle était visiblement réservée pour les enseignants.

A leur entrée dans la salle à manger, le silence se fit. Tous les regards convergèrent vers Aloïs. C'étaient des regards d'enfants, d'enfants de son âge ou un peu plus âgés. Tous le regardaient avec curiosité. Gardouille conduisit sans cérémonie Aloïs jusqu'à une table où quatre élèves, habillés comme lui d'une tenue bleue, étaient en train de le fixer avec de grands yeux.

- Ce seront tes camarades de classe. En tous cas, au moins pour les quelques mois à venir, indiqua Gardouille. Maintenant, mange,

ils t'indiqueront comment te servir.

Puis, Gardouille s'éloigna, se dirigeant vers la table des enseignants. Aloïs s'installa à sa place en silence, sous le regard spéculatif des quatre autres enfants. La table était garnie en abondance de pains, de confitures, d'œufs, de beurre et de tout ce qu'il fallait pour se remplir la panse. Pour les boissons, les fruits et tout le reste, il fallait aller se servir aux grandes tables, le long du mur.

Aloïs était très affamé, mais il était aussi très impressionné. C'était la première fois qu'il se trouvait avec autant d'enfants de son âge. Bien sûr, il avait fréquenté l'école, mais il y était toujours resté très solitaire. Ici c'était différent, il pressentait confusément qu'il allait devoir nouer des liens, afin de pouvoir vivre tranquillement.

Timidement, il jeta un regard sur les enfants de sa table. Il y avait deux filles et deux garçons. La première fille, une jolie blonde aux yeux bleus lui fit un grand sourire et lui déclara en anglais :

- Bonjour, je m'appelle Truite. Je suis le chef de cette table. À ma droite, c'est Crabe et Rouget est à ma gauche et voici Souris, la fille un peu idiote à côté de toi.

Elle marqua une pause théâtrale, puis reprit :

- Ici, nous avons des manières, nous ne sommes pas des paysans. Si tu ne veux pas avoir des ennuis, tu feras bien de respecter les règles.

- Bonjour Truite, moi c'est Aloïs, répondit dans la même langue le garçon.

Il était un peu surpris par cet accueil un peu trop ampoulé pour son goût.

- Mon cher Aloïs, je te prierais tout d'abord de mettre tes deux mains à table. Ne t'a-t-on jamais appris que c'est la plus élémentaire des politesses ?

Aux côtés de Truite, les deux autres enfants se mirent à ricaner. Aloïs ramena en vitesse ses mains à table, de chaque côté de son assiette et baissa la tête, confus et consterné. Sa vie au château commençait mal.

- Truite, va falloir le dresser, il semble qu'il est encore un peu

bouseux, intervint l'un des deux garçons avec morgue.

- Oui, tu as raison, Crabe, il va falloir le dresser ! Mais avant, il faudrait peut-être le laver, il sent encore le cochon, ricana l'autre garçon, celui qui s'appelait Rouget.

- Vous ne pouvez pas le laisser tranquille, intervint avec passion la jeune fille brune au visage ingrat, assise juste à côté d'Aloïs.

- Souris ! Ne te mêle pas de ça où il pourrait t'arriver des... menaça Truite.

La jeune fille rougit, se tortilla sur sa chaise mais ne répondit pas. Truite affichait un air mauvais tandis que Crabe ricanait. Aloïs rechercha le regard de Souris et lui fit un sourire en guise de remerciement. Elle eut l'air surprise, puis elle lui rendit la politesse par un timide battement de cils.

Cet échange discret ne le fut cependant pas assez. Truite sembla devenir furieuse. Toute blanche, elle fronça le nez, serra les lèvres, pendant qu'à table tout le monde retenait son souffle. Puis elle claqua des doigts en marmonnant quelques mots incompréhensibles. Souris avait l'air terrifiée.

Du coin de l'œil, Aloïs aperçut un éclair bleu, comme un fouet que tiendrait Truite et qui cinglerait vers Souris. Instinctivement il tendit son esprit et attrapa le brin du fouet . Agissant par réflexe, sans réfléchir, il fit un nœud assez gros au milieu du brin afin de le raccourcir. Le fouet, soudain moins long, claqua avec un bruit sonore juste au dessus de la table, en l'air. Tous les enfants, sursautèrent.

Sans l'intervention d'Aloïs, Souris aurait été cruellement touchée. Truite eut l'air perplexe, elle ne semblait pas comprendre pourquoi son sort avait échoué. Les autres, Crabe compris, pressentait que quelque chose s'était passé, mais personne ne savait vraiment quoi. Aloïs cacha son sourire et commença à manger comme si de rien n'était. Il ne savait pas comment il avait fait, mais ça avait été facile et il était content de son geste.

Finalement, se dit-il, en engloutissant une tartine beurrée, il s'amuserait peut-être bien au château. Pris par son repas, il ne vit ni l'air soulagé de Souris, ni le regard mauvais que lui lançait Truite.

Le reste du repas se déroula sans autres incidents. Plus personne ne parla, à l'exception de Crabe qui fit quelques commentaires déplaisants sur les enfants assis aux autres tables. L'ambiance était tendue. Les enfants se levèrent à tour de rôle, en silence pour aller chercher des boissons et des fruits en fonction de leur appétit. Truite se contenta de chipoter dans son assiette les sourcils froncés, tandis que Crabe dévorait tout ce qu'il y avait autour de lui. À la fin du repas, Aloïs avait le ventre plein, il se sentait bien. Il aurait bien aimé pouvoir retourner dormir. Mais Gardouille revint le chercher et, pendant que les autres enfants sortaient bruyamment du réfectoire, il le conduisit par d'étroits couloirs jusqu'à une petite pièce meublée d'un lit et d'un coffre.

- Ce sera ta chambre.

Sur le lit, se trouvaient les tenues qu'ils avaient choisies le matin même.

- Ce n'est pas très luxueux, il n'y a pas de chauffage ni de lumière, mais c'est très suffisant pour un magicien. Surtout pour un apprenti magicien. Tu produiras ta lumière et ta chaleur toi même. Il n'y a pas de clé non plus pour la porte. Je te conseille de la fermer par des moyens magiques, sinon je suis sûr que tes diables de camarades te mèneront la vie dure. Enfin, maintenant c'est ton problème. Quant aux toilettes, il faut aller au fond du couloir.

Aloïs, explora du regard l'étroite chambre. C'était un endroit pour lui et c'était son endroit, le lieu où il allait vivre désormais. Cela lui plaisait car il avait craint de devoir partager son intimité avec les autres enfants. Décidément, la vie en société ne l'attirait pas du tout.

- Maintenant, je vais t'amener à ton premier cours. Tu vas y retrouver tes camarades de table. C'est avec eux que tu vas apprendre, travailler, faire des exercices, du sport, t'amuser et manger. Normalement, tu passeras avec eux au moins les cinq prochaines années, avant que ta formation ne soit terminée. Mais certains restent ici toute leur vie et d'autres repartent très vite.

Aloïs, le regarda avec consternation. Passer cinq ans avec Truite et Crabe ! Heureusement qu'il aurait sa chambre comme refuge, pour

lui tout seul,...

- Et puis, ajouta Gardouille, tu vas rencontrer le professeur Dubrovnik qui va être ton tuteur pendant la première période de ton séjour au château. Il va évaluer ton niveau de magie, en fonction de quoi il programmera tes études. Sois correct avec lui. Pour toi, ce sera l'homme le plus important pour la prochaine année, surtout si tu n'es pas doué et que tu es obligé de rester plus longtemps.

Gardouille ne le laissa pas réfléchir plus en avant. Il le prit par l'épaule et l'entraîna hors de la chambre. De nouveau, il lui fit enfilier toute une série de couloirs jusqu'à une vaste pièce dont les hautes fenêtres s'ouvraient sur un soleil brillant. Consterné, Aloïs se demanda comment il pourrait revenir jusqu'à sa chambre.

Il eut juste le temps d'apercevoir le lac, immense et magnifique, avant de reporter son attention sur la salle. Les quatre autres enfants se trouvaient déjà assis, face à un vieux monsieur à l'air sévère. Celui-ci, apercevant Gardouille lui fit un bref signe de la tête. Puis, d'une voix hargneuse, il apostropha Aloïs en serbe :

- Tu es en retard. Assis-toi là. Et dépêche-toi !

Gardouille donna une tape dans le dos d'Aloïs et lui murmura dans la même langue :

- Ne fais pas attention à sa mauvaise humeur. Il est toujours comme ça, mais c'est un très bon professeur.

Sur ces paroles, Gardouille s'éclipsa pendant qu'Aloïs se dirigeait d'un pas incertain vers la place que lui avait désignée le vieux monsieur. Il s'y assit sans trop savoir quoi faire. Il n'avait ni stylo, ni papier, ni livres, rien pour travailler.

À la table, juste à ses côtés, se trouvait Souris. Elle lui fit un timide sourire. Plus loin, Truite affichait un air indifférent, en faisant semblant d'être concentrée sur un épais volume. Crabe abordait son air narquois habituel tandis que le quatrième garçon, Rouget, semblait vaguement inquiet.

- Je m'appelle Dubrovnik. Et qui nous fait l'honneur d'arriver si tard ?

Aloïs sursauta quand Souris lui enfonça un coude dans les côtes. Il n'avait pas compris que le vieux monsieur s'adressait à lui. Il se fit

tout petit en voyant que Dubrovnik devenait écarlate en attendant sa réponse. Le professeur ne semblait vraiment pas commode.

- Je m'appelle Aloïs...

- Donne-lui ta lignée, lui murmura Souris.

- Heu...

- Et on ne t'a jamais appris à donner ta lignée ! Ou peut-être que monsieur est de trop haute lignée pour nous ?

Dubrovnik semblait furieux, Truite et Crabe étaient aux anges.

- Je, je ne sais pas ce qu'est une lignée, fit Aloïs d'une toute petite voix.

- Mais de quel trou perdu sors-tu. Enfin ! Donne-nous au moins le nom de ton père. La lignée est le nom de ta famille de magiciens.

- Mon père s'appelle Antioche, mentit Aloïs en relevant le menton.

- Antioche... Antioche, je connais bien un vieil Antioche qui dans le temps a été un de mes étudiants. Un étudiant un peu stupide. Pas brillant du tout. Mais il est trop vieux pour être ton père, commenta Dubrovnik, en se grattant la tête. Les élèves l'écoutaient avec attention. La question de la lignée d'un magicien semblait être un sujet important. Aloïs secoua la tête, se demandant s'il avait eu raison de taire le fait que son père était le directeur de l'école. Puis, se rappelant que Carthage ne l'avait même pas reconnu, il serra les dents et se dit qu'il n'avait pas vraiment menti.

- Bon, quoi qu'il en soit, la lignée d'Antioche, qui que ce soit, n'est pas une des lignées reconnues par notre école de magie. Tu n'es donc qu'un magicien mineur. Ça se voit d'ailleurs à ta façon de te tenir et d'arriver en retard. Peut-être es-tu capable de mieux, mais il faudra le montrer. Aussi pour l'instant, j'attends de toi que tu te taises et que tu ne perturbes pas les leçons. C'est bien compris ?

- Oui monsieur, fit doucement Aloïs sous les ricanements de Crabe et de Truite.

- Tu vas suivre cette leçon sur ta collègue, Souris, qui est à côté de toi. Elle n'est pas d'une lignée plus fameuse et pas très brillante non plus. Il n'y aura donc pas de problème de protocole. À la fin des cours, tu demanderas à l'intendant, Gardouille, de te fournir livres et cahiers. Tu lui diras que ton niveau est « débutant, peu

prometteur ». C'est compris ?

- Oui, oui Monsieur.

Le cours était un cours de langue, il portait sur l'assyrien. C'était un sujet nouveau pour Aloïs et après avoir passé tant de temps avec Antioche à apprendre des langues nouvelles, il se sentit emballé.

Le cours lui-même était étonnant. Dubrovnik s'adressait uniquement à Truite et à Crabe. Il le faisait en serbe ou en slovène afin de décrire les subtilités de la grammaire assyrienne. Parfois il passait à l'allemand, une langue qu'Aloïs connaissait mal. Mais souvent, il était obligé de reprendre ses explications en anglais, car visiblement c'était la seule langue que Truite et que Crabe maîtrisaient. Pour Aloïs c'était une incroyable aubaine. Cela lui permettait de progresser tranquillement, à la fois dans sa compréhension de l'allemand et dans celle, balbutiante, de l'assyrien. Cela lui donnait le temps de consulter rapidement le gros livre qui se trouvait entre lui et Souris, d'y piocher les réponses aux questions de Dubrovnik et même d'y découvrir d'autres trésors. Souris, à ses côtés, ainsi que Rouget, étaient exclus du cours et ne faisaient aucun effort pour apprendre quoi que ce soit. Ils semblaient somnoler tous les deux. Truite et Crabe, de leurs côtés, ne faisaient pas beaucoup plus d'efforts pour répondre correctement. Leur niveau semblait même très mauvais. Finalement, il n'y avait qu'Aloïs qui s'amusait et qui apprenait. Aussi lorsque une grosse cloche sonna la fin du cours, ce fut le seul à le regretter.

- C'est la pause, annonça Dubrovnik d'une grosse voix. Souris, conduis ton camarade chez Gardouille.

- Oui monsieur, fit Souris en baissant la tête.

- Après tu le ramèneras. C'est moi qui suis son mentor.

« Ah là là ! Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça. Allez plus vite ! Plus tôt on en aura fini et mieux cela sera.

Il claqua des mains. Elle l'entraîna aussitôt à travers le labyrinthe de couloirs jusqu'à la chambre de Gardouille. Celui-ci les reçut avec un grand sourire.

- Alors les enfants, comment s'est passée cette leçon ? Aloïs, que

t'a dit le professeur Dubrovnik ?

- Il a dit : « débutant peu prometteur », répondit Souris tout doucement.

- Ah bon, fit Gardouille plutôt étonné. Mais pourquoi ? Ah oui, encore un qui a un problème avec Antioche. Ne t'inquiète pas, ajouta-t-il en tapant sur le dos d'Aloïs. Dubrovnik est honnête et comme c'est ton mentor, il va vite reconnaître ta valeur. En attendant, ça ne te fera pas de mal de reprendre toutes les bases. Je ne suis pas sûr que tu les connaisses bien.

Puis il se retourna, se dirigea vers un placard, y farfouilla un long moment et en revint les bras chargés. Au milieu de plusieurs cahiers et affaires scolaires, il y avait cinq livres minces qui brillaient d'une lumière magique.

- Aloïs, voici tes livres. Il y a ici cinq cours magistraux et donc cinq livres. Le premier est le livre de langue. Je devrais plutôt dire le livre des langues : langues vivantes et langues mortes, langues magiques et langues profanes, langues artificielles et langues naturelles. Il y a aussi le livre sur les artefacts. C'est pour le cours qui concerne les potions, les grimoires et tous les objets magiques. Le troisième cours magistral, qui est contenu dans le troisième livre, porte sur les soins. Soins magiques ou soins ordinaires, plantes médicinales, circulation de l'énergie, cristaux et autres instruments de soins. Dans le quatrième livre, il y a le quatrième cours qui concerne les auxiliaires du magicien. Ce sont essentiellement les animaux, qu'ils soient amicaux ou au contraire très dangereux. Enfin, le dernier livre porte sur la réflexion, l'intelligence, la pensée. C'est probablement le plus important pour le magicien apprenti. Tout ça, tu dois arriver à l'apprendre en moins de deux ans. L'idéal ce serait de mettre une année seulement. Mais il ne faut quand même pas aller trop vite, il est important d'étudier en détail et en profondeur ces concepts.

« En plus des livres tu trouveras dans cette pile des cahiers, des crayons et des stylos, tout ce qu'il faut pour pouvoir travailler.

Il mit toutes les affaires dans un gros sac de toile qu'il lui posa dans les bras. Aloïs lorgna le sac avec intérêt. Ce dernier n'était pas très

lourd, mais contenait beaucoup de choses bien intéressantes. En particulier, il était très pressé d'examiner en détail les livres magiques.

- Prends-en bien soin, on ne t'en donnera pas d'autres. En fonction de ton emploi du temps tu amèneras les livres nécessaires aux différents cours. Les autres tu pourras les laisser dans ta chambre.

- Il faut qu'on y aille maintenant, fit Souris. Le professeur Dubrovnik nous a demandé de revenir le voir. Il doit expliquer son rôle de mentor à Aloïs.

- Oui bien sûr, il ne faut pas le faire attendre.

- Merci beaucoup. Merci Gardouille, fit Aloïs alors qu'il partait.

Pendant qu'ils se dépêchaient dans les couloirs, pour rejoindre Dubrovnik, Aloïs demanda à Souris comment il se faisait qu'ils n'aient que cinq cours à apprendre.

- C'est peu, non ? A l'école normale nous avons beaucoup plus de matières.

- D'après ce que j'ai compris, répondit Souris, le nombre cinq est très important dans cette école. Il y aurait cinq niveaux de maîtrise différents. Nous sommes seulement au premier niveau. Nous avons aussi officiellement cinq tuteurs. Ton premier tuteur est Dubrovnik et quand tu auras progressé, tu en auras alors un second, puis un troisième et ainsi de suite. Il y a aussi cinq épreuves pour pouvoir avoir le diplôme de cette école. Comme moi, tu as dû réussir la première épreuve pour pouvoir entrer ici. Il y a quatre autres épreuves qui nous attendent. C'est pour ça qu'il ne faut pas s'étonner d'avoir cinq matières seulement. Après tout, il pourrait y en avoir cent, cela ne ferait pas de différence. Car ce que nous apprenons en premier, c'est la complexité de notre travail, de la magie, du fait d'être un magicien. Et nous pouvons rentrer dans cette complexité de mille manières différentes, sans jamais l'épuiser. Aussi, ses cinq matières sont une façon comme une autre d'aborder la complexité de la magie et de sa nature. Je crois que c'est la quatrième leçon. Je n'en suis pas vraiment sûre, car nous ne sommes en train de réviser que les trois premières. Mais je crois

avoir lu ça quelque part.

Arrêtons-nous un instant sur cette affirmation. Comme tout bon magicien le sait, il s'agit en réalité d'une partie de la huitième leçon. Cela nous montre bien que Souris n'a pas vraiment le niveau pour expliquer la magie à Aloïs. Si l'on généralisait, cela pourrait suggérer que bien souvent nos maîtres se trompent et nous trompent en nous assenant de fausses certitudes. Mais revenons plutôt à notre histoire...

Aloïs n'eut pas le temps de répondre aux propos diablement intéressants de Souris, car déjà ils arrivaient au bureau de Dubrovnik. Il toqua timidement à la porte. Un rugissement lui répondit :

- Entrez !

Il poussa doucement la porte, pendant que Souris lui disait dans le dos qu'elle resterait dehors pour l'attendre.

- Vous êtes encore en retard, s'exclama d'une voix glaciale Dubrovnik en serbe ! Allez, plus vite, dépêchez-vous ! Je n'ai pas tout mon temps...

Un peu intimidé, Aloïs se dépêcha d'entrer et de refermer soigneusement la porte derrière lui. Il resta figé devant le bureau, n'osant pas s'asseoir. L'attitude de Dubrovnik ne lui donnait aucune indication.

- Je vais être votre mentor. Cela veut dire que si vous avez un problème, il faudra venir m'en informer. Pour vous ce sera facile, parce que je prévois, qu'avec votre caractère de délinquant, vous n'aurez que des problèmes. Déjà, je suis trop bon d'accepter de vous parler, malgré tout votre retard. Sachez que la prochaine fois, cela ne se passera pas comme ça. De mon côté, il s'agit d'une corvée que je suis obligé d'accepter en tant que professeur. Cela ne me fait pas plaisir, mais je ferai mon devoir.

« Et puis le pire, c'est qu'il n'y a pas une once de magie en vous, ou alors tellement ridicule, que vous finirez par être renvoyé de cette école. Cela veut dire que je vais perdre mon temps avec vous. Mais c'est mon devoir de professeur et je m'y tiendrai.

« Est-ce que vous avez des questions ?

Aloïs fit non de la tête. Il ne savait plus trop quoi dire, après un tel discours.

- Et bien dans ce cas, filez !

Dubrovnik se repencha sur son bureau, plongeant son nez dans ses papiers. Aloïs s'en fut, se jurant au fond de lui de ne jamais s'adresser à son mentor. Dans le couloir devant la porte, Souris l'attendait. Elle devait avoir tout entendu, car elle lui fit un petit sourire complice.

- Ne te fais pas trop de soucis. Il est toujours comme ça, sauf avec Truite et Crabe. Maintenant, il faut qu'on y aille. Nous avons un autre cours avec Mme Sousse. C'est un cours super, je n'ai pas du toute envie d'être en retard et surtout pas de le rater.

Ils arrivèrent en cours juste à temps. Le professeur était une gentille petite femme boulotte, répondant au nom de Sousse, en charge du cours sur les artefacts. Aujourd'hui, elle donnait une leçon sur les potions, les tisanes et tout ce qui concernait les herbes de guérison. Le cours parut particulièrement fade et insipide à Aloïs, mais en revanche il semblait passionner Souris. À la fin, elle lui glissa que c'était exactement le travail qu'elle souhaiterait faire plus tard ; préparer des potions et soigner les gens.

Après ce cours, ils eurent droit à un rapide déjeuner puis à deux autres cours. Le premier portait sur les grimoires et l'art séculaire d'inscrire des indications sur les sorts, sur les potions et de manière générale sur tout acte de magie. C'était le professeur Porto qui s'en occupait avec brio. Le cours était vraiment très intéressant et tous les enfants étaient suspendus aux lèvres de leur professeur. Le second cours concernait la première leçon du magicien. Il était donné par un vieux monsieur du nom de Rome qui marmonnait de manière indistincte les commentaires sur cette leçon. Le professeur Rome était un personnage effacé et timide qui semblait presque s'excuser des leçons qu'il donnait. Son cours était tout à fait inintéressant et Aloïs, plutôt fatigué de sa journée, se mit à somnoler. Il en allait de même de tous ses camarades. La plupart dormait ou griffonnait sur des feuilles. Truite et Crabe discutaient dans un coin, en sourdine. De temps en temps Aloïs percevait les

ricanements de Crabe.

Souris devait l'accompagner et le guider un peu partout. C'était la consigne que Dubrovnik lui avait laissée. C'est ainsi qu'après le dernier cours, comme ils avaient une petite heure avant le repas, elle lui fit visiter toutes les installations accessibles aux élèves. En partant du hammam, vers les cuisines c'était immense, mais cette visite aida Aloïs à commencer à se repérer. Ils passèrent rapidement non loin de la bibliothèque et Souris promit à Aloïs de l'y ramener une autre fois. Déjà une grosse cloche sonnait pour annoncer le repas du soir et il ne fallait pas être en retard. Après un dîner assez calme, elle ramena Aloïs, titubant de fatigue, jusqu'à sa chambre.

La porte était ouverte. Pourtant, Aloïs l'avait bien refermée après les cours, juste avant de partir visiter le château. Ils se précipitèrent à l'intérieur. Ses affaires étaient toutes retournées et maculées de matières grasses et nauséabondes. On avait déversé sur son lit des seaux de boue et d'excréments. La pièce était dans un état effroyable. Souris serra le bras d'Aloïs.

- Oh là là ! Ils ont vraiment exagéré. On m'avait fait la même chose quand je suis arrivée. Je suis sûre que c'est Truite, Crabe et Rouget. Mais ne t'inquiète pas, nous allons tout nettoyer.

Aloïs s'assit par terre, prêt à pleurer, pendant que Souris partait chercher de quoi nettoyer la chambre. C'était sa pièce à lui tout seul. Et voilà qu'on y entrait et qu'on la vandalisait. Décidément, sa vie au château serait difficile.

À ce moment, Souris revint avec un balai, une pelle et un seau d'eau chaude. Ils tirèrent toute la lingerie, le couchage et les habits d'Aloïs dans le couloir. Heureusement qu'il n'avait pas d'autres affaires, pensa-t-il pendant qu'ils nettoyaient à grandes eaux toute la pièce. Ensuite, en attendant que la chambre sèche, ils portèrent les affaires à la buanderie pour les faire nettoyer. Puis, Souris lui trouva un nouveau matelas, des draps propres et des serviettes et les lui ramena dans sa chambre.

- Ouf, c'est fini, dit-elle en soupirant. Si j'étais meilleure en magie on n'aurait pas eu besoin de faire tout ce travail. Mais c'est pas grave,

ça a été vite.

- Merci beaucoup, Souris, sans toi ç'aurait été beaucoup plus difficile.

- Maintenant, il faut que tu apprennes à fermer la porte pour que personne ne puisse l'ouvrir. Moi, ce que je fais avec ma porte, c'est que je bloque par magie la serrure, comme ça personne ne peut ouvrir ma porte. D'ailleurs, depuis la serrure ne fonctionne plus vraiment à force d'être bloquée puis débloquée à chaque fois que je veux entrer dans ma chambre. Il faut que toi que tu te trouves un truc comme ça pour que personne d'autre, ne puisse entrer chez toi.

- D'accord, je vais y réfléchir demain. Maintenant je suis crevé et je voudrais dormir. En tout cas merci encore. Vraiment, merci beaucoup.

Aloïs, s'écroula sur son lit, dans les draps tout propres. Il s'endormit aussitôt pour se réveiller de bonne heure le lendemain. Il trouva une solution simple pour fermer sa porte. Il n'eut pas besoin de faire fondre la serrure, il se contenta de tisser des filaments bleus devant la porte. Quiconque voudrait la toucher s'y brûlerait. Dès lors il n'eut plus jamais à déplorer de vandalisme dans sa chambre.

Pour le reste, ce premier matin fut une répétition de tous les autres matins qu'il passa au château.

Après s'être réveillé, il partait au hammam où il se lavait énergiquement avant d'aller au réfectoire dévorer un solide petit déjeuner. Ensuite, sa journée se distribuait selon les différents cours qu'il avait à suivre. Le reste du temps, il revenait à sa chambre et se mettait à étudier ou à lire. Lui qui avait toujours été un élève peu attentif, étant isolé dans le château, il devint un élève modèle. Ainsi, un mois après son arrivée, Aloïs avait dévoré tous ses livres. Il connaissait pratiquement par cœur tout le vocabulaire du livre de langue. Il avait parcouru vite, mais en profondeur, le livre sur les artefacts, s'attardant particulièrement sur les objets de puissance célèbres. Malgré sa difficulté à comprendre parfaitement le grec ancien, il avait avalé complètement le livre sur les soins. Le quatrième livre était vraiment le moins passionnant. Il rassemblait

les quatre premières leçons du magicien, leçons qu'il avait parfaitement intégrées sous la houlette d'Antioche et sa lecture ne lui avait pas apporté grand-chose. Par contre, le dernier livre était celui qui l'avait le plus intéressé. C'était le livre qui traitait des animaux. Les questions de familier y étaient abordées en détail et cela lui rappela douloureusement le souvenir et l'absence de Byblos. Quelques passages dans ce livre portaient sur les animaux totem, mais il n'y en avait pas assez pour répondre à toutes ses questions, juste quelques allusions pour exciter encore plus sa curiosité.

Par hasard, lors d'un de ses cours de langue, Dubrovnik leur donna à étudier un texte en grec ancien qui portait sur les animaux totem. Le premier paragraphe expliquait comment certaines personnes peuvent soudain se trouver pourvues d'un totem. L'auteur du texte estimait qu'une personne sur dix se voyait révéler son totem, à travers des rêves, des hallucinations ou des apparitions. Ceci ne concernait pas uniquement les magiciens, mais tous les êtres humains, ce qui faisait que beaucoup de magiciens ne trouvaient jamais leur totem. Ce phénomène un peu curieux avait alimenté de nombreuses croyances et pratiques populaires. Certaines tribus anciennes avaient mis au point des méthodes à base de champignons ou d'herbes hallucinogènes pour provoquer l'apparition du totem. C'est que l'animal totem conférait à son maître des pouvoirs particuliers, caractérisés par une plus grande chance, une plus grande résistance, en un mot de meilleures capacités de survie. Ces pratiques semblaient indiquer que tout le monde pouvait avoir un totem, même si dans la vie courante, peu de gens avaient l'opportunité d'en avoir la révélation. De nombreux travaux de magiciens modernes avaient alors exploré ces voies, mais les résultats étaient décevants.

Arrivé à ce moment de la traduction du texte, Dubrovnik leur demanda si l'un d'entre eux avait déjà rêvé de son totem. Aloïs fut le seul à lever la main.

- Alors mon garçon, quel serait votre totem, d'après vous.
- C'est une licorne verte, monsieur.

Aloïs crut que Dubrovnik allait s'étrangler de rire.

- Mais cela n'existe pas. Il n'y a pas de licorne verte. La plupart des magiciens qui pratiquent notre magie et qui ont un totem ont un serpent bleu. C'est pour cela que nos ennemis nous appellent « les serpents ». Quoi qu'il en soit, les totems que nous pouvons avoir comme un rat, une belette, un corbeau ou le plus fréquemment un serpent sont toujours bleus. De même que les magiciens jaunes ont pour totem des lions, des chats ou des souris. Et tous ces animaux sont jaunes. Il n'y a aucune magie verte. Il n'y a donc pas de totem vert. En plus, je n'ai jamais entendu parler d'une licorne comme totem. Tu as dû te tromper, ajouta Dubrovnik, le visage hilare.

- Mais, professeur, c'est un monsieur qui s'appelle Tyr qui me l'a... qui m'a dit que mon totem était une licorne verte. Et il m'a dit que si on ne me croyait pas, il fallait que je donne son nom.

Aloïs ne remarqua pas que le visage de Dubrovnik s'était refermé dès la mention du nom de Tyr. À présent, le professeur avait un air menaçant.

- C'était dans une librairie, ajouta l'enfant, dans la ville de...

- Assez ! On ne t'a jamais dit qu'il ne fallait pas mentir, s'exclama Dubrovnik, criant presque. Je ne sais pas ce qui me retient de ne pas te punir ! Allez, assez de bêtises, on continue le texte.

Dans son dos, Aloïs entendit les ricanements et les moqueries de Crabe et de Truite. Humilié, il sentait qu'il avait les oreilles toutes rouges. Souris, lui fit un sourire compatissant qui ne le calma pas, il était tellement fâché qu'il ne fit plus attention à la suite de la leçon.

Les jours et les nuits passèrent sur des leçons sans cesse répétées. Sans s'en rendre compte, Aloïs progressa beaucoup. Il était désormais indéniable qu'il était, de loin, le meilleur de sa classe. Même Dubrovnik commença à lui montrer un peu plus de considération.

Un soir, à travers l'une des nombreuses fenêtres du château, il vit la lune pleine qui se mirait dans le lac. Il eut alors la violente nostalgie de Sélénée, cette amie à peine entraperçue. Machinalement sa main se porta à son cou, à l'endroit où il avait porté la pierre de lune. A cet instant il se sentit plus seul que jamais. Tous ses amis

étaient si loin de lui, Byblos, Antioche mais aussi Sélénée.

Puis soudain, une forme énorme effleura la surface du lac, comme pour avaler la lune dans l'eau. C'était certainement le monstre qui protégeait le château. Il semblait effrayant. Aloïs resta figé à essayer de voir des détails du monstre qui replongeait déjà.

L'instant de nostalgie s'enfuit avec lui.

Ne resta plus que la lune qui se reflétait sur le lac. La scène ainsi éclairée avait une sorte de douceur romantique. Aloïs voyait clairement les rives qui enserraient étroitement le lac. Soudain, il aperçut une silhouette massive qui bougeait dans l'ombre de la forêt proche. Ce fut bref, mais il aurait juré que c'était un ours, peut-être même T'Arthus.

Au fil des jours, il devint assez ami avec Souris. Plus que tout, c'est la solitude qui les rapprocha. Lors des moments où il ne voulait plus travailler, ils se promenaient ensemble dans les parties du château accessibles aux élèves. Ainsi, plusieurs fois ils passèrent non loin de la bibliothèque. Il n'avait de cesse qu'elle l'amène la visiter. Mais Souris avait horreur des livres et ne voulait surtout pas s'y rendre. Finalement, il insista tellement qu'un après-midi où ils n'avaient pas grand-chose à faire, elle l'y accompagna. Elle n'entra pas dans la salle, mais le poussa dedans en prenant soin de rester à l'extérieur. Ce faisant, elle lui chuchota à l'oreille :

- Le bibliothécaire s'appelle Pise. Va te présenter à lui et en lui disant que tu es un nouvel élève. Je suis sûre qu'avec ton goût pour les livres vous allez bien vous entendre.

Aloïs fit un pas en avant. Puis il s'arrêta ouvrant la bouche, ahuri. La bibliothèque était installée dans une immense pièce en hauteur, directement sous les toits. Elle comprenait deux vastes salles, la première ouverte à tous et la seconde réservée aux enseignants et aux élèves munis d'une autorisation. Les rayonnages montaient jusqu'au plafond et il y avait des livres partout. C'était stupéfiant ! La journée était belle et quelques rayons de soleil jouaient avec la poussière avant de tomber sur les livres.

Aloïs cligna des yeux, essayant de reprendre ses esprits. Jamais de sa vie il n'avait vu autant d'ouvrages. Il se souvint de la

médiathèque de son collègue et des longues étagères de livres colorés. À l'époque, il avait trouvé qu'il y avait déjà beaucoup de livres, mais là ce n'était pas du tout pareil, c'était énorme. Des dizaines de milliers d'ouvrages de toutes tailles et de toutes les couleurs, étaient rangés soigneusement, étiquetés et classés en attente d'un lecteur.

Un petit homme, tout en cheveux et poils gris, s'avança vers lui en se dandinant.

- Que voulez-vous, je ne vous connais pas, fit-il en accentuant de manière exagérée son chuchotement.

- Excusez-moi, vous devez être le bibliothécaire, M. Pise, sourit Aloïs en lui tendant la main. Je suis un nouvel élève, je m'appelle Aloïs et j'aime beaucoup les livres !

Un peu interloqué par cette déclaration, Pise lui rendit son sourire et tout d'un coup, semblant découvrir la main tendue d'Aloïs, et s'en empara et la secoua.

- Bienvenu Aloïs, si tu aimes les livres, c'est effectivement ici que tu trouveras ton bonheur. Nous avons une des plus riches bibliothèques de magie du monde. En tant que nouvel élève, tu as droit d'accéder librement à cette salle. Tu peux lire tous les livres que tu comprendras. Tu peux aussi accéder à la seconde salle, celle où nous rangeons les manuscrits plus rares, plus savants ou plus dangereux, mais seulement si tu as une autorisation expresse d'un enseignant. Autant te dire, cela n'arrive presque jamais, mais je pense que tu vas avoir assez à faire avec la première salle.

« Là, contre ce mur, tu as des livres généraux sur la géographie, l'histoire, la biologie, la zoologie etc. Tu as aussi toutes les grandes encyclopédies. Tout ça, on le trouve dans toutes les bibliothèques du monde.

« De l'autre côté, par contre, tu n'as plus que des ouvrages de magie ou portant sur la magie, ses pratiques, ses mythes, ses variantes, ses effets, enfin tout ce qui a trait à notre art.

« Il faut aussi que tu fasses la différence entre cette étagère et toutes celles-là. Sur cette étagère, il y a ce que nous avons de plus précieux dans cette bibliothèque. Il s'agit, de livres de magie

expliquant des sorts, des potions ou même des maléfices. Mais ces livres ont la particularité d'avoir été vérifiés et validés dans notre château.

- Cela veut dire que des magiciens ont essayé toutes les recettes de ces livres ?

- Oui, c'est exactement cela. Sur cette étagère, tout ce qui est écrit dans les livres fonctionne. Des chercheurs magiciens du château ont essayé chacun des sorts et éventuellement ont rédigé des commentaires pour les améliorer ou pour compléter ce qui ne fonctionnait pas. Il s'agit d'une connaissance très précise et très précieuse de la magie. Sur les autres étagères, tu peux aussi trouver des choses intéressantes, mais il n'y a que l'auteur qui te garantira que cela fonctionne. Et comme, la plupart des auteurs sont morts il y a des centaines d'années, il vaut mieux ne pas trop leur faire confiance.

- Est-ce que cela veut dire que dans ce château il y a des chercheurs qui travaillent sur la magie ?

- En fait, la plupart des travaux ont été effectués il y a plusieurs années. La nouvelle direction du château ne se soucie pas de la recherche. Je ne suis pas trop d'accord, mais ce n'est pas moi qui décide. Aussi, nous avons très peu d'élèves qui travaillent sur ces aspects.

- Pourtant ça a l'air génial, est-ce que moi je pourrais...

- Non, les chercheurs sont tous du cinquième niveau. Ce sont des magiciens déjà expérimentés. À ce niveau, ils doivent faire un stage pratique pour avoir le titre de magiciens du château. Avant, beaucoup de jeunes venaient étudier les livres de la bibliothèque et apporter leur contribution à la connaissance que nous conservons. Mais désormais, c'est très rare qu'un magicien du château veuille s'enfermer ici. Regarde autour de toi il n'y a presque plus personne. Cette école est tombée bien bas, conclut Pise avec un sourire amer.

« Ceci dit, si tu t'intéresses au livre, je peux te donner du travail à ton niveau.

- Oui très volontiers j'adorerais ça, répondit Aloïs avec un grand

sourire. Mais dites-moi, reprit-il, y a des ordinateurs ici ?

Effectivement plusieurs tables étaient équipées de poste de travail. Des consoles qui visiblement étaient connectées à Internet.

Pise se racla la gorge.

- Ce sont les seuls ordinateurs du château qui ont accès à l'extérieur. Tu comprends, ce n'est pas parce que le château est coupé du monde extérieur que la bibliothèque doit l'être.

- Mais, je croyais que nous étions complètement coupés ?

- Oui, c'est vrai en théorie, mais on ne peut imaginer un lieu de connaissance comme un endroit totalement clos. La connaissance évolue, se nourrit des évolutions et meurt si on ne l'utilise pas. Elle n'existe qu'en relation avec le reste, avec l'extérieur. Cette doctrine de la clôture est d'ailleurs une illusion. Il ne peut pas y avoir de barrière complètement étanche. Toi, par exemple, tu es bien arrivé au château. De même, tu en repartiras un jour. Tous les jours des gens arrivent et d'autres s'en vont. Une illusion te dis-je...

« Bien sûr, certains au château voudraient que nous nous coupions complètement du monde. Mais pour l'instant, nous tenons bon. Il est vrai que nous y arrivons aussi parce que tout le monde se moque de cette bibliothèque, commenta-t-il avec tristesse.

« Est-ce que tu as entendu parler de la sixième leçon, ajouta-t-il soudain ?

- Non, répondit un peu interloqué Aloïs.

- Alors sache que le monde est toujours plus vaste qu'on ne pourra jamais le comprendre. Voici la sixième leçon : « le monde est plus grand » que tout et surtout plus grand que ce que peut contenir ta tête. Il y aura toujours quelque chose que tu ne pourras pas comprendre, quelque chose de nouveau, de bizarre, d'étrange ou de merveilleux.

- C'est plutôt positif. Vous imaginez si on était obligé de vivre dans un univers où tout peut être connu et expliqué ?

- C'est pourquoi, vouloir enfermer la connaissance et vouloir former des jeunes à l'abri ou en dehors du monde est au mieux une idiotie, au pire une hérésie. Le monde est infini, plus grand qu'on ne peut le comprendre, il n'y a donc pas d'abri et il n'y a pas non plus de

dehors...

- Avec cette leçon, on dirait que vous parlez de Dieu. Vous croyez en Dieu ?

- Dans un monde sans limite, où tout est possible, Dieu est aussi possible, tous les dieux, d'ailleurs. Comme nous le savons, la magie et la sorcellerie sont possibles. Tout est possible...

Ils passèrent en marchant devant une table où une jeune fille tapait à toute vitesse sur un ordinateur portable.

- Et elle, qu'est-ce qu'elle fait ?

- Elle, répondit Pise en souriant à la jeune fille qui releva la tête avec des yeux rieurs. Elle s'appelle Héron. Elle est au niveau deux et pour l'instant elle m'aide à saisir des textes anciens.

« Lui, ajouta Pise en se tournant vers Héron, il s'appelle Aloïs, il vient d'arriver à l'école et je suis presque sûr qu'il va venir nous aider.

- Bienvenu Aloïs, murmura la jeune fille en rosissant et baissant les yeux.

Quelques instants plus tard, elle était de nouveau au travail. Aloïs jeta un coup d'œil au texte qu'elle transcrivait et qui était posé à côté d'elle. Les caractères en étaient étranges, il ne les connaissait pas. Pise devina aussitôt la question du garçon.

- C'est de l'hébreu ancien, proche de l'araméen. Tu devrais voir ça très bientôt avec Dubrovnik. Si tu es doué, tu seras ravi de voir tous les livres que nous avons dans cette langue.

Ils s'éloignèrent un peu et Pise reprit à voix basse :

- Héron est très timide et très sensible. Elle n'aime pas beaucoup ce qu'elle fait ici, je veux dire l'enseignement au château. Son seul plaisir c'est de travailler à la bibliothèque. Maintenant, elle consacre presque tout son temps à travailler sur des écrits anciens pour numériser ces textes qui sont souvent uniques. Nous avons un site où nous publions tous ces livres. Il y en a déjà trois cent cinquante.

- Mais les magiciens rouges, nos ennemis, peuvent alors les lire, s'exclama Aloïs choqué ?

- Tout ça c'est du baratin. Tout le monde peut les lire, et c'est tant mieux. Nous ne nous battons pas avec des livres. Eux aussi,

comme tous les magiciens, ils peuvent contribuer à produire des textes. C'est d'ailleurs une forme de sauvegarde de la connaissance. Si par exemple ce château brûle, toute cette bibliothèque sera perdue, mais les livres que l'on aura mis sur Internet seront sauvegardés. C'est très important pour nous et pour tout le monde.

Pise sembla s'enfoncer dans ses pensées, puis il releva la tête et sourit à Aloïs :

- Enfin, je ne crois pas qu'au château beaucoup de gens soient au courant de notre site Internet. Le mieux, c'est de ne pas en parler. Tu comprends ?

- Je crois, monsieur, fit Aloïs qui ne savait plus trop quoi penser.

En tous cas, soit encore le bienvenu ici, déclara Pise qui semblait s'être aperçu du trouble de l'enfant. Notre seule préoccupation, c'est la connaissance. C'est la renouveler, la valider et la transmettre. Comme je te le dis, nous sommes très heureux d'accueillir des jeunes comme toi que cela passionne. Pense à la première leçon, « le livre est ton ami ». Malheureusement il semble que l'esprit du temps oublie un peu tout cela. Beaucoup de monde veut des connaissances, mais uniquement des informations utiles, pour pouvoir se bagarrer ou s'enrichir. Tout le monde se fiche du reste. La dignité de l'homme n'est pas là.

Aloïs, s'était mis à hocher automatiquement de la tête. Tout cela le dépassait un peu. Il bascula dans sa vision magique. Contrairement à ce qu'il aurait imaginé, les livres ne brillaient pas tant que cela. Certains recelaient un peu de magie, mais pas trop. Puis, dans les rayonnages occupés par des ouvrages généralistes et par les encyclopédies, il aperçut un livre qui brillait violemment. Il irradiait une forte lumière bleue qui attirait l'œil.

- Et celui là, fit-il en tendant le doigt vers le livre rayonnant ?

- Que veux-tu dire par là ?

- Il y a là un objet qui semble plein de magie.

- Montre moi, lui demanda doucement Pise.

Aloïs se dirigea directement vers le livre qu'il tira du rayonnement. Pour lui, le titre rougeâtre était illisible, il semblait avoir été écrit par

une mouche marchant avec des pattes pleines de sang.

- Oups, fit Pise. Ce livre n'a rien à faire ici. Il a disparu de l'autre salle il y a un mois. Nous étions très inquiets. Mais c'est un livre magique qui n'en fait qu'à sa tête. Il est plein de connaissances interdites et son seul objectif est de les répandre le plus possible. C'est pour ça qu'il nous échappe toujours.

« Tu vois, commenta-t-il en serrant le livre contre sa poitrine, la connaissance ne peut pas être complètement contrôlée. Quelles que soient les efforts que nous faisons et quel que soit le contrôle que nous souhaitons exercer, la connaissance finit par nous échapper. Tiens, tu méditeras ce concept et nous en parlerons la prochaine fois. Moi, maintenant, je vais ranger ce livre à sa place. Profite bien de cette bibliothèque.

Et il s'éloigna en direction de la seconde salle. Aloïs le regarda longuement. Quand il était passé dans sa vision magique, il avait vu que le petit homme avait la forme d'un mulot bleu.

Un mulot ?

Leçon 7 : le monde est incertain

- Aujourd'hui nous allons faire la leçon sur les minéraux magiques, énonça le professeur Sousse, en les regardant par dessus ses lunettes.

Elle se tenait droite devant son bureau, contemplant la classe en attente. Derrière elle, un petit panier recouvert d'un torchon était promesse d'expériences intéressantes.

- Vous savez tous que les corps inanimés peuvent être de puissants catalyseurs de magie. C'est surtout le cas de quelques minéraux, de certains métaux ou pierres.

Elle prit une pause, le temps de les regarder par dessus ses lunettes.

- Qui peut me dire combien il existe de minéraux utiles pour les magiciens ?

Aloïs releva la tête, très intéressé. C'était la première fois qu'il entendait parler de pierres possédant des pouvoirs magiques. A côté de lui, Souris leva la main l'air incertain.

- Oui, Souris ?

- Je crois qu'il y en a cinq. Mais en fait je n'en connais que trois.

- Très bien, lesquels ?

- Eh bien, il y a le saphir, qui est la pierre des magiciens bleus. Et puis le rubis, qui est celle de nos ennemis. Il y a aussi l'or pour les mages neutres... Après, je ne sais pas.

- C'est déjà très bien. D'abord, je dois te féliciter d'avoir associé les pierres aux différentes formes de magie, lui répondit avec un grand sourire Sousse. Ceci est absolument essentiel. Fondamental.

Sous le regard de ses camarades, Souris ne put s'empêcher de rougir.

- Le saphir est le seul cristal utile pour la magie que nous pratiquons, reprit Sousse. Nous allons en faire bientôt le test. Mais avant, il faut savoir que le rubis est utilisé par les créatures du mal, celles qui pratiquent la magie du sang. L'or quant à lui sert pour la magie du soleil ou du feu. Bien entendu nous, les magiciens bleus, nous ne réagissons pas à ces deux composants. Seulement aux

saphirs. Quelqu'un peut-il me dire quels sont les deux derniers minéraux ?

Aloïs leva la main. L'évocation de la magie du soleil lui avait fait pensé à la lune. Il devait aussi y avoir une magie plus nocturne, liée à la pierre de lune qu'il avait portée au cou.

- Les pierres de lune, émit-il d'une voix timide.

- Non mon chéri, les pierres de lune n'existent pas, le détrompa avec gentillesse Sousse, tandis que Crabe dans son dos se mettait à ricaner avec ostentation. Quelqu'un d'autre a une idée ?

- ...

- Bon, ce n'est pas étonnant, car ils sont beaucoup moins connus ou moins utilisés. Les sages disent que les trois formes que nous venons de citer, forment une magie équilibrée. Mais ils reconnaissent en plus deux autres formes extrêmes, la magie du fer et celle du diamant.

- Mais je croyais que le fer était un poison ? fit Souris un peu surprise.

- Oui, c'est vrai. La magie du fer est la magie ordinaire, celle qui fait tourner le monde. C'est la magie des engrenages, des moteurs à explosion, des frigidaires et des locomotives. Et cette magie, malheureusement empêche les autres magies de fonctionner. Si vous voulez rendre impuissant un magicien, enfermez-le dans une cage en fer, un congélateur ou une automobile. Il ne pourra plus formuler de maléfices ! Mais le pire, comme le signale Souris, c'est que le fer est un poison mortel pour les créatures magiques comme les elfes, les farfadets, les gnomes et tous les êtres du monde des fées.

« De l'autre côté du spectre de la magie, il y a le diamant. C'est un peu le rassemblement de toutes les magies. C'est l'étape ultime de la magie. Mais c'est aussi probablement une magie réservée uniquement à quelques rares êtres surnaturels comme la licorne ou le Yéti. En tous cas, on ne connaît que très peu d'exemples de magicien humain qui maîtrise la magie blanche du diamant.

Sousse marqua une pause, puis reprit :

- Je reviens un instant sur la question du fer qui est importante et

doit être connue de tous. Dans les batailles entre sorciers ou entre magiciens, il existe de nombreux exemples où des adversaires plus forts ont été piégés au moyen du fer. Il faut donc que vous ayez à l'esprit le danger que cela représente. Vous êtes tous dotés de pouvoirs extraordinaires, mais ses pouvoirs ne sont rien dans un milieu où il y a beaucoup de fer. C'est pourquoi, plus tard, nous aurons des leçons sur le fer et le moyen de s'en protéger.

« Mais aujourd'hui, ce n'est pas le sujet, nous allons plutôt passer aux travaux pratiques.

Sousse se retourna vers son bureau et saisit la boîte posée derrière elle. Elle écarta le tissu qui la couvrait et présenta son contenu aux élèves. Il s'agissait de plus d'une centaine de petites pierres bleues, des saphirs certainement.

- Je vais recouvrir cette boîte et à tour de rôle vous aller passer la main sous le tissu pour tâter les différents saphirs. Vous allez les tester du bout des doigts et s'il y en a un qui évoque pour vous une sensation particulièrement forte vous le prendrez et vous le garderez.

« C'est un très bon moyen d'expérimenter le pouvoir des saphirs sur la magie bleue. Une fois que tout le monde aura eu son saphir, nous ferons un tour de classe pour que vous décriviez vos sensations. Est-ce que vous avez bien compris ?

Dans la classe les enfants hochèrent tous la tête d'un air enthousiaste. Cet exercice promettait d'être très intéressant.

- Alors nous y allons, s'exclama Mme Sousse avec un grand sourire.

Elle tendit la boîte à Crabe qui s'en saisit avec un air cupide. Son premier mouvement fut de soulever le voile et de regarder dans la boîte, mais il interrompit son geste devant le froncement de sourcils de Mme Sousse. Il ferma alors les yeux et glissa sa main sous le tissu. Aloïs qui l'observait attentivement, en utilisant son regard magique, vit tout d'un coup des étincelles bleues parcourir le corps de Crabe. Une espèce de luminosité bleutée se mit à l'entourer, englobant toute la boîte. Les autres élèves dans la classe retenaient leur souffle. Crabe retira soudain la main, comme tirée

par un ressort. Il avait le poing fermé et toute sa main rayonnait de lumière. Son visage affichait un sourire détendu. Pour la première fois, il semblait presque sympathique à Aloïs.

La boîte circula ensuite d'élève en élève. Truite mis beaucoup de temps à trouver sa pierre. Elle finit par extraire de la boîte, avec une moue de dégoût, un caillou grisâtre. Souris, au contraire, sembla s'embraser dès qu'elle mit la main sous le tissu. Le visage transfiguré, rayonnant, elle en tira une énorme pierre bleue qui brillait de mille feux et qu'elle brandit en l'air comme un trophée. S'apercevant soudain de son geste, elle eut un petit rire gêné, mais resta lumineuse, resplendissante, même sous le regard glacial de Truite.

Aloïs fut le dernier à essayer de trouver sa pierre. Il glissa tranquillement la main sous le voile mais, au moment où ses doigts effleurèrent les pierres, il eut l'atroce sensation d'être brûlé jusqu'à l'os. Il ne put s'empêcher de crier et perçut confusément les chuchotements et les ricanements des autres élèves autour de lui. Le temps semblait suspendu. Il était dans un univers terrible uniquement fait de souffrance. Toute la magie des saphirs le brûlait. Avec réticence, il se força à toucher les cailloux, afin d'en trouver un qui le fasse moins souffrir. Pour lui, cela revenait un peu à essayer de choisir à main nue, dans un panier de braise le charbon le moins chaud. Des heures de souffrance passèrent. Il se demanda, avec détachement, si sa main pourrait encore lui servir après cette épreuve. Finalement, ses doigts à vif finirent par trouver ce qui lui semblait être un glaçon, un caillou froid et doux qui lui fit oublier la douleur. Il l'attrapa convulsivement et arracha sa main de la boîte. Hébété, il resta un moment figé, comme en état de choc. Obscurément il sentait autour de lui qu'on lui enlevait la boîte de pierres et que quelqu'un (Souris ?) essuyait avec douceur la sueur qui coulait sur son front. Des exclamations fusaient de partout et il sentait des vagues d'excitation qui venait s'écraser sur le bloc de son indifférence. Même son estomac, pris de soubresauts et qui cherchait à expulser ses nausées, ne lui faisait plus rien. Il sentit aussi qu'on essayait de lui retirer la pierre qu'il avait attrapée. Mais

confusément il la serra au creux de sa main et on n'insista pas. Puis, ce fut le noir complet.

Il se réveilla dans un lit confortable, dans une pièce toute blanche et impersonnelle. Il était en pyjama, à moitié couché, le dos relevé par un coussin. La lumière était artificielle, diffusée par des lampes cachées. La pièce n'avait aucune fenêtre et il lui était impossible de savoir l'heure qu'il était. La magie était calme autour de lui, seuls quelques filaments bleus se traînaient paresseusement. Il ne percevait aucune activité magique particulière. Il n'y avait pas non plus de bruit, pas d'activité. Il était tout seul.

Il sentit dans sa main quelque chose de dur et il se rappela soudain le caillou qu'il avait attrapé dans la boîte pendant le cours. Péniblement, il ramena sa main devant lui. Cela lui demanda un effort considérable. Il était très fatigué.

La pierre qu'il tenait en main était petite, ronde, légèrement bleutée. À première vue, elle ressemblait à un bout de verre dépoli par la mer. Une pierre bien quelconque. Pourtant il sentait, sans vraiment le percevoir, le pouvoir considérable du caillou. Cette pierre était magique, au-delà de tout ce qu'il avait jamais perçu.

Ses yeux, pris de fatigue se mirent à errer. Il s'aperçut alors que la peau de sa main était toute rose. C'était comme si elle venait tout juste de repousser. Il se rappela alors la terrible brûlure qu'il avait endurée pendant les travaux pratiques. Peut-être que cette brûlure avait finalement été réelle. Peut-être qu'il avait vraiment eu la main brûlée. Cela devait donc faire longtemps qu'il était là, dans ce qui ressemblait à un hôpital, car il savait que la régénération des tissus brûlés prenait toujours du temps.

Des yeux, il chercha une sonnette, quelque chose qui lui permettrait d'appeler. Le mieux était de se renseigner. Mais il n'y avait rien et d'ailleurs un bruit de pas dans le couloir lui fit oublier tout désir de sonnette. La compagnie arrivait. Avec effort, il glissa la pierre dans la poche de son pyjama, pendant que quelques coups résonnaient à la porte. Mais il n'eut pas le temps de répondre que déjà celle-ci s'entrouvrait. Mme Sousse apparut alors, légèrement hésitante, comme marchant sur la pointe des pieds. Elle eut un grand sourire

quand elle se rendit compte que Aloïs était réveillé.

- Ah enfin, tu nous as fait une belle peur. Comment te sens-tu ?

- Ça va, ça va, répondit-il d'une petite voix, qu'il trouvât exagérément faible. Que s'est-il passé ? Comment suis-je ici ? Je ne me rappelle de rien.

- Je vais te raconter. Mais avant, montre-moi ta main.

Il lui tendit sa main, celle qui était toute rose. A sa vue, elle ouvrit de grands yeux et fit simplement un bruit de gorge, comme si elle ne savait plus quoi dire.

- Qu'est-ce qu'il se passe, Mme Sousse, je ne comprends rien ?

- En fait, moi non plus. Je ne sais pas très bien ce qui s'est produit. Mais c'est comme ça, parfois avec la magie. Peux-tu me montrer la pierre que tu as prise.

Lentement, en la fixant droit dans les yeux pour observer son expression, Aloïs sortit la pierre de sa poche et la lui tendit. Elle se contenta d'écarquiller les yeux pendant un court instant et sembla s'enfoncer dans ses pensées.

- Quoi ? Que se passe-t-il ? Qu'est-ce que cela veut dire ? s'exclama l'enfant.

- Eh bien, je n'en suis pas sûre. Mais cette pierre n'est pas un saphir. Il s'agit d'un diamant bleu brut. Si réellement il a un effet avec toi, cela veut dire que tu as une affinité avec les diamants. Ce qui est étrange, c'est qu'il s'agit d'un diamant bleu et donc nous parlons toujours de la magie bleue.

- Mais comment pouvez-vous en être sûre ? J'ai pris cette pierre simplement parce que c'était la seule qui ne me brûlait pas...

- Justement. Quant tu as sorti la main de la boîte, tu étais en état de choc. Tu avais le poing extrêmement brûlé. Et tout ça c'était il y a deux heures. Maintenant ta main est guérie, la peau a repoussé. C'est probablement ta magie conjuguée avec le diamant qui a œuvré à ta guérison. Je parie que tu te sens très fatigué ? Est-ce que je me trompe ?

Aloïs fit non de la tête. Il se sentait réellement épuisé. Mme Sousse eut un sourire satisfait.

- Cela prouve que tu as une affinité avec ce diamant. Il est aussi

possible que tu en es une avec tous les diamants. Il faudrait le tester. Mais moi, de mon côté je ne veux pas m'engager dans cette voie. Notre école est celle des saphirs, de la magie bleue. Tu comprendras quand tu auras séjourné plus longtemps ici. Mais tu pourras explorer cette voie toi-même, plus tard, le jour où tu en auras fini ici. En attendant je te conseille de dire à tout le monde que c'est un saphir que tu as dans ta main. La plupart des gens ne font pas la distinction entre un bout de verre et un diamant brut, ce ne devrait pas être trop dur. Il ne faudra pas non plus te vanter de ta brûlure. Est-ce que tu m'as bien compris ?

- Oui j'ai bien compris. Je ferai comme vous l'avez dit. Mais puis-je poser une question ?

- Bien sur.

- Je ne comprends pas pourquoi vous avez mis ce diamant dans la boîte. Ce n'est pas normal, si les magiciens du château ne doivent pas en utiliser...

- Oh, oui, tu as raison. En fait, je mets toujours d'autres pierres avec les saphirs. Un galet bleu, une améthyste et aussi ce diamant. Cela ajoute de la diversité et de la complexité à la situation de test. Mais je n'avais pas prévu que quelqu'un puisse en avoir l'usage !

« Quoiqu'il en soit, ne t'inquiète pas, tout cela n'est pas très grave, ajouta-t-elle en lui ébouriffant les cheveux et en lui faisant un grand sourire. Ce sera notre petit secret et de mon côté il sera bien gardé. Tiens, reprends ta pierre et garde-la dans ta main blessée...

- Merci Mme Sousse, vous êtes très gentille.

- Maintenant il faut te reposer. Tu en as bien besoin, si tu veux pouvoir revenir en classe demain.

Elle lui fit un dernier grand sourire et s'éclipsa tout doucement. Aloïs, la pierre toujours en main, se sentit partir en voyage, du côté des rêves. Il sentait que son corps se livrait à une intense activité. Puis tout s'apaisa. Son sommeil redevint tout à fait tranquille.

Finalement un petit bruit le réveilla. C'était Souris qui remuait sur une chaise, juste à côté de lui. Il cligna des yeux pour se réveiller.

- Coucou Souris. Qu'est-ce que tu fais là ?

- Oh ! Ça y est, tu as fini de dormir. Tu sais que tu nous as fait une

belle peur.

- Raconte-moi. Moi, je n'ai rien compris. Un instant j'étais en classe et après je me suis retrouvé ici. Que s'est-il passé ?

- Eh bien, au début je ne sais pas trop. Tu sais, j'avais tiré ma pierre et j'essayais de comprendre toutes les sensations. C'est tellement merveilleux ! Enfin, à un moment tu as crié comme si tu avais très mal. Ça m'a terrorisée. Même Crabe et Truite ont eu peur. C'est pour dire ! Et puis, tu as sorti ta main de la boîte et elle était toute brûlée. Y avait des cloques, du sang, tu avais perdu de la peau. Ça sentait la viande rôtie, c'était horrible. Tu es resté un moment immobile à transpirer, à saigner, sans répondre à personne. Heureusement que Mme Sousse t'a aussitôt lancé un sort pour t'endormir. Ensuite elle t'a fait transporter à l'infirmierie. Après, on nous a dit que l'on te soignait et que tu dormais. Fais voir ta main ? Il la lui tendit, le poing toujours fermé sur sa pierre. La main n'était même plus rose. On aurait dit que rien ne s'était passé.

- Oh dis donc ! Cela va mieux ! Ils ont fait du super travail, c'est presque incroyable ! Je suis très contente pour toi. Tu sais, j'ai eu très peur.

- Oui c'était très bien. J'ai été bien soigné, fit prudemment Aloïs, sans trop s'engager. Mais pour vous, comment s'est passée la classe, ajouta-t-il pour changer de sujet.

- Écoute, c'était merveilleux. Je suis désolée que ça se soit mal passé pour toi. Moi, j'ai trouvé une pierre qui me va très bien. Mme Sousse dit que c'est un cas intéressant parce que la pierre va me permettre de beaucoup progresser en magie. C'est incroyable, mais figure-toi que je vois maintenant les auras magiques. Quand quelqu'un lance un sort, je vois de la lumière. Il paraît que c'est très rare de visualiser la magie. En plus, j'ai l'impression qu'avec mon saphir, je vais pouvoir lancer des sorts beaucoup plus puissants que ce que je ne faisais. C'est merveilleux. En tous cas, les premiers essais sont supers...

- Je suis très content pour toi.

- Merci. Je suis tellement heureuse de t'avoir pour ami. J'ai vraiment eu très peur, tu sais. Mais dis-moi, comment est la pierre que tu as

trouvée ? Est-ce que tu peux me la montrer ?

- Bien sûr, fit Aloïs avec réticence, mais tu sais, je n'ai pas eu trop le temps de la regarder.

Il ouvrit sa main et pour la deuxième fois de la journée montra le diamant bleu. Souris eut l'air désappointé pour lui.

- On dirait un bout de verre. Je suis désolé, mais ce saphir semble avoir peu de magie.

- Tu sais bien que la magie est en nous et que la pierre n'est qu'un catalyseur, répondit paisiblement Aloïs.

- Oui c'est vrai. Tu as certainement raison. On a tous trouvé une pierre adaptée à notre magie. En tous cas, c'est exactement ce que nous a expliqué Mme Sousse. Et puis elle a beaucoup insisté sur cette histoire de catalyseur. Le saphir est un peu comme un interrupteur qui permet d'allumer la lumière, de faire circuler le courant électrique. C'est ce qu'elle a dit. Et donc, en soi il ne serait pas si important que ça. Sauf, ajouta-t-elle en riant, que tu aurais dû voir la tête de Truite. Elle a trouvé une espèce de bout de gravier horrible. Maintenant, elle est très vexée, surtout par rapport à ma magnifique pierre. Du coup, elle n'a plus l'air de savoir faire autant de magie. Ce n'est peut-être pas très gentil, mais ça me fait beaucoup rire. Si tu voyais sa tête !

Ils se moquèrent pendant un petit moment de Truite et de son vulgaire caillou avant de revenir à la dernière leçon.

- Et alors, demanda avec curiosité Aloïs, qu'est-ce que vous avez fait avec les pierres ?

- Tout d'abord, chacun a raconté ce qu'il avait ressenti. C'était génial, parce que nous étions tous sous le coup de la surprise. Même Crabe avait l'air sympa. Mais ne t'inquiète pas, fit-elle en riant, il est vite redevenu comme avant. Après ça, nous avons fait des exercices. Nous avons lancé les sorts les plus simples, comme émettre un rayon d'énergie pour allumer un bout de bois. Tu te rappelles comme j'avais du mal ? Et bien maintenant, je peux t'assurer que mes rayons sont beaucoup plus puissants. Je suis vraiment très contente. Tu sais, j'avais un peu peur de ne jamais être une bonne magicienne et de devoir quitter l'école. Maintenant,

je sais que j'ai de vraies capacités...

À ce moment la porte s'ouvrit. C'était Gardouille. Celui-ci entra doucement, sans afficher d'émotion particulière.

- On m'a dit que tu avais eu des problèmes, énonça-t-il. On m'a dit aussi qu'il fallait que tu te reposes. Jeune fille, il faudrait laisser votre camarade tranquille. Il a besoin d'une bonne nuit de sommeil pour pouvoir revenir en classe demain.

- Bien monsieur Gardouille, répondit-elle avec ironie. J'allais justement partir, il faut que je fasse mes devoirs. Au revoir Aloïs, murmura-t-elle en se penchant rapidement vers lui pour l'embrasser sur la joue. À demain, ajouta-t-elle, en partant rapidement.

- Alors mon garçon que s'est-il passé ? Apparemment beaucoup de choses, mais personne ne veut rien me dire. Peut-être que personne ne sait rien. En tous cas, il semble simplement que ce ne soit pas très grave. Sauf qu'à voir l'air de Mme Sousse, c'est une tragédie.

Aloïs garda le silence, se contentant de regarder Gardouille par en dessous.

- J'attends, garçon. Pas de cet air avec moi...

Puis, comme le mutisme d'Aloïs s'éternisait, il questionna :

- C'était un cours de quoi ?

- Les pierres, fit Aloïs.

- Ah ! Et tu t'es brûlé, paraît-il. Où ça ?

Aloïs lui tendit le poing, sans faire de commentaires. Gardouille jeta un oeil rapide, fit une passe de main autour de la main de l'enfant et fronça les sourcils.

- Ce sont les pierres qui ont fait ça ?

Il n'attendit pas de réponse et lui prit la main entre les siennes. Délicatement il lui ouvrit les doigts, mettant à jour le diamant bleu. Seul un petit mouvement des épaules, une légère crispation, trahit sa surprise. Il se contenta de jeter un regard perçant sur le jeune garçon avant de dire :

- C'est donc ça... Ne le dis à personne, sauf à Antioche, naturellement. N'en parle jamais ici.

Il regarda longuement Aloïs et ce qu'il vit sembla lui plaire.

- Mais tu es au courant déjà. Bien sûr, c'est Mme Sousse. Ah ! Ça explique la tête qu'elle faisait. Eh bien, continue à te taire. Et puis, il faut que tu te reposes beaucoup. Je vais te faire porter un repas reconstituant et tu vas dormir ici jusqu'à demain. Ensuite, tu pourras aller en cours.

« Quelle surprise tout de même que de te voir avec ce truc dans la main. Ça nous remet en tête la leçon sept. Le monde est profondément incertain. Je ne sais pas si c'est du bien ou du mal qui sortira de cette histoire, mais tout peut arriver.

- Ça c'est la sixième leçon. Tout est possible.

- Oui et non. La sixième leçon nous indique que le monde est plus grand que ce que l'on ne peut l'imaginer. Il n'a pas de limite et beaucoup de ses aspects échappent à notre compréhension. Mais ici dans la septième leçon, il est dit que : « le monde est incertain ». Cela veut dire que tu ne peux pas être sûr de ce qui va se passer. Ainsi le matin, quand tu te lèves, dans ton petit univers bien connu, bien clos du château, tu ne peux jamais savoir ce qui va arriver. Une météorite peut écraser le château, ou alors des magiciens rouges peuvent nous attaquer, ou encore, tu peux attraper un virus et dormir toute la journée et te réveiller demain sans comprendre pourquoi il manque une journée à ta vie. Parfois même, tu peux te trouver accorder à une étrange pierre magique, qui n'aurait jamais due être là. Rien n'est certain, même si le plus probable c'est que ta journée va se dérouler normalement.

- Oui, je le pense aussi tous les matins...

- Justement, ce que nous dit cette septième leçon, c'est de ne pas confondre ce que nous pensons avec la réalité. Ce n'est pas parce que nous pensons que les choses vont se dérouler d'une certaine manière qu'elles devront suivre ce déroulement.

- J'ai compris, mais c'est assez angoissant, non ?

- Au contraire, si tu admets cette incertitude, tout le plaisir de notre existence consiste à prendre des décisions convenables pour agir dans ce monde incertain... Sachant que la cinquième leçon précise bien qu'il n'y a pas de retour en arrière...

- Oui, les bons magiciens doivent être de sacrés joueurs de poker !

- Ah ! Ah ! Ah ! Tu as bien compris effectivement.

Gardouille se dirigea vers la porte et, le visage très sérieux, se retourna au moment de l'ouvrir.

- Quoiqu'il en soit, ne retiens une seule chose : je ne veux plus jamais entendre parler de cette histoire. Jamais ! Bonne nuit !

Et il s'en fut.

Le lendemain une infirmière sans grâce, impersonnelle et muette, lui apporta son petit déjeuner et ses habits. Il ne l'avait jamais rencontrée, aussi l'observa-t-il avec curiosité. Elle, par contre, l'ignora complètement. Lorsqu'il fut prêt, elle le renvoya avec son pyjama plié sous le bras. Il passa le déposer dans sa chambre et en profita pour reprendre toutes ses affaires d'école. Il se rendit ensuite en classe, c'était l'heure.

Ses camarades le regardèrent d'un drôle d'air, mais aucun ne fit de commentaires. Il s'agissait d'un cours avancé de langue, qui devait porter sur les structures savantes de l'assyrien. C'était un des cours préféré d'Aloïs, mais à sa grande déception, le professeur Dubrovnik n'était pas là. Un homme en noir, grand et mince, le remplaçait.

- Le cours de Dubrovnik est reporté, fit-il d'une voix glaciale. Tout le monde a son saphir ?

En réponse, les enfants hochèrent de la tête, c'était la consigne qu'on leur avait donnée la veille. Aloïs tâta la poche où il avait caché le diamant bleu.

- Dans ce cas, suivez moi, reprit l'homme en noir.

Et sans les attendre, il prit la porte et se dirigea vers les parties communes. Il les mena en direction des salles d'eau, pendant que, derrière lui, les enfants se bouscuaient afin de ne pas le perdre. Arrivé dans une des salles de bains, il ouvrit le robinet d'un des lavabos, faisant jaillir l'eau.

Il les contempla un instant avant de leur dire :

- Maintenant, je veux que chacun d'entre vous fige le jet d'eau. Il suffit pour cela de transformer l'eau en glace. Je vais vous montrer comment.

Soudain, Aloïs vit un déferlement de lumière bleue entourer

l'homme en noir. La lumière se précipita vers le lavabo et se concentra sur le robinet qui crachait de l'eau. L'instant d'après, le jet d'eau était aussi gelé qu'une fontaine en hiver. Plus aucune goutte d'eau ne s'en échappait.

- Que chacun d'entre vous prenne un lavabo. Ouvrez à fond le robinet. Prenez votre saphir à la main et avec ce surcroît de magie, gelez l'eau. Le robinet ne doit plus couler.

Les enfants se précipitèrent chacun vers un robinet. Souris sortit sa pierre et la tint délicatement entre deux doigts, au-dessus de sa tête. La pierre se mit aussitôt à flamboyer. A ses côtés, les autres enfants, sortirent chacun leur pierre, la tenant au creux de leurs mains. Tous se concentrèrent pour faire ce qu'on leur demandait.

Seul, Aloïs n'avait pas du tout l'intention de toucher au diamant. Son expérience de la veille avait été trop traumatisante, pour qu'il s'engage à la légère dans un nouvel essai. Il plongea sa main dans la poche et fit semblant de saisir sa pierre. Congeler l'eau qui coulait du robinet lui semblait être un exercice facile. Après tout, derrière la cabane d'Antioche, il avait bien construit une gigantesque licorne de glace. Il avait alors, assez facilement, congelé toute l'eau d'un ruisseau !

Il observa ce qui se passait autour de lui. Truite malgré toutes ses capacités de magie, n'arrivait à rien. Elle n'était pas du tout accordée à son caillou grisâtre. Elle faisait beaucoup d'efforts pour peu d'effets. En effet, c'est seulement de temps en temps que des parcelles de glace apparaissaient dans le jet d'eau du robinet. Mais c'était de bien maigres résultats, tout à fait insuffisants. Le garçon à côté d'elle, Rouget, ne faisait guère mieux. Plus loin, Crabe, avec son petit saphir, semblait mieux s'en sortir. L'eau qui coulait du robinet se congelait au fur et à mesure en petits glaçons qui s'accumulaient dans le lavabo. Cependant, l'eau continuait toujours à sortir du tuyau et bientôt les glaçons dans le lavabo débordèrent et se mirent à tomber en pluie sur le sol carrelé de la salle d'eau. Malgré tous ses efforts, Crabe n'arrivait pas à faire mieux. De la sueur dégoulinait de son front et lui tombait dans les yeux. Aloïs se retint de pouffer de rire. À côté de lui, Souris, rayonnante dans la

lumière de son cristal, semblait pousser de tout son corps contre le jet d'eau. Et cela marchait ! Une sorte de bouchon de glace fermait l'arrivée de l'eau. Pourtant la pression dans la canalisation était trop forte pour que Souris puisse relâcher son effort. Mais le résultat était là, l'eau ne sortait plus.

Aloïs reporta alors son attention sur son propre robinet. Ce qu'il fallait c'était geler l'eau au niveau du mécanisme. Comme il en avait pris l'habitude désormais, il capta un des flux de lumière bleue qui parcourait la pièce et le dirigea vers le robinet. Il se servit de cette énergie pour fermer le robinet et l'eau s'arrêta aussitôt de couler. Mais ce n'était pas suffisant. Aussi, il ne relâcha pas son contrôle sur la lumière bleue et en utilisa l'énergie pour geler l'eau qui restait à l'intérieur du robinet. Comme cela, personne ne pourrait à nouveau faire couler l'eau. Il relâcha alors l'énergie magique et se détendit, observant de nouveau ce qui se passait autour de lui. Truite, Crabe et Rouget avaient abandonné l'exercice. Leurs robinets crachaient sans entrave de l'eau. Souris luttait toujours, bloquant le robinet grâce à l'énergie qui transitait par son saphir. Un peu en retrait, l'homme en noir les observait. Il claqua soudain dans les mains.

- C'est bon, vous pouvez vous arrêter.

Il se dirigea vers les robinets, qu'il referma l'un après l'autre. Quand il arriva devant le robinet d'Aloïs et qu'il le trouva déjà fermé il se tourna vers lui et lui dit :

- Tu as triché. Je ne vous ai jamais demandé de fermer le robinet, simplement de geler l'eau.

- Je m'excuse, mais j'ai bien fait ce que vous nous avez demandé. J'ai fermé le robinet d'accord, mais j'ai aussi gelé l'eau. Vous pouvez vérifier.

Sans un mot, l'homme en noir essaya d'ouvrir le robinet qui était bloqué par le gel. Il mit alors sa main sur le tuyau glacé et ne fit aucun commentaire. Il sembla pourtant prendre sur lui-même, comme s'il cherchait à calmer une colère qui grandissait en lui. Au bout d'un instant, il se tourna vers les enfants et leur dit d'un ton froid :

- Retournez en cours. Et plus vite que ça !

Ils s'égayèrent sans demander leur reste. De retour dans la salle de cours, ils y trouvèrent le professeur Dubrovnik qui leur donna la leçon prévue, comme si de rien n'était. Les structures savantes de l'assyrien furent un soulagement pour Aloïs. Le reste de la journée se déroula normalement.

Le lendemain matin, alors qu'il se préparait à aller en cours, juste après avoir pris son petit déjeuner, il entendit cogner à la porte. C'était Gardouille, suivi de Souris.

- Laisse tes affaires de classe, tu n'en auras plus besoin, ou en tous cas pas de celles-là. Tu viens de passer de niveau de connaissance. Tu vas pouvoir aller dans la deuxième classe.

« Au cours de la seconde épreuve, celle que vous avez passé hier, vous avez été tous les deux sélectionnés, Souris et toi. Je suppose que je dois vous féliciter. En tous cas, c'est pour cela que je vais vous amener dans une autre classe, avec un nouveau professeur. Ce dernier s'appelle Djerba et il sera aussi votre nouveau mentor à tous les deux. Ce matin, je vais donc vous confier à lui. Ensuite, après manger, vous reviendrez me voir pour obtenir vos nouveaux livres.

Ce fut sans autres formalités qu'Aloïs laissa tout dans sa chambre, pour suivre Gardouille et Souris. Ils se dirigèrent vers une partie du château où ils ne s'étaient encore jamais rendus. Ils montèrent quelques escaliers et tournèrent beaucoup. Finalement, Gardouille les introduisit dans une grande pièce très claire dont les hautes fenêtres donnaient sur le lac. Elle ressemblait beaucoup à la salle de cours de Dubrovnik. Mais elle était située plus haut, à un étage ou deux au-dessus. Dans cette pièce il y avait un homme grand et mince, tout habillé de noir. C'était l'inconnu qui les avait testés la veille. Ce dernier remercia Gardouille d'un signe de tête et lança un regard pénétrant sur les deux enfants. Dès que la porte fut refermée sur le dos de Gardouille, il s'adressa à eux.

- Comme vous le savez, cette école forme sur cinq niveaux. Il y a aussi cinq épreuves. Vous avez passé la première épreuve pour entrer au château et hier vous avez réussi la seconde épreuve. Je

vous en félicite, mais que cela ne vous monte pas à la tête. Vous avez été à peine passables. Tout juste acceptables pour le deuxième niveau. Maintenant, il va falloir travailler beaucoup plus dur.

« Jusqu'à présent on vous a dit que la raison d'être de ce château était de former des magiciens. C'est exact, mais maintenant que vous êtes tous des magiciens du second niveau, il faut que vous soyez mis au courant de la véritable raison.

« Nous sommes en guerre.

« Que je vous explique : nous sommes en guerre contre les forces du mal, les magiciens rouges, ceux qui utilisent la magie du sang. Il s'agit d'une guerre ancienne et impitoyable. Si les magiciens rouges gagnent, l'humanité connaîtra une période d'horreurs et d'atrocités.

« La raison d'être de ce château est aussi et surtout de former des soldats pour cette guerre. À partir de maintenant nous allons vous apprendre à vous battre. Vous avez le droit de refuser. Dans ce cas-là, nous pouvons vous renvoyer à votre vie antérieure. Ce serait désolant pour nous, car vous avez fait la preuve que vous avez un potentiel pour nous aider, pour aider le monde dans cette guerre. Mais le règlement nous oblige à vous laisser le choix. Que choisissiez-vous ?

- Bien sûr, nous souhaitons apprendre et aider le monde, s'exclama aussitôt Souris.

Aloïs ne fit pas de commentaires. La réponse de Souris l'englobait. Elle ne lui avait pas demandé son avis, comme s'il allait de soi. Pourtant cette décision ne l'enchantait pas. Il ne voulait pas se battre. Mais avait-il vraiment le choix ?

Le regard glacé de Djerba se reporta sur lui, comme s'il attendait que ce dernier lui donne une raison pour le jeter dehors. Le silence s'installa dans la pièce et Souris tourna vers lui un regard incertain.

- Pouvez-vous me confirmer ce qui vient d'être dit, fit au bout d'un moment Djerba ?

- Et les magiciens jaunes, allons-nous aussi nous battre contre eux ?

- Là n'est pas la question. Les jaunes ont le contrôle des villes. Ils

nous en chassent dès qu'ils le peuvent. Il faut donc que l'on puisse se défendre contre eux. Mais ce n'est pas vraiment un problème, ni l'objectif de votre formation. Nous n'avons pas de guerre avec les jaunes, juste avec les rouges. La véritable question est, est-ce que tu veux continuer à travailler et apprendre dans cette école ? Est-ce que tu veux nous aider à protéger le monde ?

- Oui, je suis d'accord, confirma du bout des lèvres le garçon.

- Dans ce cas, je vais devenir votre second mentor. Je suis aussi le maître d'armes du château. À partir d'aujourd'hui et quelque soit votre niveau, c'est avec moi que vous vous entraînerez. Si vous avez des problèmes particuliers, venez me voir comme vous êtes allés voir votre mentor précédent.

« Et maintenant, vous pouvez vous installer. D'autres élèves vont vous rejoindre pour la classe d'armes et de bataille.

Ils se dirigeaient vers une table lorsque Djerba les interpella par derrière.

- Ah, et puis juste une chose qu'il faudra bien avoir en tête. Pour accéder au niveau suivant, la troisième épreuve consiste à tuer un sorcier rouge. Aussi, je vous recommande d'être bien attentifs à mon cours...

Ils avaient fini de s'installer lorsque plusieurs enfants entrèrent avec force bruits. C'était trois filles et quatre garçons, tous ayant entre treize et quinze ans. Ils ne firent pas attention à Souris ni à Aloïs et s'installèrent un peu partout, remuant chaises et tables avec fracas. Djerba, dos tourné laissa faire pendant un instant. Puis il se retourna sourcils légèrement froncés. Aussitôt, sans qu'aucune magie ne soit à l'œuvre, tout bruit cessa. Djerba se racla un peu la gorge, puis commença directement son cours.

- Dans les combats entre magiciens, il y a plusieurs façons d'attaquer et plusieurs façons de se défendre. Mais en définitive si vous êtes correctement entraînés et suffisamment astucieux, c'est la force magique qui compte. Qui peut me citer les trois façons d'attaquer ?

- Moi, Monsieur, fit un garçon en levant la main.

- Allez-y mon garçon.

- Il y a tout d'abord les attaques magiques directes. C'est par exemple, lorsque l'on refroidit le corps de son ennemi jusqu'à le congeler totalement. Il y a ensuite les attaques magiques indirectes. C'est le cas, par exemple, lorsque l'on envoie une boule de glace sur son ennemi. La magie sert à former la glace et à la propulser mais c'est le choc qui peut blesser ou tuer. Enfin la troisième forme est plus compliquée et plus difficile à mettre en œuvre. Il s'agit de la dissimulation ou de l'illusion.

- Bravo monsieur Perche. C'est tout à fait juste. Quelqu'un d'autre peut me dire quelle est l'attaque la plus efficace ? Oui, vous avez la parole.

- Il s'agit de l'attaque indirecte. L'attaque directe est trop facile à éviter pour un magicien. La dissimulation est trop compliquée et trop lente à mettre en œuvre. L'attaque indirecte permet de causer des dégâts massifs, sans que la magie soit particulièrement utile pour se défendre. C'est donc la forme la plus efficace pour l'attaque.

- Bravo vous aussi, monsieur Criquet. Décidément il n'y a que de bons élèves dans cette classe ! J'espère que vous serez tout aussi brillants pour les travaux pratiques. Pour résumer, nous ne pratiquerons ni l'illusion, ni la dissimulation dans ce cours, votre niveau de magie n'est pas assez élevé. Nous allons pour aujourd'hui nous assurer que vous pouvez éviter les attaques directes.

- La première question, à laquelle vous devez répondre de manière précise, c'est comment vous percevez la magie. Car c'est à partir de cette perception que nous pourrons travailler pour que vous puissiez détourner les attaques magiques directes. Bien sûr, cette partie ne concerne que les deux nouveaux. Est-ce que vous pouvez nous dire comment vous percevez la magie. Souris ?

- Eh bien monsieur, je perçois une pression sur mon corps quand je sens la magie dirigée contre moi. Mais ce n'est pas tout. Depuis que j'ai ma pierre je vois une sorte d'aura qui entoure les gens qui pratiquent la magie et les zones d'application des sorts. Plus la magie est intense et plus je perçois une forte aura.

- Et toi Aloïs ?

Aloïs hésita un instant. Il savait que son don qui lui permettait de visionner la magie était unique. Sans trop savoir pour quelle raison, il ne souhaitait pas en parler. Aussi se contenta-t-il de dire que lui aussi percevait la pression de la magie. Il savait que c'était le mode de perception le plus commun pour les magiciens.

- Bien, pour les magiciens qui perçoivent une pression, le plus simple est d'imaginer que l'on a dans le dos un tuyau, un peu comme un tuyau d'arrosage ou un tuyau d'évacuation. C'est par ce tuyau que la pression doit s'écouler. Dès que vous sentez la pression sur vous, il faut l'évacuer. Vous l'envoyez dans le sol, derrière vous.

« Criquet tu vas attaquer Souris avec un sort de compression. Souris, il s'agit d'une attaque directe qui, si tu ne fais rien, va te comprimer et t'écrabouiller. C'est aussi l'une des attaques les plus faciles à parer. Vas-y Criquet !

Aloïs, basculant dans son regard magique, vit distinctement des filaments partir du jeune garçon et s'enrouler autour de Souris. Celle-ci eut l'air de paniquer au début, devenant toute blanche puis toute rouge au fur et à mesure que les filaments se resserraient autour d'elle. Aloïs allait intervenir, en coupant directement les filaments, lorsque la jeune fille, s'illumina en brandissant son saphir. Aussitôt, les filaments se dénouèrent pour aller se perdre derrière elle. Elle se redressa en souriant. Criquet arrêta alors son sort.

- Bravo, fit Djerba d'une voix neutre. Maintenant, Perche, tu vas faire pareil avec Aloïs.

Aloïs n'eut pas le temps de respirer il sentait déjà sa poitrine le comprimer et ses oreilles bourdonner. Il crut qu'il allait se sentir mal, aussi repoussât-il violemment les filaments qui l'entouraient. Ceux-ci se brisèrent en claquant et revinrent fouetter le garçon en face de lui. Perche cria de douleur, il recula violemment, trébuchant, jusqu'à se cogner aux murs derrière lui. Un grand silence se fit. Tout le monde regardait Aloïs avec des yeux ronds.

- Qu'as-tu fait, gronda Djerba ?

- Je ne sais pas, ça a été si vite, j'ai eu peur et j'ai tout repoussé.

- En tous cas, cela a semblé efficace, mais ce n'est pas du tout l'exercice que j'ai demandé et donc cela prouve que même si tu as du potentiel, tu n'as pas la discipline. Il va falloir travailler sérieusement. Allez recommencez tous les deux !

Le second essai fut plus concluant. Perche, plus circonspect, l'attaqua avec modération, ce qui permit à Aloïs de dénouer les filaments autour de lui pour les relâcher dans le vide. Il n'avait pas très bien compris l'histoire du tuyau pour évacuer la pression, mais personne ne voyait ce qu'il avait vraiment fait et personne ne l'interrogea plus avant.

La leçon continua donc comme si de rien n'était. Ils s'attaquèrent les uns les autres, alternant les attaquants et les défenseurs. Ils testèrent ensuite d'autres attaques, en commençant par le froid, puis l'électricité et enfin le feu.

Souris sembla prendre beaucoup de plaisir à tous ces exercices. Sa nouvelle puissance l'enchantait et en faire étalage semblait la griser.

Au bout d'une heure la leçon se termina et ils s'arrêtèrent en sueur. Le cours d'armes, d'attaque et de défense fut le seul réel changement dans leur emploi du temps. Il prit la place du cours sur les quatre premières leçons du magicien. Pour le reste, ils continuèrent à suivre les leçons de Mme Sousse et de M. Dubrovnik. Ils y retrouvaient Truite, Crabe et Rouget et ils continuaient même à manger à la même table. Tout semblait presque comme avant. Personne ne leur posa de questions sur leur nouvel emploi du temps. Mme Sousse, par exemple, faisait comme si rien ne s'était passé. Elle avait repris son cours sur les potions et plus personne ne parlait des saphirs. Il y avait juste Souris qui semblait moins intéressée par l'apprentissage des mille façons de soigner les maladies. Elle s'était vraiment découverte une autre passion, avec le cours sur les armes et les combats. De son côté, Aloïs ne partageait pas du tout cette passion et se serait bien passé de ce nouveau cours. Il éprouvait toujours autant de plaisir pour les leçons de langue du professeur Dubrovnik. Il commençait même à pouvoir parler correctement l'assyrien et à lire assez facilement les

textes de grec. Cela lui ouvrait des perspectives passionnantes dans la bibliothèque où une grande partie des ouvrages était rédigée en grec.

Au fur et à mesure qu'il apprenait, il était néanmoins toujours autant frustré par tout ce qu'il ne savait pas. Ainsi, il s'était aperçu que la bibliothèque recelait aussi beaucoup de livres écrits dans une langue qu'il n'arrivait même pas à lire. Pise, interpellé sur cette question, lui expliqua que c'était de l'arabe. Dès lors il n'eut de cesse d'apprendre cette nouvelle langue. Renseignements pris, le professeur Dubrovnik lui déclara avec un grand sourire qu'ils allaient bientôt s'y attaquer. Cet immense sourire qu'il voyait sur le visage de Dubrovnik stupéfia le garçon, le laissant sans voix. Dubrovnik lui expliqua alors joyeusement que les ouvrages en arabe étaient réputés pour l'importance des savoirs qu'ils contenaient, en particulier au sujet des êtres surnaturels comme les djinns, les éfrits et autres démons. Regardant de plus près le professeur, Aloïs se fit la réflexion qu'il ne l'avait jamais vu sourire une seule fois.

À partir de ce jour, ses rapports avec Dubrovnik s'améliorèrent considérablement. C'était très vivifiant pour Aloïs, d'autant que l'étude des langues, lui permettait de se changer les idées et d'oublier combien le cours d'armes et de combat lui déplaisait. Il avait beau se questionner dessus, ce qui se passait en cours de combat n'était pas tellement dérangeant ou problématique. C'était plutôt l'ambiance qui régnait en classe, faite à la fois de concurrence, de violence et de froideur qui lui semblait beaucoup trop inhumaine. Et ce qui lui déplaisait aussi, c'était l'attrait que cette matière exerçait sur Souris.

Parallèlement à ces cours de langue, il passait donc de plus en plus de son temps libre à la bibliothèque. Au fur et à mesure qu'il s'éloignait de Souris, il se rapprochait de Héron. La jeune fille n'était pas vraiment bavarde, ils ne se disaient pas grand-chose, se contentant de travailler ensemble à la retranscription de textes anciens. De temps en temps il lui demandait des explications sur ce qu'il ne comprenait pas en assyrien. Elle avait toujours une réponse

précise à chacune de ses questions. Elle maîtrisait l'assyrien aussi bien que Dubrovnik et c'était pour lui un pur plaisir intellectuel.

Un jour qu'il travaillait à une retranscription d'un obscur texte grec, il tomba sur un passage qui parlait des animaux totem. Contrairement au texte qu'ils avaient étudié avec Dubrovnik, celui-ci disait que tout le monde, tous les magiciens et tous les êtres humains possédaient un animal totem. C'était un peu ce que lui avait raconté Antioche.

Il arrêta de saisir le texte et se plongea dans une profonde réflexion. Cette histoire d'animal totem le poursuivait depuis longtemps, depuis sa toute première rencontre avec la magie. Pourtant, dans cette école, personne n'en parlait, comme si le sujet n'était pas important. C'était assez étrange. Et puis, il y avait ces drôles de formes animales que les gens prenaient parfois quand il les regardait avec sa vision magique. Gardouille avait la forme grenouille bleue, Pise d'un mulot bleu et Djerba celle d'un immense serpent. C'était vraiment troublant.

Justement, Pise traversait la salle de bibliothèque. D'un geste, il lui fit signe et se dirigea vers lui.

- Bonjour Monsieur Pise, est-ce que je peux vous demander quelque chose ?

- Bonjour, Aloïs. Mais bien sûr, tu peux me demander ce que tu veux.

- Voilà, je me demandais si votre animal totem n'était pas un mulot. Pise ouvrit la bouche, comme stupéfait.

- Comment sais-tu ? Oui, c'est bien ça. Mon totem est un mulot, il m'est apparu il y a très longtemps, au moment où j'étais en situation très difficile. Je ne veux pas en parler, sauf qu'à ce moment, il m'a sauvé la vie. Mais comment... Depuis, il est réapparu plusieurs fois et toujours à des moments difficiles. Comment... Mais comment sais-tu cela ?

- C'est difficile à dire. Parfois, je vois des formes qui se superposent aux gens. Des formes d'animaux. Alors je me demandais si ce n'était pas leur totem. Apparemment, c'est le cas.

- Ouah, bravo. C'est vraiment très intéressant. Mais, il faut que tu

fasses bien attention à ce que tu diras aux gens du château. La question du totem est un peu hérétique en ce moment.

- Ah bon, mais pourquoi ?

- L'idée généralement admise est que les magiciens bleus ont pour totem un serpent. Ceux qui n'ont pas de serpent peuvent être considérés comme anormaux. En poussant les choses, certains parlent même de traîtres. C'est n'importe quoi, mais c'est assez dangereux. Si l'on apprend que tu es capable de reconnaître les totems, certains voudront t'utiliser pour débusquer ce qu'ils appelleront des traîtres. D'autres au contraire pourront avoir peur de toi.

- Ne vous inquiétez pas. Je n'en parlerai pas, fit Aloïs en se disant que ce ne serait qu'un nouveau secret de plus à porter.

Pise le considéra un instant avec inquiétude, lui fit un pauvre sourire, et s'en fut. Soudain Aloïs s'aperçut que Héron avait suivi toute la scène. Dès qu'il la regarda, elle baissa les yeux sur son travail, le visage impassible.

Que de secrets ! Le château des magiciens bleus était aussi le château des secrets et des intrigues...

Les jours passèrent avec à chaque fois un cours d'armes. Les élèves progressaient rapidement. Aux premières séances qui consistaient en attaques directes et en parades, succédèrent des exercices où il s'agissait de créer des armes. Ils travaillèrent beaucoup avec l'eau, la gelant et la modelant, tantôt sous forme de boules, tantôt sous forme de lances ou de lames tranchantes. Ensuite, ils s'entraînèrent à lancer les boules de glace et à planter les lances gelées dans des cibles. Ils se rendaient pour cela dans une vaste salle souterraine du château. Chacun partait avec un seau plein d'eau ou il puisait ses munitions liquides qu'il gelait aussitôt selon les formes demandées par Djerba. Ensuite, chacun lançait les armes sur des cibles situées au fond de la salle. Au début, ils les projetaient en utilisant leur simple force physique. Puis ils apprirent à se servir de la magie pour propulser les différents objets. Ce n'était pas très difficile, même pour Aloïs qui ne faisait pas beaucoup d'efforts pendant ces leçons.

Les 12 leçons du magicien

Petit à petit, ils devinrent tous très habiles, capables en un clin d'œil de figer des lances aiguës et de les propulser à toute vitesse dans un mannequin de paille située à vingt mètres. Progressivement, jour après jour, ils devenaient de dangereux combattants.

Djerba, malgré son attitude constamment froide et peu expressive, semblait assez satisfaits de leurs résultats.

Un jour, il leur annonça qu'ils allaient maintenant passer à un stade supérieur.

Leçon 8 : le monde est complexe

Comme d'habitude, il demanda à chaque élève de prendre un seau plein d'eau, puis de le suivre. Mais cette fois, il s'engagea dans des couloirs et des escaliers qui s'enfonçaient directement vers le cœur du château. Aloïs n'était jamais venu dans cette partie. Ce château était vraiment immense, songea-t-il en suivant le groupe. Finalement, ils arrivèrent à l'entrée d'un escalier étroit, escarpé et très mal éclairé. A la queue-leu-leu, ils descendirent longtemps des marches abruptes, dans une obscurité gluante. Un air humide et tiède venait leur battre le visage, en bouffées dérangeantes. Ils débouchèrent enfin dans une caverne aménagée. Dans un coin s'empilait ce qui ressemblait à de lourdes dalles de pierre.

- Équipez-vous de ces protections, leur intima Djerba, en leur désignant les panneaux de pierre.

Aussitôt, il leur montra comment faire, en passant une des armures. Elles étaient constituées de dalles taillées dans une sorte d'ardoise et qui étaient plus légères qu'il n'y paraissait. Il y avait des casques, des plastrons et des sortes de boucliers. Aloïs, comme les autres élèves, s'équipa d'une des armures minérales. Il passa le plastron, mit le casque et prit au bras le bouclier. Même si c'était plus léger que prévu, l'ensemble était terriblement pesant et fatiguant pour un petit garçon. Aloïs avait du mal à bouger et très vite il fut en sueur.

Lorsqu'ils furent tous dotés des lourdes protections, Djerba leur tendit un petit écran de pierre noir, une sorte de verre épais et fumé qu'il leur fit mettre sur le casque, juste devant leurs yeux. Cet écran filtrait complètement la lumière. Aloïs eut l'impression qu'il était devenu aveugle. Il réprima un sentiment d'angoisse.

- Pour l'instant vous ne voyez plus rien, c'est normal, leur indiqua Djerba. Je vais maintenant ouvrir la porte de la seconde caverne. Au centre de cette caverne est attaché un élémentaire de feu. C'est une créature très dangereuse. Mais ne vous inquiétez pas, elle ne peut s'échapper. Nous allons nous en servir comme cible. Vous allez ramasser vos seaux et me suivre dans la caverne. Ensuite, chacun d'entre vous va former des boules de glace et les lancer

contre l'élémental.

« Il s'agit d'un exercice presque réel. Vous devrez appliquer les techniques que nous avons apprises jusqu'à présent. Sauf que cette fois, bien sûr, l'élémental ne va pas se laisser faire. Il va se protéger. La seule différence avec une situation de combat réelle est que votre adversaire ne pourra pas vous attaquer. Il ne fera que se défendre.

« Maintenant, on y va.

Aloïs essaya de basculer dans sa vision magique, mais l'écran qu'il avait devant les yeux filtrait tout. Il était dans l'obscurité totale. Puis, il entendit un grincement et une intense lumière commença à filtrer à travers la plaque noire qu'il avait sur les yeux. Il discerna l'entrée de la grotte et au-delà, une boule de feu en agitation. Il vit ensuite les ombres des autres élèves qui se mettaient en mouvement pendant que la voix de Djerba les exhortait à avancer. Il s'engagea alors à leur suite.

Quand il fut dans la caverne et que sa vision se fut habituée à la lumière intense, il commença à discerner une forme dans le feu qui bougeait dans la fournaise. Ce quelque chose était contenu dans une cage en fer ou en acier. Aloïs se demanda un instant pourquoi l'acier ne fondait pas, avec toute cette chaleur. Puis, il se dit que probablement il était protégé par la magie. Malheureusement, son casque l'empêcha de vérifier.

Autour de lui, il vit alors que les autres élèves s'agitaient. Il puisait dans leur seau, façonnaient des formes de glace et les propulsaient vers l'élémental. Les boules qui partaient vers la fournaise apparaissaient comme des taches sombres qui s'évaporaient rapidement. Ce n'était pas très efficace, car la glace fondait trop vite. Aloïs, imagina un instant ce qu'il pourrait faire. Il suffisait de renforcer le froid de la boule en l'accompagnant par magie afin de compenser la chaleur du brasier. Ce ne devait pas être trop difficile.

À ce moment, Djerba l'interpella :

- Aloïs, que faites-vous donc ? Nous ne pouvons pas rester très longtemps ici, dépêchez-vous d'envoyer vos projectiles !

Cette voix, froide et méprisante, suffit à lui rappeler où il était. Il

commença à puiser dans son seau une poignée d'eau au creux de sa main. L'eau était déjà chaude. Il força son esprit à la refroidir, la modelant en même temps sous forme une petite boule. C'était un exercice maintenant facile et il n'avait pas besoin de sa vision magique pour l'accomplir. Puis il propulsa la boule vers le centre de la fournaise. Il essaya de conserver un fils de magie pour alimenter la boule en froid, mais là, sa vision magique lui manquait et il n'était pas sûr que le fils suive correctement la boule. Celle-ci, d'ailleurs, s'évapora très rapidement. Sans sa vision magique, il n'était pas capable de maintenir un lien avec ses projectiles. Résolument il releva sa visière tout en fermant soigneusement les yeux. Aussitôt, un déferlement de magie l'éblouit. Il y avait tous les filaments bleus tressés par les élèves autour de lui. Il y avait aussi une espèce d'aura qui venait de Djerba, ou plutôt du serpent bleu lové dans son corps. Mais, il y avait surtout cet intense rayonnement jaune qui provenait du centre de la caverne. Ce n'était pas le rayonnement d'un démon du feu, c'était l'aura glorieuse d'un magnifique oiseau, un phénix.

Aloïs avait beaucoup lu sur les différents animaux magiques. En particulier l'histoire du phénix l'avait extrêmement intéressé. Cet animal fabuleux, réputé pour renaître de ses cendres, était considéré comme particulièrement bénéfique. Comme la licorne, le cheval volant Pégase, ou le gardien Minotaure, le Phénix était un être de lumière qui ne faisait pas le mal et qui n'avait aucune raison d'être enfermé.

Mais il y avait pire. En effet, les barreaux de fer qui retenait l'oiseau prisonnier étaient renforcés par des flux de magie rouge. La magie du sang.

Il s'aperçut alors que l'oiseau le fixait d'un air implorant.

À ce moment, le phénix poussa un grand cri de détresse. Aloïs vit qu'un des projectiles avait atteint l'oiseau, le blessant légèrement. Était-ce parce qu'en le regardant il avait détourné son attention ? Toujours est-il que les défenses du Phénix avaient été entamées.

Battant des bras, Aloïs se précipita vers Djerba.

- Il faut arrêter ça. Ce n'est pas un démon, ce n'est pas un

élémental, c'est un phénix.

À ce moment, un projectile le frappa dans le dos, le meurtrissant profondément. Il ouvrit grand les yeux et cria. La lumière l'aveuglait, la lumière le brûlait. Il tomba à terre et ce fut la nuit noire.

Lorsqu'il se réveilla, il était dans le noir. Il se sentait fatigué, usé, vidé. Son visage était recouvert de pansements. Pas étonnant qu'il ne puisse rien voir. Il essaya de basculer dans sa vision magique, mais il avait trop mal à la tête. Il n'arrivait pas à se concentrer, il ne voyait rien.

Il ne savait pas quoi faire, il n'avait qu'à attendre. Il se rendormit. Plusieurs fois, il se réveilla dans le noir, ayant l'impression que tout bougeait autour de lui. Il avait chaud. Il avait froid. Il ne se sentait pas bien. De temps en temps, des mains impersonnelles approchaient un bol de bouillon de ses lèvres, lui tenait la tête pour l'aider à boire, puis la lui reposait, sans un seul mot. Lui-même, n'arrivait qu'à bredouiller des questions confuses et il n'obtenait jamais de réponse.

Il eut l'impression de rester ainsi pendant des jours, des mois ou des années peut-être. Puis, un matin (ou un soir ?) il se réveilla, se sentant mieux. Il essaya de bouger, mais à ses côtés une voix l'interrompit.

- Aloïs, ne bouge pas, tu es trop malade.

Il connaissait cette voix, il l'aimait même, mais il n'arrivait pas à se rappeler à qui elle appartenait.

- Que, qui c'est ?

- Comment, tu ne me reconnais pas ? Après tout ce que j'ai fait pour venir te retrouver !

Le cœur d'Aloïs accéléra, il avait reconnu la voix. Une onde de bonheur le submergea.

- Byblos, mon Byblos ! Comme je suis heureux que tu sois là ! Mais, comment ?

- Chut ! Je crois qu'on vient. Ne dis pas que je suis là, personne n'est au courant.

Il sentit que le petit chat sautait du lit pour aller se dissimuler dans un coin. Puis, il entendit la porte s'ouvrir. Des pas menus se firent

entendre et se rapprochèrent rapidement.

- Ça y est, tu es réveillé, fit près de lui la voix de Souris.

- Que s'est-il passé, l'interrogea-t-il, un peu mal à l'aise.

- Écoute, c'est plutôt à nous de te demander ce qui s'est passé. À vrai dire, on n'a pas bien compris...

- Quand tu dis « nous » et « on », tu parles de qui ? Du professeur Djerba ?

- Oui, répondit avec un peu de réticence Souris. C'est lui qui m'a demandé de venir te voir.

- Ah bon. Dans ce cas, tu m'as vu, tu peux repartir.

- En fait, ajouta Souris un peu gênée, Djerba veut aussi savoir ce qui s'est passé. Il est très occupé et n'a pas eu le temps de venir te voir.

- Il ne s'est rien passé. Simplement j'ai eu les yeux...

- Tu sais très bien. Tu as vu quelque chose. Tu as enlevé ton casque et tu t'es précipité vers Djerba. Que s'est-il vraiment passé ?

- Bon. Je vais te dire ce qui s'est passé. L'élémental prisonnier n'est pas un élémental. C'est un phénix, un pauvre phénix d'or qui souffre dans sa cage. Et sa cage est renforcée avec la magie du sang...

- Je ne te crois pas, tu as eu des hallucinations.

- Non, je n'ai pas eu d'hallucinations, tout le reste était normal. Toi, Djerba, tout le reste était comme d'habitude.

- Si tu n'as pas eu d'hallucinations, c'est que tu mens. Tu as toujours détesté Djerba. Tu es jaloux de moi, parce que j'aime ce cours et son professeur.

« Et puis, notre école doit former des magiciens qui puissent combattre l'ennemi. On a presque l'impression que tu es du côté de l'ennemi. On aurait dit que tu voulais sauver cet élémental !

Aloïs fit une pause. Il savait qu'il avait raison et que ce qu'il avait vu avait bien eu lieu. Cependant le changement de caractère de Souris, sa nouvelle façon de penser, l'affectait plus qu'il ne voulait se l'avouer. Il inspira à fond et reprit :

- Souris, je ne te reconnais plus. Que t'arrive-t-il ?

- Tu sais bien que nous sommes en guerre. Est-ce que l'ennemi est

plus miséricordieux que nous ? Tu sais bien que non. C'est difficile, mais il faut être sans pitié.

- Ce n'est pas ça qui compte. Si nous devenons comme ceux contre qui nous nous élevons, alors nous ne valons pas mieux qu'eux. Le véritable ennemi est celui qui refuse la pitié, la compassion, la tolérance. Il faut lutter contre tout ce qui s'oppose à cela.

- Attention, tu tiens des propos de traître. Nous devons nous serrer les coudes. Ce que tu dis ne peut que semer la zizanie entre nous.

- Mais Souris, il s'agit d'humanité. Nous ne pouvons pas cautionner une guerre, simplement parce qu'il y a un ennemi. Il y a toujours un ennemi quelque part, l'important, ce n'est pas de faire la guerre, c'est d'être humain.

- Arrête ! Je préfère arrêter là et faire comme si je n'avais rien entendu. Aloïs, tes paroles sont peut-être très belles, mais elles vont nous conduire à la défaite. Si ce ne sont pas des mensonges, il s'agit d'une trahison. Je ne sais pas pourquoi tu fais ça, par jalousie ou par méchanceté, mais je ne veux plus rien entendre de toi. Adieu.

Il entendit la porte se refermer derrière elle. Aussitôt, Byblos revint se blottir contre lui.

- Ouh là là ! Ta vie ne semble pas simple, lui murmura-t-il à l'oreille. Et puis c'est qui ce phénix emprisonné ?

- Le professeur Djerba nous a dit que c'était un élémental. Je crois que je suis le seul à avoir pu m'apercevoir que c'est un phénix. Les phénix sont des êtres bons qui utilisent la magie d'or et de feu. Ils font le bien et c'est pourquoi il n'y a aucune raison que nous en ayons un prisonnier au château. En plus, il est retenu prisonnier par la magie du sang. La magie de ce qu'on nous dit être notre ennemi !

- Eh bien il suffit de le délivrer.

- Tu as raison, c'est ce que nous allons faire.

À ce moment, de nouveaux pas les interrompirent. Byblos sauta aussitôt du lit, pendant que la porte s'ouvrait.

Il entendit la voix de Gardouille qui lui parlait depuis la porte. Alors

que cette voix était d'habitude plutôt chaleureuse, maintenant elle résonnait froide et incisive :

- Le conseil de l'école s'est réuni sur ton cas. Il apparaît que tu fais circuler des rumeurs fausses et dangereuses pour l'état d'esprit de cette école. Lorsque tu auras terminé ta guérison, tu seras renvoyé. « Personnellement, j'ai appuyé cette décision et je dois te dire que je suis très déçu par ton comportement. Je m'imaginais que tu étais d'une autre trempe, en tous cas, plus honnête. Tu ne ressembles pas à ton père.

Aloïs n'eut pas le temps de répondre ; la porte se referma sèchement.

Hébété par ces paroles très dures, Aloïs ne s'aperçut pas que Byblos était revenu sur son lit. Est-ce qu'il avait pu se tromper ? Est-ce que l'élémental lui avait envoyé une illusion ? Pendant un instant, il envisagea sérieusement cette possibilité. Puis, il comprit que s'il y avait eu une illusion, tous les autres élèves en auraient été témoins. Non, ce qui s'était produit, c'est que celui qui avait enfermé le phénix, ignorait la capacité spéciale d'Aloïs de visualiser la magie. Il avait dû trouver cela amusant de faire prisonnier l'oiseau avec des liens de sang et de le faire torturer par des enfants innocents. C'était effroyable. Il fallait vraiment libérer l'oiseau.

En plus, Aloïs allait être renvoyé. Il fallait donc qu'il se dépêche de libérer le phénix avant de ne plus pouvoir accéder au château.

À ce moment, il entendit la porte s'ouvrir à nouveau. Le petit chat sauta aussitôt du lit pour se cacher. Décidément, beaucoup de gens venaient le voir. Cette fois, il eut du mal à identifier la voix :

- Est-ce que tu vas bien ? Je t'ai apporté quelque chose pour t'aider.

-C'est qui ?

-C'est moi, Héron.

- Héron, comme c'est gentil d'être venue. Mais tu sais, je vais être renvoyé, pas grand monde me trouve fréquentable dans ce château.

- Oui, M. Pise me l'a dit. Il m'a aussi demandé de t'amener ton

saphir. D'après lui, tu vas en avoir besoin pour guérir tes yeux. « Son drôle de saphir » a-t-il dit en riant. Ensuite il m'a bien dit de te rappeler combien il t'a apprécié. Il ne croit pas que tu aies fait quelque chose de mal et il est très triste de cette décision.

Aloïs ne sut quoi dire. Puis il sentit qu'on glissait dans sa main une petite forme dure, certainement le diamant bleu. Enfin, il eut l'impression que quelque chose de très doux lui effleurait les lèvres. Ce fut tout. Peut-être qu'un adieu fut aussi murmuré, mais tellement doucement qu'il n'en était pas sûr. Ensuite, la porte se referma et Byblos remonta dans son lit.

Il n'eut pas le temps de parler au petit chat. Déjà, il s'endormait.

Quand, beaucoup plus tard, il se réveilla, il se sentait mieux, bien mieux. Il avait aussi très faim.

D'un geste, il arracha ses bandages. Il faisait nuit, mais il voyait parfaitement, comme si c'était en plein jour. Ses yeux étaient comme neufs, peut-être même meilleurs qu'avant. Il ne se rappelait pas qu'il était capable de voir dans la nuit.

Sur ses genoux Byblos se mit à ronronner.

- Il faut qu'on aille sauver le phénix. On ne peut pas laisser les choses comme cela. Ce n'est pas juste.

Byblos continua à ronronner, comme pour acquiescer, puis, d'un bond il sauta du lit et se dirigea vers la porte. L'enfant serra dans sa main le diamant bleu et se précipita pour ouvrir la porte. Le chat fila dans le couloir, Aloïs sur ses talons. Byblos semblait savoir exactement où il allait. Il se précipitait vers les portes qu'Aloïs devait lui ouvrir et enfilait les couloirs à toute vitesse. Il s'arrêta un moment dans un réduit, une sorte de petite cuisine où Aloïs trouva plusieurs plateaux repas sur un chariot. L'enfant en vida un dans un sac et ils repartirent. Ils s'arrêtèrent un peu plus loin dans un grand placard où était rangé du matériel de ménage. Là, Aloïs avala à toute vitesse le contenu du sac. Ce n'était pas très bon, ça allait trop vite, mais il se dit, à la fin, qu'il aurait bien fait de prendre le contenu de deux ou trois plateaux. Il avait encore faim.

- Au fait, dit-il à voix basse en s'adressant à Byblos, tu ne m'as pas dit comment tu étais arrivé ici.

- C'est pas le moment, grogna le chat. Mais c'était assez compliqué. Ce château est bien défendu. Le plus difficile c'était de franchir le lac et j'ai dû me cacher dans une barque. Brrr, c'était horrible !

- En tous cas, je suis très content que tu sois là.

- Moi aussi. Quand j'ai senti que tu allais mal, je me suis dit que... Enfin, Antioche ne voulait pas que je vienne, mais je suis parti quand même. Maintenant, tu as fini ?

- Oui...

- Alors on repart.

Ils reprirent leur progression dans les tunnels et les couloirs, progressant toujours vers le bas. Le chat les guidait avec un instinct très sûr. A un moment il fit presque entrer de force l'enfant dans un débarras, où ils attendirent jusqu'à ce que plusieurs personnes passent devant en parlant à voix basse.

- ... absolument le mettre hors d'état de nuire...

- ...maginez le danger qu'il représente...

- ...avec tout ce qu'il sait...

- ... son potentiel...

Aloïs, avec sa vision magique aperçut trois serpents bleus passer de l'autre côté de la porte. Il ne comprit pas exactement de quoi ceux-ci parlaient. Peut-être était-ce de lui ? Quoiqu'il en soit, il frissonna en reconnaissant la voix glaciale de Djerba. Elle semblait encore plus froide que d'habitude, comme chargée de venin.

Ils attendirent que le silence fût revenu dans le couloir, puis, ils repartirent dans le labyrinthe. A la fin, il ne sut jamais par quel exploit Byblos arriva à l'amener jusqu'à l'entrée de l'escalier. Il ne se posa d'ailleurs pas vraiment la question. Sans s'attarder, ils enfoncèrent dans les profondeurs, un peu comme des voleurs, rapidement et en silence. Après avoir descendu à toute volée les marches, ils débouchèrent dans la grande caverne. Comme la première fois, les armures étaient posées en vrac dans un coin. Il les dédaigna, certain de ne pas être blessé par l'oiseau. Cependant, malgré toutes ses certitudes, il hésita un peu devant la lourde porte qui bloquait la salle où était prisonnier le phénix. C'est

Byblos qui le décida en s'y frottant énergiquement. C'était une façon indiscutable de lui demander de l'ouvrir. Comme dans un rêve, il poussa la lourde porte. La lumière était aussi intense que dans ses souvenirs et elle l'aveugla aussitôt. Il ferma les yeux et se força à passer dans sa vision magique. D'un coup, chaleur et douleur disparurent.

Le chat l'avait précédé d'un bond en direction de l'oiseau de feu. Il n'avait pas l'air du tout gêné par la température.

Aloïs examina rapidement la situation. L'oiseau était toujours prisonnier des barres de fer et du filet de magie. Il semblait recroquevillé, peut-être était-il blessé. Il fallait qu'il le libère, qu'il le soigne et qu'il l'aide à s'échapper. Ça allait être très compliqué.

- Est-ce ce que tu me comprends, demanda-t-il en serbe.

Le phénix n'eut aucune réaction. Il essaya ensuite en slovène, en français, en italien et même en anglais, sans avoir aucune réponse.

- Ce n'est pas la peine de te fatiguer, lui indiqua Byblos. D'abord les phénix sont de très anciennes créatures qui ne parlent que les langues disparues comme le sumérien, l'araméen ou l'assyrien. Ensuite, tant qu'il est dans sa cage et qu'il reste prostré comme cela, il ne pourra pas t'entendre. Il faut supprimer les barreaux de fer pour qu'il puisse accéder à sa magie. Ensuite, il va falloir que tu le soignes, en lui donnant peut-être un peu d'énergie, de chaleur ou je ne sais quoi.

- Bon, d'accord. Je vais couper le filet magique et supprimer les barres métalliques.

- Fais attention, le sort de magie qui protège la cage est relié à un dispositif d'alarme. Il ne faut pas que tu le déclenches.

Aloïs aperçut effectivement que le filet de magie de sang était relié à l'extérieur par un petit fil rougeâtre qui s'enfonçait dans le plafond. Il devrait être raccordé à l'auteur du sortilège. Une sorte d'alarme. Dès que le sort serait supprimé, son auteur en serait prévenu. Mais dès qu'il mesura la nature de la protection, il comprit que ce ne serait pas très compliqué de la contourner. Il allait simplement distendre les mailles du filet magique, afin de mettre à nu la cage. Une sorte de tricotage, ou plutôt de détricotage magique. Ensuite, il

pourrait tordre les barres de fer.

Aussitôt, il tendit son esprit, comme s'il projetait de grandes mains magiques, et du bout de ses doigts il commença à tirer sur les mailles de lumière rouge. La sensation était plus que désagréable ou pénible, c'était très douloureux. Assez vite ses doigts mentaux commencèrent à le brûler. La magie du sang consumait son énergie. Il allait rapidement s'épuiser.

Puis, soudain il songea à son diamant bleu. Celui-ci l'avait souvent aidé, lui permettant de retrouver ou de mobiliser de l'énergie. Il enfonça sa main dans sa poche et en sortit la pierre précieuse. Aussitôt, il ressentit un regain d'énergie. Ses mains magiques semblèrent se régénérer. Avec cette nouvelle force, il s'empessa de défaire le maillage. Il tira sur les fils, les distendant, jusqu'à ce qu'il puisse les ôter de la cage et les ranger en tas dans un coin de la caverne. Le petit fil qui partait de la pelote au plafond était toujours intact. L'alarme n'avait pas été déclenchée. Son propriétaire ne devait toujours se douter de rien.

Pendant ce temps, la cage désormais sans protection commença à se ramollir sous l'effet de la chaleur. Bientôt l'acier allait fondre. Aloïs s'empessa de tendre ses mains magiques pour tirer la ferraille en arrière. Mais au contact du fer ses forces se dissipèrent. Comme on le lui avait enseigné, la magie était absorbée par le métal de la cage. Il lui fallait trouver un moyen indirect d'enlever la structure métallique.

Saisi d'une idée, il revint dans la première caverne et prit une des grandes dalles d'ardoise qui composait la partie principale des armures. Puisant de l'énergie dans le diamant, il l'envoya, portée par la force de sa pensée vers la cage dont la structure commençait à s'affaïsser. Il se servit du tranchant de l'ardoise comme d'un outil, une sorte de grosse truelle, pour plier, tordre ou trancher les barreaux de fer. L'ardoise s'effrita, mais tint bon et bientôt la cage métallique ne fut plus qu'un tas de barreaux tordus, déposés dans un coin, non loin du filet magique.

Il s'agissait maintenant de soigner le Phénix qui restait toujours prostré au centre de la caverne. Aloïs songea en souriant que les

cours de Dubrovnik allaient finalement lui servir. Il s'adressa en effet au phénix en assyrien :

- Monsieur le phénix, est-ce que vous m'entendez ?

L'oiseau de feu releva la tête, le fixant d'un œil aigu :

- Oui, mon enfant, je t'entends, lui répondit-il dans la même langue, mais avec un drôle d'accent. Es-tu venu m'aider ?

- Nous allons partir de ce château, de cette prison. Mais avant, il faut vous soigner. Pouvez-vous me dire comment je dois faire.

- Oh ! C'est facile. Il suffit de faire du feu. Je me régénère dans les flammes. Est-ce que tu sais faire du feu ?

- Je ne sais pas bien, j'ai beaucoup de mal avec la magie du feu. Mais je vais essayer.

Il se concentra pour faire naître des flammes. Depuis son arrivée au château, il avait beaucoup progressé dans ce domaine. Il savait allumer une bougie avec une petite flamme au bout du doigt. Mais faire naître un gigantesque incendie, alimenter un brasier ou déclencher une fournaise, c'était une autre question. Il serra dans sa main le diamant bleu, appelant à lui toute l'énergie qu'il pouvait absorber. Puis, il créa la flamme, directement sur le phénix. Il l'alimenta avec tout ce qu'il trouvait en énergie dans la pièce. Il la nourrit de toutes ses forces. Mais jamais il n'arriva vraiment à la faire grandir. Il semblait que la flamme était directement aspirée par l'oiseau. C'était étrange, c'était épuisant. À un moment, n'en pouvant plus, il s'affala par terre, relâchant toute sa magie.

Byblos fut tout de suite ses côtés, lui léchant le visage avec sa petite langue râpeuse.

- Je crois que c'est bon, tu l'as bien requinqué. Essaie de te reposer de ton côté, lui dit-il d'une petite voix.

Soudain, il eut l'impression déroutante d'être au coeur d'un coucher de soleil. L'oiseau de feu s'était envolé et venait de se poser à côté de lui.

- Tu t'appelles Aloïs, fit-il d'une voix douce. Tu m'as libéré de la cage et tu m'as soigné, je t'en remercie. Est-ce que tu peux me tendre ta main ?

Sans réfléchir (mais à quoi peut-on bien réfléchir dans ces

situations-là ?), Aloïs tendit la main, celle dans laquelle il tenait son diamant bleu. Du bout du bec, très délicatement, le phénix lui déposa une seconde pierre, exactement semblable, sauf qu'elle était toute jaune.

Ébloui, Aloïs examina le creux de sa main. Il avait maintenant deux diamants très similaires, un diamant bleu et un diamant jaune.

- Ferme la main, reprit l'oiseau.

Aloïs obéit sans poser de questions. Le temps n'était pas aux interrogations. Au moment où il fermait la main, il sentit dans son corps une drôle de transformation, comme si quelque part, quelque chose se remettait en place. Quelque chose qui aurait toujours dû être là, mais qui avait été absent pendant très longtemps. D'un coup, tout redevenait normal. Il se sentait bien, comme reposé après une longue nuit. C'était merveilleux.

Incrédule, il ouvrit la main. Il n'avait plus qu'un seul diamant, mais ce dernier était vert !

C'est ce moment que choisit Byblos pour le pousser du museau.

- Il faut y aller, lui dit-il. Il faut que nous nous sauvions. Je pense que ceux qui ont enfermé le phénix ne vont pas du tout être contents. Peut être pourrions-nous partir avant qu'ils ne s'aperçoivent que la cage est ouverte...

- Est-ce que tu peux nous guider, s'inquiéta Aloïs ?

- Tout de suite.

Le petit chat fila aussitôt, se faufilant dans la seconde caverne. Aloïs se retourna vers le phénix.

- Est-ce que vous pouvez nous suivre ?

- Si ça ne te dérange pas, je vais monter sur ton épaule.

- Mais, comment...

Il n'eut pas le temps de finir sa phrase. L'oiseau avait rapetissé et d'un coup d'aile lui avait sauté sur l'épaule. C'était étonnant, le phénix était plus léger qu'une plume et, même s'il ressemblait à une grande flamme, il n'était pas plus chaud qu'une bougie. Sans poser d'autres questions, Aloïs partit en courant à la suite de Byblos. Dans sa main, il serrait le diamant vert.

Soudain, Aloïs eut une sensation bizarre. Un éblouissement, puis

une sorte de trouble qui avait à voir avec Byblos. C'était sûr, celui-ci avait des problèmes. Aloïs se précipita dans la première caverne. Aussitôt la porte franchie, il se figea.

Au pied de l'escalier se tenait trois des jeunes gens qui avaient été ses compagnons de classe. C'était Criquet et Perche et entre les deux garçons se tenait Souris. Criquet tenait par le cou le chat inanimé, visiblement assommé.

- Je le savais, s'exclama Souris, tu as pactisé avec le démon de flamme. Nous avons eu raison de suivre les conseils du professeur Djerba et de monter cette brigade de surveillance...

- Mais non, il n'y a pas d'élémental, c'est un phénix, un animal magique, répondit Aloïs, consterné, il est...

- Ne l'écoutez pas, son esprit est sous l'emprise du démon, l'interrompit Perche.

- Et ça c'est quoi, une autre diablerie, s'écria Criquet, en balançant le corps inerte du petit chat.

- Ne lui faites pas de mal, grimaça Aloïs.

- Il faut l'enfermer dans une cage

- Rends toi !

- Ne l'écoutez pas !

Tout le monde s'était mis à hurler en même temps.

Puis, l'un des élèves commença à lancer un sort. Aloïs vit distinctement un filament de magie partir vers le tas d'armures en ardoise, probablement pour les lui projeter dessus et pour l'assommer. Instantanément, sans prendre le temps de réfléchir, il saisit le filament hostile et le tira vers la caverne suivante. Là, il le noua à l'amas métallique qui avait été la cage. Il renouvela son geste avec les autres filaments qui jaillissaient de ses anciens compagnons de classe. Ceux-ci, les yeux exorbités, avaient beau multiplier leurs attaques, toute leur énergie s'écoulait et se perdait dans la ferraille.

Ensuite, posément, Aloïs tissa un réseau très fin de petits fils, une sorte de nasse qui englobait les trois élèves et les empêcherait de le suivre. Puis il ramassa le petit chat et s'élança à toute vitesse vers l'escalier. Le temps qu'ils se dépêtrissent de son piège magique,

ils seraient loin. Au dernier moment, juste avant de quitter la caverne, il ouvrit tout grand les yeux. La nasse magique était faite de lumière verte. Verte !

Il secoua la tête et s'engouffra dans l'escalier. Il avait dû mal voir. Arrivé en haut des marches, légèrement essoufflé, il ferma la porte et bloqua avec un verrou magique la serrure. Là aussi la magie qu'il produisit avait cette étrange couleur verte.

- Je ne comprends rien, dit-il à l'oiseau de feu sur son épaule. Il y a de la magie bleue, de la jaune et maintenant de la verte. Comment est-ce possible ? On nous a enseigné que les deux premières seulement existent et qu'un magicien peut seulement manier une seule magie.

- Si tu reprends la leçon six, tu comprendras que le monde est plus vaste que ce que l'on a pu t'en dire, lui répondit le phénix sur un ton ironique. Il existe certainement bien d'autres magies que la bleue ou la verte, peut-être même dans des couleurs que tu ne vois pas... Mais ce qui compte ici, c'est de bien comprendre la leçon huit : « le monde est complexe ». Par facilité, dans le spectre de couleurs, on parle des trois couleurs primaires, le jaune, le bleu et le rouge. Mais il faudrait être crétin pour ne penser que rien d'autre n'existe. Regarde moi, quelles couleurs vois-tu ?

- Du jaune.

- Que du jaune ?

- Non, enfin, c'est surtout du jaune, il y a du doré, du citron, du safran, du soufre et là un peu d'orange...

- Tu vois, même si tu parles d'une seule couleur, il y a des tas de couleurs que tu vas ranger dans la même catégorie. Rien n'est vraiment simple. La seule chose qui soit simple c'est de dire « t'es jaune ». Mais c'est justement beaucoup trop simple. La réalité est bien différente. Le mot est simple, mais ce qu'il recouvre est complexe. En plus si tu mélanges du bleu et du jaune tu vas obtenir du vert, avec du rouge et du bleu ce sera du violet, etc... Les catégories, les mots qui définissent les catégories, le langage qui est fait à partir de mots, tout ça ne sert qu'à décrire de manière simple le monde et surtout sa complexité. Mais ce n'est pas parce

que les mots sont simples que le monde l'est. Il est complexe avant tout. C'est la leçon huit et j'adore qu'elle soit exprimée seulement avec trois mots très simples...

- Est-ce que cela veut dire que je peux produire aussi de la magie jaune.

- Oh oui, c'est sûr. D'ailleurs, lorsque je t'ai vu la première fois, j'ai crû que tu étais un magicien jaune et pas un de ces imbéciles de bleu.

- A l'évidence, je ne suis pas un bleu, soupira Aloïs.

- Tu devrais t'en réjouir, enfin une bonne nouvelle, fit Byblos qui se réveillait dans ces bras.

- Byblos, que je suis heureux ! Est-ce que ça va ? J'ai eu peur qu'ils ne t'aient fait du mal. Tu sais, je l'ai ressenti quand ils t'ont assommé...

- Moi aussi je l'ai ressenti, grommela le petit chat.

- Je ne voudrais pas déranger vos effusions, mais il faudrait filer, les interrompit le phénix. La magie verte résiste mieux aux contres sorts, mais ils sont trois et certainement très énervés...

- C'est vrai, allons-y. Byblos, est-ce que tu te sens de nous guider vers la sortie ?

- Facilement ! On va passer par les cuisines, répondit le petit chat. C'est le plus court et en plus on pourra attraper quelques souris pour manger.

Ensuite, tout se passa très facilement. Byblos, qui semblait s'être remis de sa rencontre avec les trois élèves, les entraîna dans des couloirs détournés en direction des cuisines du château. Ils y arrivèrent sans encombre. C'était encore la nuit et les couloirs étaient déserts. Aloïs, qui n'avait jamais été dans les cuisines, ouvrit de grands yeux devant l'immensité des salles. Quelques marmitons s'affairaient aux fourneaux. Ils devaient être en train de préparer le petit déjeuner. L'odeur du pain qui cuisait lui fit venir la salive à la bouche. Sans se soucier des protestations des marmitons, Aloïs s'empara d'une miche de pain chaude, tout en suivant Byblos qui traversait à toute vitesse les grandes salles. Il se mit à l'avaler tout en courant. Il avait vraiment très faim.

Ils arrivèrent enfin à une petite porte qui s'ouvrait sur un couloir sombre.

- Dis-moi Byblos tu es sûr que c'est par là ?

- Oui, fais-moi un peu confiance, répondit le petit chat, sans tourner la tête.

Le couloir de se terminait sur une porte bardée de fer qu'ils purent ouvrir sans problème. Elle donnait sur le lac.

Maintenant, ils étaient dehors. Bientôt ce serait l'aube. Il ne restait plus qu'à traverser le lac. Soudain, Aloïs sentit le phénix bouger sur son épaule. Ce dernier déployait ses ailes et commençait, en même temps, à grossir et à grandir. Il sauta à côté d'Aloïs, le regarda et lui dit :

- Merci encore pour tout ce que tu as fait. Un jour nous nous retrouverons et ce sera moi qui te rendrai service. Et n'oublie pas, la magie verte est une belle magie. Il faut que tu apprennes à la pratiquer, tout comme la magie jaune ou la magie bleue.

- Mais...

Avant qu'Aloïs n'ait pu arranger ses idées ou prononcer sa phrase, le phénix s'était envolé dans le ciel et déjà il diminuait à l'horizon.

... je ne connais même pas ton nom, murmura le garçon ahuri.

- Ciotat, crut-il entendre murmurer à son oreille, alors qu'il ne voyait déjà plus l'oiseau dans le ciel.

Aloïs se retourna vers Byblos.

- Il faut maintenant traverser le lac. Je vais fabriquer un chemin en gelant l'eau.

- Je ne crois pas que ce soit une bonne idée. Ce lac est fait à partir de la magie de l'eau et il va être insensible à la magie bleue. Il vaut mieux utiliser la magie du feu, la magie jaune.

- Mais je ne sais pas utiliser cette magie.

- C'est le moment d'apprendre...

Aloïs serra les poings et se retourna vers le lac. Que pouvait-il faire ? Il essaya la première idée qui lui vint à l'esprit. Tracer un chemin de feu. Aussitôt, une traînée de feu commença à embraser le lac, grossissant entre la rive et le château. La traînée de feu s'aplatit et se figea, un peu comme un chemin illuminé. C'était très

beau. Byblos renifla ostensiblement.

Tu crois vraiment que je vais marcher sur ça ?

Aloïs ne lui répondit même pas, il empoigna le petit chat par le cou et se mit à courir vers le chemin de flammes. C'était étrange. C'était un peu comme marcher dans du coton, pas vraiment chaud, un peu mou et pas désagréable du tout. Aloïs accéléra l'allure, il était sûr qu'ont l'avait repéré à partir du château. Avec toutes ces flammes, ce n'était pas difficile. En plus tous les magiciens bleus devaient être furieux, car persuadés d'être attaqués par la magie jaune.

Il était à peu près à mi-chemin entre la rive et le château, lorsque sur sa gauche l'eau du lac s'entrouvrit pour laisser passer une énorme tête. C'était la tête d'un dinosaure, d'une espèce de serpent antique, qui s'étira vers le ciel le long d'un immense coup. Aloïs essaya d'accélérer pendant que, dans ses mains, Byblos l'encourageait. Soudain, la tête plongea vers eux, comme pour les gober. Mais au dernier moment, les flammes du chemin s'élevèrent vers le ciel brûlant féroce en direction du museau. Aussitôt, probablement blessée, la tête se rétracta en feulant. Pendant un instant il ne se passa plus rien, simplement Aloïs qui courait avec Byblos et le monstre qui les observait, en dardant une langue pointue. Puis, le serpent géant s'élança vers le ciel, jaillissant du lac pour y retomber violemment. Cela déclencha une énorme vague qui enfla en direction du chemin de flammes. La vague s'y écrasa, se brisant sur le chemin, menaçant de l'engloutir. Mais là encore, les flammes s'élevèrent pour former comme un tunnel qui protégea l'enfant et le chat. C'était extraordinaire. On aurait dit que le chemin de feu, né de la magie de l'enfant, était devenu vivant. Lorsque la vague poussa les flammes, celles-ci ne faiblirent pas. Par contre, l'eau se transforma aussitôt en vapeur, créant des nuages de brouillard qui couvrirent le lac. Le serpent dinosaure, voyant que son stratagème n'avait pas fonctionné, hurla de colère. Son cri résonna violemment contre les fenêtres du château, dont beaucoup étaient désormais allumées. Puis, ivre de rage, le monstre se précipita à nouveau sur le chemin de feu où Aloïs courait toujours. À ce moment, le nuage de vapeur changea de forme. Il se

ramassa, roulant à la rencontre du monstre. Des courbes douces du nuage, commença à émerger un cheval cornu : une licorne. La licorne était magnifique : la lumière naissante de l'aube lui donnait une teinte presque verte. Face à elle, le serpent du lac marqua un temps d'arrêt. Il se dressa, ruisselant d'une eau bleutée. Puis il se détendit avec une vitesse stupéfiante. Mais face à lui, la licorne n'était pas moins rapide. Elle esquiva le coup et répliqua aussitôt de la pointe de sa corne. Le combat était engagé.

Les passes entre les deux êtres fabuleux étaient violentes et sans concessions. Le serpent feintait à toute vitesse au-dessus du lac, soulevant des vagues énormes qui venaient se briser sur le chemin de feu, renforçant le brouillard et faisant grossir la licorne. Petit à petit celle-ci semblait prendre l'avantage. De temps en temps, de la pointe de sa corne, elle blessait, écorchait et déchirait le serpent tandis que celui-ci n'arrivait jamais à la toucher.

Profitant de la bataille, Aloïs finit par réussir à gagner le rivage où il se mit à l'abri derrière un arbre. À ce moment, le chemin de feu commença à disparaître. Les vagues du lac purent bientôt circuler librement. Le nuage de la licorne qui n'était plus alimenté en vapeur commença à perdre de sa consistance. Rapidement la licorne devint transparente, puis s'évanouit dans l'air, laissant le champ libre au monstre du lac furieux et ensanglanté.

Aloïs ne savait pas trop si le serpent pouvait le poursuivre dans la forêt et il ne voulait surtout pas essayer de savoir. Il tourna les talons afin de gagner les sous-bois. Ce faisant, il se heurta aussitôt à un homme qui l'observait juste derrière lui.

C'était Antioche.

Soulagé et ne voulant pas avouer qu'il venait d'avoir la peur de sa vie, il lui tomba dans les bras.

*C'est ainsi que se termine la seconde partie.
Tu pourras suivre dans la troisième et dernière partie :
« Les choix du magicien »*

Résumé

« Les 12 leçons du magicien » constituent un livre de cheminement spirituel qui condense les plus anciennes traditions issues du soufisme le plus pur. Il a été produit par une obscure tribu serbe dont il ne nous est parvenu que de rares traces.

Dans cette tribu, vers la fin du premier millénaire, ce livre était confié aux jeunes garçons et aux jeunes filles juste après leur puberté. Ces derniers devaient méditer sur le livre un an complet, sans seulement manger ou boire. Ceux qui au bout d'un an étaient encore vivants, bien dodus et gras étaient battus sans pitié puis chassés de la tribu, car ils étaient indéniablement menteurs. Ceux qui mouraient d'inanition étaient chaudement pleurés car ils auraient mérité de vivre. Quant aux trop rares qui survivaient après être rentré en lévitation, ils étaient vénérés, tels des dieux réincarnés jusqu'à ce que les vents les emportent au loin. D'après les dernières données scientifiques, ce culte n'a pas duré plus d'une génération, faute d'une descendance suffisante au sein de la tribu.

L'ouvrage a été transcrit en français, à partir de récits oraux en serbo-croate en l'an 1234, par le poète mécanicien Abou Kooki (littéralement le père de Kooki). On ne sait presque rien de la vie et de l'œuvre de ce poète si ce n'est qu'elle a dû être particulièrement insignifiante. Il est surtout célèbre pour avoir eu une fille de très grande beauté et de forte intelligence qui a brillé pendant près d'un siècle sous le nom d'« Anaëlle », ce qui, dans le langage secret de la tribu d'Abou Baptiste, signifierait : « l'étoile blonde qui cligne de son œil vert une seule fois par heure ». Les plus grands philosophes débattent actuellement des sens second et troisième de ce prénom.

Ce volume comprend les deux premières parties d'une trilogie et correspond logiquement aux huit premières leçons. Ces leçons vous apporteront bonheur, chance en amour, chance aux jeux de

Les 12 leçons du magicien

hasard, réussite éclatante sur vos rivaux et prospérité. Une seule lecture vous fera économiser dix ans d'honoraires chez les plus grands et les plus puissants marabouts ! Vous pouvez bien entendu lire autant de fois que vous le souhaitez ce livre et ainsi multiplier sans fin les avantages extraordinaires qu'il vous procurera...



Déjà paru à leditionde.ngaoundaba.com :

- Rêve de vierge, *par Abou Kooki* – 1996
- Le robot qui gagnera, *par Olivier Garro* – 1997
- Maman, le troll et moi, *par Isa Bitridi* – 2000
- Lyon 2037, *par Olivier Garro* – 2001
- Le petit garçon qui grogne et qui fait la trogne, *par Isa Bitridi* – 2004
- L'homme qui voulait devenir le plus gros du monde, *par Isa Bitridi* – 2004
- Carnet de voyage au Cameroun, *par famille Garro* – 2004
- Testament pour mes amis, *par Abou Kooki* – 2006
- Portraits du Cameroun, *par Baptiste et Olivier Garro*—2007
- Carnet de voyage Lyon-Beyrouth, *par famille Garro*—2007
- Les douze leçons du magicien, *par Abou Kooki* – 2009
- Des seins bien en main, *par Abou Kooki* – St Valentin 2009